258

RÉPERTOIRE DRAMATIQUE DE LA SCÈNE FRANÇAISE.

LES

JÉSUITES,

OU

LES AUTRES TARTUFES.

A BRUXELLES.

AU BUREAU DU RÉPERTOIRE,
CHEZ J. WODON, RUE DES PIERRES, N° 1187,
ET CHEZ H. ODE, ÉDITEUR.

258

LES

JÉSUITES,

OU

LES AUTRES TARTUFES,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR

M. ÉTIENNE GOSSE,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE.

Le but de cette comédie est de démasquer les fanatiques ambitieux, et surtout les jésuites, nouveaux thurifères, artisans de troubles et de désordres, et qui nous apportent la guerre au nom d'un Dieu de paix.

4294
B

A BRUXELLES,
AU BUREAU DU RÉPERTOIRE,
CHEZ J. WODON, RUE DES PIERRES, N° 1137;
ET CHEZ H. ODE, ÉDITEUR.

FÉVRIER 1827.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

PERSONNAGES.

BERVAL, riche négociant.
LE VICOMTE SAINT-AMON, jésuite de robe courte.
LAURENT, novice jésuite.
LE PERE SATURNIN, jésuite.
LE PERE PETAU, frère coadjuteur.
DORVAL, avocat.
BLENORD, jeune négociant.
MAURIN, domestique de Berval.
EMILIE, fille aînée de Berval.
SUZANNE, fille de Berval.
ROSETTE, femme-de-chambre d'Émilie.
NICETTE, suivante d'Emilie.
UN PORTIER.

JÉSUITES DE ROBE COURTE.

UN DÉPUTÉ, un PRÉFET, un BARON, un ÉCRIVAIN, un JOURNALISTE, un VIEUX LIBRAIRE; SUITE DE JÉSUITES ET DE CONGRÉGANISTES.

DAMES DE LA CONGRÉGATION.

Une MARQUISE, une BARONNE; SUITE.
DOMESTIQUES, jésuites de différens grades.

La scène est à Paris, dans la maison de M. Berval, et l'action se passe à la fin de 1826.

(Le théâtre représente un salon; à gauche, une table sur laquelle des livres, élégamment reliés, sont épars avec la musique; à droite un piano et une riche bibliothèque.)

IMPRIMERIE DE J. WODON, RUE DES PIERRES, N° 1137.

LES JÉSUITES,

OU

LES AUTRES TARTUFES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORVAL, ROSETTE.

DORVAL, *agité.*

Dans le fond de son cœur c'est moi qu'elle préfère,
Je le sais; mais l'excès de son humeur légère
Me fait de jour en jour trembler plus que jamais.

ROSETTE.

Calmez-vous.

DORVAL.

Au berceau je crois que je l'aimais.
Nous avons confondu notre premier sourire,
Dès nos plus jeunes ans on se plaisait à dire:
Oh! que voilà deux cœurs bien faits pour être amis!
Aux ordres de mon père étais-je peu soumis?
Voulait-on me punir? sa pétulante audace
Éclatait; à ses pleurs on accordait ma grâce.
Elle a même changé mon destin sans retour.
J'avais étudié pour être prêtre un jour,
Et la jeune Émilie à ce projet s'oppose:
Je ne veux pas qu'au jeûne un bon ami s'expose;
Élevez-le plutôt pour être mon mari,

Disait-elle en pleurant. A cet accent chéri
Nos pères souriaient, caressaient son envie,
Et le mot d'un enfant changea toute ma vie.

ROSETTE.

Voilà des souvenirs touchans, en vérité.

DORVAL.

Une humeur inconstante, un esprit exalté,
Ont dérangé depuis sa petite cervelle.
Chaque jour l'inspirait de quelque ardeur nouvelle;
Son père, en la gâtant, excitait ses travers :
La danse, les romans, la musique, les vers,
Puis des livres d'église ont été sa marotte,
Et j'ai craint quelque tems qu'elle ne fût dévote.

ROSETTE.

Vraiment?

DORVAL.

Qu'elle subisse un chagrin violent,
Tu verras rallumer son zèle chancelant.
N'a-t-elle pas voulu (la bizarre pensée)
Que son cousin Laurent sortant de son lycée
Fût mis à Saint-Acheul (1)!

ROSETTE.

Voyez le grand malheur!
Ces bons pères, dit-on, chez nous sont en faveur,
Et bien des gens, experts en leur métamorphose,
Caressent leur pouvoir pour être quelque chose.
On dit que, pour régner sur la ville et la cour,
Ces essaims de béats doivent s'abattre un jour.

DORVAL.

Mais puisque de Laurent la famille est absente,
On pouvait retarder une affaire importante.
Son père à son retour en verra le danger.

ROSETTE.

Laurent est en vacance, et nous fait enrager;

Il brouille tout le monde, et, souple, il parle en maître.

DORVAL.

Un apprenti jésuite a déjà l'*esprit prêtre* *.

ROSETTE.

Il est fourbe, hypocrite, audacieux, gourmand.
Sans se déconcerter, à tout propos il ment,
Et se fait pour lui seul des règles de morale.

DORVAL.

Le mensonge est pour eux *restriction mentale* (2).

ROSETTE.

Parlons de ma maîtresse, et ne vous troublez plus.

DORVAL, *élevant la voix.*

Mais un rival nouveau...

ROSETTE.

Point de cris superflus;
Ce rival vous promet une victoire prompte.
Ne soyez pas jaloux de notre grand vicomte:
Monsieur de Saint-Amon est un amant transi;
Madame s'en amuse, et moi j'en ris aussi.

DORVAL.

C'est l'homme aux petits soins; sa parure est antique;
Le bon ton d'autrefois est son étude unique.
Si la cour prend le deuil, en deuil on le verra;
Sous ce nouveau costume il court à l'Opéra.
Un prince chasse-t-il, c'est la même grimace;
Sans sortir de Paris il prend l'habit de chasse.

ROSETTE.

Du titre de vicomte il est fort orgueilleux,

* M. de Montlosier est le premier écrivain qui ait employé cette expression; elle caractérise l'homme qui se sert du masque de la religion pour cacher ses désirs profanes et son ambition personnelle; elle ne peut atteindre ni directement, ni indirectement, les véritables ministres du culte, lorsqu'ils se renferment dans les devoirs de leur état.

Et dépense sa vie en soins minutieux ;
Il sort pour ne rien faire, il parle sans rien dire,
Faute d'amour réel mollement il soupire.

DORVAL.

A la froide étiquette, il immole son tems;
Des saluts, des égards, prennent tous ses instans.

ROSETTE.

Je ne sais ce qu'il manque aux vœux qu'il nous adresse,
Mais il n'a pu jamais fixer une maîtresse.
A sa mésaventure on dirait qu'il consent.

DORVAL.

Et comme un rien l'occupe, on nous dit qu'il descend
Du flandrin de vicomte à l'humeur singulière,
Ce grand original si bien peint par Molière,
Cet homme qui partout promenait ses ennuis,
Et qui faisait des ronds en crachant dans un puits.

ROSETTE.

Pour finir le portrait de ce noble égoïste,
En confidence et à voix basse.
Vous pouvez ajouter : il est *congréganiste* (3).
D'une voix haute.
Je hais les faux dévots, et pour vous j'agirai.
A Dorval qui s'éloigne.
Vous me quittez, déjà?

DORVAL.

Bientôt je reviendrai. *Il sort.*

ROSETTE, *seule*

Que vois-je!
Elle aperçoit le vicomte qui entre du côté opposé à celui par lequel Dorval est sorti. Il marche lentement et soupire à chaque pas.
Le vicomte ; eh! que vient-il me dire?
Va-t-il me raconter son douloureux martyre?
Je le vois ce matin encor plus langoureux;
Et quel nouveau costume offre-t-il à mes yeux?

SCÈNE II.

ROSETTE, LE VICOMTE, *en habit de chasse, un peu antique et ridicule.*

LE VICOMTE, *d'un ton dolent.*

Ah! Rosette, combien ma douleur est amère!
Ta maîtresse me fuit.

ROSETTE, *soupire et le contrefait.*

Monsieur, que puis-je y faire?

LE VICOMTE.

De mon amour constant fais-lui sentir le prix :
Elle n'aura jamais un amant mieux épris.

ROSETTE.

Vous avez, je le sais, de la persévérance.

LE VICOMTE.

Je l'aime, je l'adore et je souffre en silence.

ROSETTE.

On vous connaît, Monsieur, pour homme à sentiment.

LE VICOMTE.

Des maux que j'ai soufferts on ferait un roman.

ROSETTE.

Un roman pathétique.

LE VICOMTE.

Adorable Rosette,
Hélas, tu vois le trouble où mon amour me jette!
Contre moi-même encor prête-moi ton secours,
Je ne t'oublîrai point.

Il fouille dans sa poche.

ROSETTE, *bas.*

Il me promet toujours.

LE VICOMTE, *la main dans sa poche.*

Je sais apprécier ton humeur obligeante.

ROSETTE.

Que m'offrez-vous donc là?

LE VICOMTE, *une bonbonnière à la main.*

Des pastilles de menthe.
Hier, à l'Opéra, j'eus l'honneur d'en offrir
A cette belle enfant qui danse le Zéphir.
Minerve daigna même accepter mes offrandes ;
Puis Flore et Julia.

ROSETTE, *bas.*

Ces dames sont gourmandes.

LE VICOMTE, *mangeant une pastille.*

Prends donc.

ROSETTE.

Excusez-moi ; j'aime peu la douceur.

LE VICOMTE.

Avec des yeux si doux...

ROSETTE.

Monsieur, point de fadeur.
Apprenez-moi plutôt pourquoi de si bonne heure
Vous avez aujourd'hui quitté votre demeure?

LE VICOMTE.

Il est vrai que toujours je ne sors qu'à midi.

ROSETTE.

En habit de chasseur pourquoi venir ici?
Une telle parure est pour nous étrangère.
Quel en est le motif?

LE VICOMTE.

On court le cerf, ma chère;
Nos princes vont chasser.

ROSETTE.

Et pour Fontainebleau
Vous partez?

LE VICOMTE.

Non, je reste. Un incident nouveau
Veut qu'à l'ambassadeur je fasse une visite :
Un prince d'Allemagne est mort de mort subite.
La cour prendra le deuil, et ce m'est un devoir
De quitter ce costume et de me mettre en noir.

ROSETTE, *d'un ton railleur.*

Seriez-vous donc, Monsieur, compris dans l'héritage?

LE VICOMTE.

Non; c'est le décorum, l'étiquette, l'usage.

ROSETTE.

Oui, c'est comme un impôt dont vous êtes frappé.

LE VICOMTE.

Sans affaires, je suis toujours fort occupé.

ROSETTE.

Pensez à vous, Monsieur.

LE VICOMTE.

Ma chère enfant, j'y pense.
En confidence.
Une société se rétablit en France,
Et bientôt par ses soins je serai bien en cour.
Homme de robe courte... (4).

ROSETTE.

Est-ce une charge?

LE VICOMTE.

Un jour
Tout doit être envahi par cette compagnie.

ROSETTE.

Et la Charte, Monsieur?

LE VICOMTE, *mystérieusement.*

Elle est à l'agonie.

ROSETTE.

Laissons la politique et tous ses vains débats.
Parlons de vous, Monsieur.

LE VICOMTE.

Ah! j'ai bien du tracas.
La semaine dernière enfin, te le dirai-je,
De quatre illustres morts j'ai suivi le cortége.

ROSETTE, *souriant.*

C'est amusant!

LE VICOMTE.

De plus, les congrégations
M'ont prié d'assister à leurs processions.
Au faubourg Saint-Germain, chez quelques douairières,
J'ai fait deux fois le wisk, comme faisaient nos pères;
Je dus entendre au moins trois sermons de rigueur.
Au combat de Chaillot je fus en amateur;
J'ai joué du basson chez une vieille amie;
J'assistai par devoir à notre Académie,
Et j'ai bien entendu, pour la vingtième fois,
L'éloge qu'on y fait du plus saint de nos rois.
A l'Institut toujours j'ai mes grandes entrées.
Au spectacle par ordre on m'a vu deux soirées.
J'ai signé les contrats de barons étrangers,
Qui de l'hymen en France ont couru les dangers.
J'ai mis à Saint-Acheul deux fils de dignitaires,
Avec componction.
Trois ou quatre à Mont-Rouge (5) auprès de nos bons [pères.
Je fus au comité dont les pieux desseins
Sont de faire imprimer beaucoup de livres saints.
J'ai fait une visite à Messieurs de l'*Étoile*,
Pour les féliciter d'écrire enfin sans voile,
De dauber Montlosier, dans son espoir déçu.
J'ai passé chez Canning, il ne m'a pas reçu.
Chez l'envoyé secret d'une haute puissance,
Parrain de son enfant, j'ai chanté sa naissance;
Et, donnant de l'éclat à mon empressement,
J'ai fait quelques couplets pour un enfant charmant
Que je n'avais pas vu.

ROSETTE, *raillant.*

Dans la même semaine
Vous fîtes tout cela?

LE VICOMTE.

Je puis suffire à peine.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

Noces, baptêmes, bals, commémorations,
Apportent à mes maux quelques distractions.
Ta maîtresse pour moi toujours est si cruelle,
Qu'il me faut échapper à ma douleur mortelle.
J'étais si malheureux, que j'ai deux ou trois fois
Dîné par désespoir chez de riches bourgeois.

ROSETTE.

Ils ont paru flattés de cet honneur insigne?

LE VICOMTE.

Chacun d'eux, mon enfant, m'en a paru très-digne.
Hommes de robe courte et toujours bien pensans,
Le clergé, la noblesse ont droit à leur encens.
De leurs propos toujours ils calculent les suites;
Ce sont des marguilliers (6), quelque peu jésuites;
Des Français du bon tems.

ROSETTE.

Parlons de votre amour.

LE VICOMTE.

Hélas!

ROSETTE.

Que voulez-vous?

LE VICOMTE.

Un tendre et doux retour.

ROSETTE.

Parlez.

LE VICOMTE.

On me rebute. En toi seule j'espère.
Ta maîtresse souvent change de caractère;
Par elle mes rivaux peuvent être trahis:
Ne tarde pas, Rosette, à m'en donner avis;
Pour toi seule aujourd'hui je demeure visible.
Ah! qu'on est malheureux d'avoir un cœur sensible.

Il s'éloigne en poussant des soupirs.

ROSETTE, *le regardant, et soupirant comme lui.*

Ah! qu'on est malheureux, quand, maltraité, trahi,
On ne sait pas en homme enfin prendre un parti.

SCÈNE III.

ROSETTE, SUZANNE.

SUZANNE.

Rosette, par ma sœur, hier, je fus grondée;
Par elle tout le jour on me vit obsédée :
Un geste, un mot, un rien excitait son ennui.

ROSETTE.

Vous serez, mon enfant, plus heureuse aujourd'hui.

SUZANNE, *gaîment.*

J'y compte bien aussi. Ma sœur n'est pas méchante;
Et comme tous les jours son humeur est changeante,
Le courroux de la veille est le signe certain
Des égards que pour vous elle a le lendemain.

ROSETTE.

La remarque est très-juste et n'est pas sans malice.

SUZANNE.

Rosette, voudrais-tu me rendre un grand service ?

ROSETTE.

Volontiers.

SUZANNE.

Est-il vrai qu'un aimable étranger
Sous les lois de ma sœur vient encor se ranger ?

ROSETTE.

Je l'ignore.

SUZANNE.

Et pourtant c'est la vérité même.
Elle a deux prétendus, il en vient un troisième.
Mon père me néglige, il n'aime que ma sœur.

ROSETTE.

Quelqu'un a-t-il déjà su toucher votre cœur ?

SUZANNE.

Mon Dieu, non; et mon sort n'intéresse personne.

ROSETTE.

Ne croyez pas jamais que je vous abandonne.

Votre sœur mariée, il me sera bien doux
D'entrer dans vos projets et de songer à vous.

SUZANNE, *remerciant Rosette.*

C'est bien ; mais si ma sœur jamais ne se marie ?
Dans ses projets d'hymen un rien la contrarie ;
Son cœur froid ou léger change à tous les instans.
Pour moi, je ne veux pas attendre plus long-tems :
Avec dépit.
Je veux me marier.

ROSETTE.

C'est trop de pétulance.
Vous oubliez un point d'une haute importance,
Un point que dans l'hymen on ne peut négliger :
Vous n'avez pas d'ami.

SUZANNE, *en baissant les yeux.*

Je songe à l'étranger.

ROSETTE.

Mais il ne viendra pas, c'est un bruit de gazette.

SUZANNE.

C'est ton ami Maurin qui l'a dit à Nicette.
Au-devant du futur il est parti, je croi.
Elle baisse les yeux.
Il m'a même promis de lui parler de moi.
Tu me blâmes?

ROSETTE.

Sans doute, et c'est une imprudence.

SUZANNE.

J'accourais pour te faire une autre confidence.
Apprends que mon cousin de me plaire est jaloux.

ROSETTE.

Ce petit hypocrite?...

SUZANNE.

Il m'a fait les yeux doux;
Et moi, qui n'aime point l'apprenti jésuite,

J'osai lui reprocher une telle conduite.
Loin de se repentir, pour se venger soudain,
Monsieur se plaint partout de mon esprit mondain,
Et prétend que je suis et gourmande et coquette.
Il jeûne, nous dit-il; il dévore en cachette;
Il refuse au dîner les plus friands morceaux,
Et toute la journée il mange des gâteaux.

ROSETTE.

C'est un Tartufe en herbe.

SUZANNE.

Oh! ce n'est rien, Rosette.
Point de salut, dit-il, pour la fille coquette.
Puis... avec de grands mots, car il se dit savant,
Il conseille à papa de me mettre au couvent.
Moins riche que ma sœur et pas aussi jolie,
Aux pieds des saints autels que mon front s'humilie,
Dit-il.

ROSETTE.

Et votre père?

SUZANNE.

Il le croit inspiré.

ROSETTE.

Quel malheur!

SUZANNE.

C'est par lui que mon cœur préparé
Doit s'ouvrir à l'éclat d'une sainte lumière.
Je ne me lève point sans faire ma prière;
J'ai bien lu l'Évangile et sa divine loi.
Quand je puis obliger, c'est un bonheur pour moi;
Mes épargnes, toujours au pauvre je les donne;
Je ne voudrais jamais inquiéter personne.
Que je voie une amie en ses joyeux ébats
Paraître un peu mondaine, oh! je n'en parle pas.
Pour avoir à mon tour des droits à l'indulgence,

Sur les défauts d'autrui je garde le silence.
Enfin, j'aime à la fois mes parens et mon Dieu.
Mais comment dire, hélas! un éternel adieu
Au monde, à ses amis?... Que t'en semble, Rosette?
Peut-on me commander une telle retraite?
Et n'est-ce pas trahir un Dieu plein de bonté,
Que d'oser en son nom m'ôter la liberté?
Le Dieu de l'Évangile est tendre comme un père;
Mais le Dieu de Laurent toujours est en colère;
L'un par ses doux conseils m'empêche de faillir;
L'autre ordonne un devoir trop pénible à remplir.
N'est-ce donc qu'au couvent qu'on peut être pieuse?
Elle s'impatiente et pleure.
Je ne veux pas enfin être religieuse.
Elle sort en sanglottant.

ROSETTE, *seule.*

Laurent ici nous joue un tour de son métier.
Messieurs de Saint-Acheul ont un digne écolier.

SCÈNE IV.

ROSETTE, ÉMILIE, *sa parure est brillante et recherchée.*

ÉMILIE.

On causait avec toi. Je viens, je crois, d'entendre
Dorval et le vicomte?

ROSETTE, *gaîment.*

Impatiens d'apprendre
Le sort qu'on leur destine, ils sont venus tous deux;
Ils souffrent, disent-ils.

ÉMILIE, *gaîment.*

Ils sont bien malheureux!

ROSETTE.

En doutez-vous?

ÉMILIE.

Je dois obéir à mon père.
A l'hymen de Dorval il s'est montré contraire,
Puis-je lui résister?

ROSETTE.

Mais, Madame, entre nous,
Votre père jamais n'eut des yeux que pour vous.
Fruit d'un premier hymen, votre image sans cesse
Lui rappelle l'amour qu'il eut dans sa jeunesse.
Votre mère, en mourant, vous laissa tout son bien.
Vous êtes belle et riche, et vous le savez bien.

ÉMILIE.

Tu le crois?

ROSETTE.

Votre sœur, innocente et naïve,
N'a pas le ton brillant dont l'éclat le captive.
On la néglige aussi.

ÉMILIE.

Ma sœur est un enfant.

ROSETTE.

Il la gronde toujours.

ÉMILIE.

Et moi, je la défend.

ROSETTE.

Tel jour vous l'accablez d'une tendresse extrême,
Et puis le lendemain vous la grondez vous-même.
Notre pauvre petite en a bien du chagrin,
Et lorsque vous saurez...

ÉMILIE, *l'interrompant vivement.*

Finirez-vous, enfin?
Apprenez, puisqu'il faut qu'avec vous l'on s'explique,
Que, loin de mériter une telle réplique,
Mon père me destine à monsieur de Blénord,
Négociant très-riche, aimable, et jeune encor.
Ce choix est raisonnable.

ROSETTE, *un peu piquée.*

Alors, il doit vous plaire!

ÉMILIE, *avec douceur.*

Rosette, je m'immole aux volontés d'un père.
Monsieur Blénord arrive; et j'ai promis. Pourtant,
Lorsque je réfléchis combien est important
Un lien sérieux qui pour jamais nous lie,
Ma complaisance alors me semble une folie.
J'eus tort de refuser le Vicomte; entre nous,
J'en fais ce que je veux.

ROSETTE, *avec ironie.*

C'est un homme très-doux.
Dans la force du terme, on sait qu'il vous adore.

ÉMILIE, *d'un air distrait.*

Je veux auprès de moi le rappeler encore.

Elle aperçoit Berval, et fait signe à Rosette de se retirer.

Mon père!... laissez-nous.

SCÈNE V.

ÉMILIE, BERVAL.

BERVAL, *d'un air joyeux.*

Enfin, j'ai réussi;
Et mon ami Blénord bientôt arrive ici.

ÉMILIE, *froidement.*

Déjà?

BERVAL, *stupéfait.*

Tu paraissais hier impatiente
De le voir.

ÉMILIE.

Vous croyez?

BERVAL.

Au gré de ton attente
Je ne pouvais trop tôt à Paris le revoir.

ÉMILIE.

J'ai beaucoup réfléchi depuis hier au soir.
Avec une soumission jouée.
Mais, s'il faut m'immoler...

BERVAL.

Y penses-tu, ma fille?
Je ne veux pas cela.

ÉMILIE.

Vous voulez que je brille!

BERVAL.

Qui? moi! je ne veux rien. Je veux ce que tu veux.
Parmi tes prétendus j'en ai refusé deux
Que j'avais acceptés. Faisant encor de même,
Faudra-t-il aujourd'hui refuser le troisième?

ÉMILIE, *feignant un grand trouble.*

Mon père!

BERVAL, *pouvant à peine cacher son dépit.*

Il faut enfin se fixer une fois.
Le public, chaque jour instruit d'un nouveau choix,
Peut dire que ma fille est parfois indiscrète,
Et que monsieur son père est une girouette.

ÉMILIE, *jouant le dévoûment.*

Eh bien! n'en parlons plus. Quel que soit mon malheur,
Avec émotion.
J'épouserai Blénord; je contraindrai mon cœur.

BERVAL.

Non... Je n'exige pas...

ÉMILIE, *feignant de pleurer.*

Au chagrin préparée,
Votre parole au moins pour moi sera sacrée.

BERVAL, *touché.*

Allons, ma chère enfant, ne t'inquiète plus.
Il soupire.
Je sors pour t'épargner l'embarras d'un refus.
Il sort.

SCÈNE VI.

ÉMILIE, ROSETTE, DORVAL.

ROSETTE, *annonçant.*

Monsieur Dorval.

Après le signe d'Émilie, Rosette introduit Dorval.

Entrez. *Elle sort.*

DORVAL.

On m'a dit, Émilie,
Qu'oubliant aujourd'hui le serment qui nous lie,
Votre père trop faible a changé de projet.
De ce nouveau refus quel est donc le sujet?

ÉMILIE, *troublée.*

Je l'ignore.

DORVAL.

Souffrez que votre ami d'enfance,
Au nom de son amour, rompe enfin le silence.
Je vous parle en son nom pour la dernière fois.

ÉMILIE.

J'écoute.

DORVAL.

Votre cœur ne peut donc faire un choix?
Comme il est sans amour, il se rit d'un parjure;
Vous abusez des dons que vous fit la nature.
Tout ce qui vous entoure ajoute à votre erreur;
Votre père est ici votre premier flatteur.
Mais quel sera le prix de cette humeur légère?
Trop fière pour aimer et jalouse de plaire,
Volage en vos désirs, inconstante en vos goûts,
Vous changerez d'amant, sans choisir un époux;
Et toujours sans pitié, désolant qui vous aime,
Vous deviendrez enfin malheureuse vous-même.

ÉMILIE.

Je ne puis dire un mot, vous discutez trop bien.

DORVAL, *très-ému.*

Que pouvez-vous répondre à mes reproches?

ÉMILIE.

Rien.
Cette justice au moins doit vous être accordée;
Une cause par vous est toujours bien plaidée.

DORVAL.

Je n'ai point cependant achevé le portrait.
Je veux, Mademoiselle, épargner plus d'un trait
Dont votre vanité pourrait être blessée;
Si vous le permettez, je dirai ma pensée.

ÉMILIE.

Parlez.

DORVAL.

L'indifférence est le sommeil du cœur.
Tôt ou tard la nature abjure cette erreur;
Mais à l'indifférence ajouter le caprice,
D'un orgueil dangereux c'est se rendre complice;
Et l'orgueil doit un jour déplorer ses succès:
D'un triomphe constant il ne jouit jamais.

ÉMILIE, *piquée.*

Fort bien!

DORVAL, *d'un ton passionné.*

En doutez-vous? les femmes trop coquettes
Ne remporteront point de victoires complètes,
Comme elles font toujours un jeu de leurs sermens,
Elles trouvent aussi d'infidèles amans.
L'amour doit les punir des longues perfidies;
Après avoir trahi, nous les verrons trahies;
Et le public, charmé du prix de leurs dédains,
Applaudit à leur chute et rit de leurs chagrins.
Après un silence.
Vous ne répondez pas?... adieu...

ÉMILIE, *bas, avec émotion.*

Que puis-je dire?

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

DORVAL, *dans une grande agitation.*

Nos liens sont rompus... adieu... je me retire,

D'une voix entrecoupée.

Et sans vous fatiguer... d'une inutile ardeur,
Je laisse au tems le soin d'éclairer votre cœur;
Et peut-être avant peu rien ne pourra vous taire
Les déplorables torts... de votre caractère.

Il sort vivement.

ÉMILIE, *seule, et paraissant très-émue.*

Est-ce un dernier adieu?... Je perds donc aujourd'hui
L'ami de mon enfance!... oui... j'ai tort envers lui.

Elle réfléchit un instant. Elle aperçoit Laurent, et va au-devant de lui.

SCÈNE VII.

ÉMILIE, LAURENT.

ÉMILIE.

Ah! voici mon cousin. Comme te voilà rouge!
Quel teint frais et vermeil!

LAURENT.

J'arrive de Mont-Rouge.

ÉMILIE.

De ton regard brillant je ne m'étonne pas.

LAURENT, *avec humilité.*

Mon Dieu, nous n'avons fait qu'un modeste repas.

Bas, vivement avec gaîté. Haut, avec hypocrisie.

Il était excellent! Ah! ma chère cousine,
C'est grâce à vos bontés que le ciel m'illumine.
Je vous dois mon salut, et je prîrai toujours
Pour que la grâce encor vienne à votre secours.

ÉMILIE.

Laurent, ne prêchez pas.

LAURENT.

Votre bonté bénigne

M'accorda des faveurs dont je me sens indigne.
Au chemin de Damas si Paul fut terrassé,
Sur la route d'Amiens mon règne a commencé.

ÉMILIE.

On s'amuse donc bien dans votre saint collége?

LAURENT.

S'amuser, dites-vous! ce mot est sacrilége.
Haut. *Bas.*
On ne pense qu'au ciel... ou l'on ne pense à rien;
Haut. *Bas.*
On y fait toujours maigre... on s'y nourrit fort bien;
Haut. *Bas.*
On fait des rêves saints... des châteaux en Espagne;
Haut. *Bas.*
C'est un lieu d'abstinence... un pays de Cocagne;
Haut.
Nous prions tout le jour.

ÉMILIE.

Mais pour étudier,
Quel tems vous reste-t-il?

LAURENT.

L'étude est un métier
Dont se chargent chez nous les écoliers vulgaires,
Le reste du troupeau ne s'en occupe guères;
Parfois, à Saint-Acheul, un poète *enfroqué*
Exerce son esprit sur un texte tronqué;
La Fontaine a chez nous plus d'une variante.

ÉMILIE.

Pourquoi?

LAURENT.

Ce fabuliste a l'humeur insolente.
Nos bons pères l'ont mis dans les auteurs purgés;
Tous les moines par lui sont fort mal arrangés,
Le *bon homme* nous raille, et dans plus d'une page:
Il fait semblant de se mettre en colère.
Dans le rat, par exemple, hermite en son fromage,

Qui ne s'occupe plus des choses d'ici bas.

Bas.

C'est nous qu'il voulut peindre !.. Il ne se trompait pas.

Haut.

Et votre cher Boileau, votre grand satyrique,
Est-il bien à l'abri d'une sainte critique?
Pouvons-nous pardonner à cet esprit chagrin
Les chanoines gourmands endormis au lutrin?

ÉMILIE, *souriant.*

C'est fort mal.

LAURENT.

Fénélon avec son Télémaque,
N'a-t-il pas contre nous glissé plus d'une attaque?
Devrait-on lire encor les lettres de Pascal?
Massillon n'est-il pas parfois un peu brutal?
Quand il défend si bien l'église gallicane,
Le rhéteur Bossuet n'a qu'un zèle profane.
Corneille, cet auteur sous le grand roi vanté,
En peignant les Romains pousse à la liberté.
Monsieur Racine, enfin, malgré sa poésie,
N'a-t-il pas quelques vers qui sentent l'hérésie?

ÉMILIE.

Ce zèle est trop ardent.

LAURENT.

Quant à l'esprit du jour,
Nous en serons bientôt garantis sans retour.
Secondés par les soins de notre ministère,
Nous brûlerons Rousseau, Mably, Rainal, Voltaire.
Nous mettrons à l'index, avec monsieur Buffon,
Molière le comique et Regnard le bouffon;
Ouvriers du seigneur travaillant à sa vigne,
Nous stygmatiserons Châteaubriand, Lavigne.
Tous vos grands faiseurs d'ode, on ne les lira plus;
Nous ne conserverons que monsieur Marcellus.

Pour faire évanouir vos beaux rêves de gloire,
Français, nous écrirons désormais votre histoire :
Et tous vos résumés, pour nous remplir de fiel,
Seront tous immolés... au père Daniel.
Enfin, nous ouvrirons cette belle carrière
Où les bénédictins répandaient la lumière.
France, bénis nos mains, nous allons te purger
Des refrains scandaleux de monsieur Béranger.

ÉMILIE.

Si vous purgez ainsi notre littérature,
Que nous restera-t-il ?

LAURENT, *joignant les mains sur sa poitrine.*

Une foi vive et pure.
Qu'on nous lâche la bride, et vous verrez après
Combien la paix publique aura fait de progrès;
Quand sur mille Français deux ou trois sauront lire,
On pourra vous laisser la liberté d'écrire.

Avec exaltation.

Que la lumière soit dessous notre boisseau,
Et le royaume prend un aspect tout nouveau.

ÉMILIE.

Quelle sera ta part dans ce saint ministère?

LAURENT, *gaîment.*

Moi, je refais les vers de monsieur de Voltaire.

Il déclame.

Le premier qui fut roi fut un *homme... pieux*
Qui sert bien *les autels* n'a pas besoin d'aïeux.

Il change de ton.

Les mortels sont égaux; ce n'est point la naissance,
C'est la foi seulement qui fait la différence.

ÉMILIE.

Au métier de censeur se bornent vos leçons?

LAURENT.

Non, nous faisons encor quelques saintes chansons.

C'est nous qui fabriquons tous ces pieux cantiques
A grands bruits entonnés sur les places publiques;
Des filles du Seigneur nous exerçons les voix,
Et leur avons appris l'air de *Robin des Bois.*
Il fredonne le chœur des chasseurs de Robin des Bois.

Chrétien diligent
Devance l'aurore;
A Jésus encore
Adresse tes chants, etc.

Mais c'est peu de servir nos saints missionnaires,
Nous fabriquons des vers pour les fonctionnaires;
Et pour les généraux, les maires, les préfets,
Toujours notre mémoire a des discours tout faits.
Pour les complimenter, aussitôt qu'on l'ordonne,
Il suffit de changer le nom de la personne.
Nous singeons en cela les auteurs de Paris,
Qui dix fois de leurs vers ont su toucher le prix,
Et qu'on a vus souvent dans leur royal délire
Répéter à la cour des vers faits pour l'empire.
Vous n'imaginez pas comment par un seul mot
Un flatteur quelquefois trouble l'esprit d'un sot;
Et vous ririez de voir un sous-préfet, un maire,
Avaler doucement notre encens thurifère,
Et, sous un air béat, accepter sans façon
Le nom d'un Chrysostôme ou bien d'un Salomon.
Nous pourrions appeler le moindre dignitaire
La lumière du monde et le sel de la terre.
Au reste, l'important, c'est de vivre en chrétien,

Bas.

De soutenir notre ordre... et le reste n'est rien.

ÉMILIE.

En quittant Saint-Acheul, que t'ont dit les saints pères?

LAURENT.

Ils m'ont recommandé le jeûne et les prières;

Bas.

Le plaisir sans scandale est encore permis.

Haut, avec hypocrisie.

Aux régles de notre ordre on doit rester soumis.

ÉMILIE.

A ton goût pour la scène a-t-on mis quelque obsta-
[cle?

LAURENT.

Oui, nous ne pouvons plus assister au spectacle;
Les théâtres divers que corrompent les arts

Bas.

Nous sont tous interdits, hormis les boulevards.

Il change de ton et s'exprime avec passion.

Il en est un surtout que notre ordre déteste,
Qui propage un esprit dangereux et funeste,
Et de nos ennemis révèle les succès.

ÉMILIE.

Et quel théâtre?

LAURENT.

C'est le Théâtre-Français.
Le public qui s'y rend donne son âme au diable;

Avec force.

C'est là qu'on représente un drame abominable.

ÉMILIE.

Quel drame?

LAURENT.

Le Tartufe : ah dieu! c'est une horreur!

Bas et gaîment.

La pièce est amusante et je la sais par cœur.

Haut.

Cousine, n'allez plus à ce spectacle infâme.

ÉMILIE.

Ah! c'est trop exiger.

LAURENT.

Vous y perdrez votre âme.
Mars (8) pourrait vous séduire, et Firmin à son tour (9)

Parle assez bien parfois de patrie et d'amour.
Malgré les quolibets qu'on répand sur leur compte,
Ils m'ont séduit jadis, je le dis à ma honte.

Bas.

Ils me plaisent encor.

ÉMILIE.

Les bons pères plus doux
Jadis contre la scène avaient moins de courroux;
Le père Jouvenci fit une tragédie,
Et commenta souvent l'art de la comédie;
Et bien loin de souffrir qu'en rien on le vexât, (10)
Dans un très saint collége on jouait Connaxa. (11)
Si je m'en souviens bien, le bon père Porée
Applaudissait Voltaire et sa muse inspirée,
Qui vous donne aujourd'hui ces nouveaux préjugés?
D'ou viennent ces fureurs?

LAURENT.

Les tems sont bien changés.
Lorsque le janséniste abhorrait les spectacles,
Et qu'aux plaisirs du peuple il mettait mille obstacles,
Du jésuite alors le zèle officieux

Bas.

Se montrait tolérant pour les rendre odieux.

Haut.

Aujourd'hui, ma cousine, un autre plan s'opère.
Que nous importe, à nous, un théâtre vulgaire
Où le peuple idolâtre un vain amusement,
Et n'exerce jamais en rien son jugement?
Tous les petits frédons de l'Opéra-Comique
Ne l'instruiront jamais sur la cause publique.
Du mélodrame aussi les écrivains sournois
Ne lui parlent jamais de l'homme et de ses droits.
Le Théâtre-Français autrement nous expose :
Molière dans ses vers dit toujours quelque chose;

Il peint souvent des torts qu'on pourrait redresser;
En nous divertissant cet auteur fait penser;
Aussi nos écrivains, dont on retient le zèle,
Se gardent bien de suivre un si hardi modèle.
S'ils attaquaient jamais nos vices ou nos mœurs,
Nous tenons sous nos lois Corbière et les censeurs(12).

ÉMILIE.

Ainsi, le ministère?...

LAURENT, *avec importance et bas.*

Est tout jésuitique,
Et bien d'autres encor.

ÉMILIE.

Quoi! tu crois qu'on s'applique
A renverser un art qui nous fait tant d'honneur?

LAURENT.

Ne le voyez-vous pas? Ma cousine, ma sœur,
Le jour n'est pas bien loin où la foule légère
Accompagna sans prêtre un convoi funéraire,
Où la philosophie à tel point s'anima
Qu'elle suivit en deuil le déiste Talma (13).
Il élève la voix comme un prédicateur.
Honte de notre siècle! ô jour cent fois funeste!
Satan le reverra dans les fureurs d'Oreste!.....
Bas. *Haut, avec énergie.*
Il aura du plaisir. Rien ne le sauvera.
Bas.
C'était un honnête homme, et Dieu le recevra.
Haut, avec onction.
Ah! cousine, cédez à notre sainte ivresse!
Il la regarde et l'admire.
Vous seriez quelque jour une superbe abbesse?

ÉMILIE, *rêvant.*

J'y songerai, Laurent.

LAURENT.

Est-il rien de plus beau
Que d'augmenter encor notre aimable troupeau! (14)
Ici bas, le pouvoir; là haut, gloire éternelle.
Rosette paraît dans le fond. Elle écoute.
Vous le savez, Suzanne a connu le vrai zèle;
J'ai ramené la paix dans ce cœur agité
Par la coquetterie et par la vanité.

ÉMILIE.

Vraiment?

LAURENT.

Un zèle ardent nous pousse auprès des dames:
C'est l'espoir glorieux de conquérir... des âmes;
Et nous sommes heureux quand la voix du Seigneur
Aux portes de l'abîme arrête le pécheur.
Votre père a compris ma prière opportune;
Puisqu'il a deux enfans, au Ciel il en doit une;
Et peut-être, cousine, il ferait encor mieux
S'il pouvait au Seigneur les offrir toutes deux.
Dans un tems, m'a-t-on dit, vous paraissiez dévote...
Bas.
Soyez.. jésuitesse... Elle n'est pas si sotte.

ÉMILIE.

Si ma sœur, cher cousin, a cette intention,
Je ne m'oppose point à sa vocation.

LAURENT, *élevant la voix.*

Et pourquoi présumer qu'en rien elle balance?
Nous n'entraînons jamais les cœurs par violence;
Bas.
Notre adresse suffit.

ÉMILIE.

D'où vient qu'en un instant
Elle forma ce vœu?

LAURENT.

Mais... c'est en m'écoutant;

Des pompes d'ici-bas son âme est détachée.

ÉMILIE.

Ce changement subit...

LAURENT.

La grâce l'a touchée,
Et, sans trop expliquer un saint ravissement,
Elle prendra le voile.

SCÈNE VIII.

ÉMILIE, LAURENT, ROSETTE.

ROSETTE.

Oh! l'hypocrite! il ment.

ÉMILIE.

Traitez plus doucement une sainte personne.

LAURENT.

Grand Dieu! pardonnez-lui comme je la pardonne *.
Bas.
Oh! tu me le paîras.

ROSETTE.

Avec cet air mielleux,
Croyez-vous qu'à Suzanne il a fait les doux yeux?

LAURENT, *élevant la voix.*

Grand Dieu! pardonnez-lui ce mensonge coupable,
Bas.
Ouvrez-lui votre sein. Plutôt qu'elle aille au diable!

ROSETTE.

Suzanne me l'a dit.

LAURENT, *à lui-même, en jouant l'humilité.*

Souffre, pauvre pécheur!
Je vais vous expliquer d'où provient son erreur :
Suzanne était coquette; à l'aspect d'une femme,

* Ce vers est emprunté du TARTUFE. Laurent sait cette comédie par cœur.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

Lorsque je m'intéresse au salut de son âme,
Je la regarde ainsi.

Il roule ses yeux et regarde en dessous.

ROSETTE.

Voyez cet air caffard!

LAURENT, *bas.*

Rosette s'y connaît, et lit dans mon regard.

ÉMILIE, *à Rosette.*

Que viens-tu m'annoncer?

ROSETTE.

Que la table est servie.

ÉMILIE.

Allons, monsieur Laurent, suivez-nous, je vous prie.
Donnez-moi votre main, soyez mon chevalier.
C'est l'heure du dîner.

LAURENT.

C'est l'heure de prier;
Cousine, excusez-moi.

ROSETTE.

Mais voyez donc s'il bouge!

LAURENT, *bas.*

On n'a plus d'appétit quand on sort de Mont-Rouge.
Haut.
Notre ordre ne permet qu'un repas très-frugal.

Émilie et Rosette sortent.

LAURENT, *quitte son air triste et caffard, et reprend un visage naturel et gai.*

Je vais me promener dans le Palais-Royal.

Il sort en sautant.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSETTE, MAURIN, *en courrier.*

ROSETTE.

D'où viens-tu, cher ami, te voilà tout en nage?

MAURIN.

De monsieur de Blénord j'ai conduit l'équipage.

ROSETTE.

Il aime ma maîtresse et vient pour l'épouser?

MAURIN.

Sans doute, et son argent m'a fait un peu jaser.

ROSETTE.

Maurin sur ma maîtresse a montré sa malice?

MAURIN, *avec importance.*

Oui! j'ai dit qu'elle avait parfois quelque caprice.

ROSETTE.

Médisant!

MAURIN.

J'ajoutai que Suzanne, sa sœur,
Moins fière, moins coquette, avait plus de douceur.
A ce joli portrait il a paru sourire.

ROSETTE.

En vérité, Maurin, tu fis bien de tout dire.
Sur monsieur de Blénord d'avis on a changé:
Ce matin le vicomte est l'amant protégé;
Il devient le mari que Madame préfère.

MAURIN, *d'un ton grave.*

Gardez-vous d'imiter cette tête légère,
Et restez-moi fidèle.

ROSETTE, *se donnant les airs de sa maîtresse.*

Avant de t'épouser
Je veux pendant un mois au moins me raviser.

MAURIN.

Au diable la pécore et son impertinence!

ROSETTE.

Les hommes sont vraiment une bien pauvre engeance,
Et de les tourmenter ma maîtresse a raison.
Elle fait un pas pour sortir, et revient.
Le valet de Blénord est-il joli garçon?
Elle sort en riant.

MAURIN, *seul.*

Me traiter de la sorte! oh! la double traîtresse!

SCÈNE II.

MAURIN, BLÉNORD.

MAURIN.

Vous voyez un amant trahi par sa maîtresse,
Et votre sort au mien, Monsieur, paraît égal.

BLÉNORD.

Tu me l'avais prédit; tout va bien.

MAURIN.

Tout va mal.
Madame, si j'en crois ce qu'on dit sur son compte,
Trahit un avocat, et choisit un vicomte.

BLÉNORD.

Un avocat, dis-tu. Le nom de ce rival?
Je le connais peut-être.

MAURIN.

On le nomme Dorval.

BLÉNORD.

C'est un de mes amis, un homme fort aimable.

MAURIN.

On l'accuse pourtant d'être trop raisonnable.

BLÉNORD.

Non, non; je le connais, c'est un jeune homme instruit.

MAURIN.

Il dépense au barreau presque tout son esprit;
Sous son bonnet carré sa chaleur s'évapore.

BLÉNORD.

Dorval dans un salon parle fort bien encore.

MAURIN.

Oui, c'est un avocat. Mais est-il amusant?

BLÉNORD.

Il doit se conformer à nos mœurs d'à-présent;
Si nous sommes moins gais, nous pensons davantage.

MAURIN.

Ce monde est ennuyeux à force d'être sage;
La jeunesse aujourd'hui...

BLÉNORD, *vivement.*

S'occupe de ses droits,
Et vaut mille fois mieux que celle d'autrefois.
Que faisaient pour l'État tous ces jeunes gens fades,
Colporteurs de rébus et de chansons maussades,
Et qui, de discuter n'ayant pas les moyens,
S'occupaient gravement de quelques jolis riens?
La jeunesse, aujourd'hui plus grave et plus sensée,
Sait au moins par l'étude aiguiser la pensée;
Et de mille travers, triomphant tour à tour,
Son austère raison doit nous venger un jour:
C'est là tout notre espoir.

MAURIN.

Ainsi, dans cette ville,
Vous n'aurez fait, Monsieur, qu'un voyage inutile?

BLÉNORD.

Que sais-je? tu m'as dit que la petite sœur,
Moins fière, aussi jolie, avait une autre humeur.

MAURIN.

Elle est trop simple aussi; je doute qu'elle plaise.

BLÉNORD.

Rencontrer à Paris une fille niaise,
C'est un coup de fortune, et plus d'un homme instruit
Voudrait bien que sa femme eût un peu moins d'esprit.
Mais, avant d'oublier celle qui m'est promise,
Sans qu'elle me connaisse, et par ton entremise,
Pourrais-je lui parler?

MAURIN, *réfléchissant.*

Notre maître est absent...
Oui, vous lui parlerez: vous êtes commerçant,
Aux étrangers toujours elle tient compagnie,

Bas.

Et je cours la chercher... Voici votre Émilie.

SCÈNE III.

BLÉNORD, MAURIN, ÉMILIE.

MAURIN, *à Émilie.*

On demande Monsieur, et je cours l'avertir.

Il sort.

ÉMILIE.

De grâce, asseyez-vous; mon père va venir.

Blénord s'incline et refuse de s'asseoir.

Monsieur est étranger?

BLÉNORD.

Non pas, Mademoiselle.
Auprès de votre père une affaire m'appelle,
Dès long-tems j'ai l'honneur d'être connu de lui.
Mais ces détails pour vous sont un sujet d'ennui;
Les dames n'aiment point qu'on leur parle commerce:
Sur des sujets plus gais leur esprit fin s'exerce.

ÉMILIE, *d'un ton sensé et poli.*

Vous vous trompez, Monsieur, j'en cause avec plaisir;
Mon père a la bonté de m'en entretenir
Parfois.

BLÉNORD.

En vérité ?

ÉMILIE.

Monsieur, je vous l'assure.
Les frivoles plaisirs, les modes, la parure,
De mon sexe à Paris font souvent l'entretien;
D'un ton grave.
Mais moi, j'aime à penser.

BLÉNORD, *bas.*

Elle s'exprime bien.

ÉMILIE.

Le commerce est un art : par lui seul l'État brille;
Il fait de l'univers une seule famille.
J'honore le guerrier qui défend nos remparts;
Mais on doit au commerce et l'aisance et les arts.

BLÉNORD, *à part.*

Cette femme est charmante, et parle comme un ange.

ÉMILIE.

J'ai lu plus d'un traité sur la banque et le change.

BLÉNORD.

C'est fort bien.

ÉMILIE.

J'ai fait plus, et mon père enchanté
Me vit près du comptoir assise à son côté;
Je faisais des envois, j'écrivais la facture.

BLÉNORD, *enchanté et bas.*

D'un vrai négociant voilà bien la future.

ÉMILIE.

Des plus minces détails mes yeux étaient témoins;
Mon père travaillait, pouvais-je faire moins?

BLÉNORD.

Sans doute.

ÉMILIE.

Je pris part à sa correspondance.
Quoique toujours de cœur attachée à la France,

Aux comptoirs étrangers ma plume s'adressait :
Je demandais à l'un des laines du Thibet,
A l'Inde l'indigo, la gaze à l'Italie,
Le cuivre aux Suédois, les cuirs à la Russie;
Esprit cosmopolite, et, dans le même jour,
De ce vaste univers je parcourais le tour.
Je chantais pour les Grecs, et j'avais pour affaire
Mandé de l'or la veille au grand pacha du Caire;
Et plus tard, au grand Turc, en flattant ses travaux,
J'envoyai des dessins d'uniformes nouveaux.

BLÉNORD.

C'est l'esprit du commerce.

ÉMILIE, *riant.*

Oh! j'en fus peu flattée;
Au bout de quelques mois on m'en vit dégoûtée.

BLÉNORD, *surpris.*

Comment?

ÉMILIE, *riant plus fort.*

Mon grand succès me parut affecté,
Ridicule, plaisant.

BLÉNORD, *bas.*

Quelle légèreté!
Il regarde les livres.
Vous paraissez avoir le goût de la lecture:
Sans indiscrétion...

ÉMILIE, *lui montrant ses livres.*

Monsieur, je vous assure
Que j'éprouve à les voir un charme tout divin.

BLÉNORD, *examinant un livre.*

Ce livre est excellent.

ÉMILIE, *croyant qu'il parle de la reliûre.*

L'auteur est Thouvenin.

BLÉNORD, *examinant les livres.*

Quoi! Racine et Boileau tout près des romantiques!
Fénélon et Parni!... Des livres ascétiques!

Un philosophe ici... plus loin un inspiré.

ÉMILIE.

Oui, j'aime à réunir le profane au sacré.

BLÉNORD, *tenant un livre à la main.*

Par monsieur de Bonald.

ÉMILIE.

Je ne puis le comprendre.

BLÉNORD, *de même.*

Lamartine.

ÉMILIE.

Parfois son vers est doux et tendre.

BLÉNORD.

Walter-Scott.

ÉMILIE.

Je le lis toujours avec plaisir.

BLÉNORD.

Lacretelle! un censeur!

Il rejette le livre.

ÉMILIE.

C'est pour mieux m'endormir.

BLÉNORD, *prenant le livre de monsieur de Montlosier.*

Montlosier! Ce vieillard est l'honneur de la France. (15)

ÉMILIE.

Mais quel sera le prix de sa vaine éloquence?

BLÉNORD.

Rendez plus de justice à ce digne orateur :
C'est plus qu'un écrivain; c'est un homme de cœur.
Il prend un autre livre.
Châteaubriand!

ÉMILIE.

C'est lui. Que de force! de grace!
Il n'a repris faveur que depuis sa disgrâce.

BLÉNORD.

L'amour du bien public l'a souvent inspiré.
Parmi ces écrivains, lequel est préféré?

ÉMILIE, *après avoir hésité, et comme par inspiration.*
Voltaire! Il est charmant. Que d'aimables saillies!
Qu'on trouve de leçons à travers ses folies!
Tout en lui me paraît grâcieux et divin,
Et je ne connais pas de meilleur écrivain,
Que j'aime dans *Zadig* cette veuve nouvelle,
Qui jure de rester à son mari fidèle
Tant que l'eau va couler auprès de son tombeau,
Et qui, huit jours après, détourne le ruisseau!
Elle rit.
Détourner le ruisseau! que l'idée est plaisante!
Comme elle est à la fois satirique et mordante!
Il nous raille, et pourtant je le trouve enchanteur.
Elle rit plus fort.
Détourner le ruisseau!

SCÈNE IV.

BLÉNORD, ÉMILIE, ROSETTE.

ROSETTE.
Vous riez de bon cœur.
ÉMILIE, *riant à gorge déployée.*
Rosette, je t'en prie, ah! laisse-moi donc rire.
ROSETTE, *riant.*
Moi, je ris avec vous.
ÉMILIE, *riant aux éclats.*
Partage mon délire.
Elles rient ensemble.
Que Rosette est aimable en riant avec moi!
ROSETTE, *sérieusement.*
J'ai ri de bien bon cœur, et sans savoir pourquoi.
ÉMILIE.
Moi, je le sais. Toujours un badinage aimable
Dans ses contes charmans cache un but raisonnable.
Comme il sait avec art gourmander les rhéteurs,

Du luxe et des beaux-arts obscurs blasphémateurs!
Comme il s'élève ensuite et détrône l'envie!
Je le soutiens : le luxe est l'âme de la vie;
Il en est à la fois et le charme et le prix,
Et, Dieu de l'univers, son temple est à Paris.
Mais pourquoi dans ces lieux, Rosette, es-tu venue?

ROSETTE.

On vous demande.

ÉMILIE.

Allons, Monsieur, je vous salue.

Elle sort avec Rosette.

SCÈNE V.

BLÉNORD, MAURIN.

BLÉNORD.

Ah! Maurin, quelle tête et quelle étrange humeur!

MAURIN.

Vous serez plus content de sa plus jeune sœur;
Mais la pauvre petite a de l'inquiétude.

BLÉNORD.

Elle aurait du chagrin?

MAURIN.

Le chagrin le plus rude.
Son œil est égrillard, elle sourit souvent,
Et son père, dit-on, veut la mettre au couvent.

BLÉNORD.

J'ai peine à concevoir cette étrange conduite.
Qui donna ce conseil?

MAURIN.

Un jeune jésuite,
Son cousin.

BLÉNORD.

Ces gens là nous poursuivent partout;
Ils veulent tout brouiller.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

MAURIN.

Ils en viendront à bout.
Depuis qu'on voit ici cet élève d'Ignace,
Le diable est au logis.

BLÉNORD.

C'est un dévot de place,
Comme l'a dit Molière.

MAURIN.

Oh! c'est un converti;
Ce bon petit Laurent n'est encor qu'apprenti.
Il sort de Saint-Acheul; et, si j'en crois Rosette,
Le démon de la chair en secret l'inquiète.
Il aimait sa cousine, et c'est pour se venger
Que dans le fond d'un cloître il voudrait la plonger.
De ce qu'il n'aura pas il veut priver les autres.

BLÉNORD.

Je reconnais bien là ces perfides apôtres.
L'esprit jésuitique ainsi marche en secret,
Et son unique Dieu c'est son propre intérêt.

MAURIN.

Le bon monsieur Berval, oncle très-débonnaire,
N'encourage que trop le bon missionnaire.
Si pour Suzanne, ici, vous n'élevez la voix,
Un couvent va cacher le plus joli minois :
Cela me fend le cœur.

BLÉNORD.

Et cela m'intéresse.
Pauvre enfant! ton malheur réveille ma tendresse.
En changeant de ton.
Tu dis qu'elle est fort bien?

MAURIN.

Fort bien, en vérité.
Elle a le teint vermeil.

BLÉNORD, *élevant la voix.*

Ah! quelle cruauté!

MAURIN, *en appuyant.*

Et des yeux!

BLÉNORD.

Les bourreaux!

MAURIN, *s'extâsiant*

Puis un pied...!

BLÉNORD.

Ah! les traîtres!

MAURIN.

Comment persécuter ces jolis petits êtres
Qui rendent, ici bas, l'homme moins malheureux,
Et que nous aimons tous? Hein, Monsieur?

BLÉNORD.

C'est affreux!

MAURIN.

Voir de jeunes beautés dans des prisons conduites!

BLÉNORD, *éclatant.*

Les pères d'aujourd'hui sont-ils des jésuites?...
Je brûle de la voir. Va-t-elle ici venir?

MAURIN.

De vos projets, Monsieur, j'ai su l'entretenir;
Elle sait qu'à son aide un défenseur arrive.

BLÉNORD, *vivement.*

Eh bien!

MAURIN.

Elle est modeste, innocente, naïve;
Un feu céleste et pur anime son regard.

BLÉNORD, *impatienté.*

Après?...

MAURIN, *qui baisse les yeux et imite Suzanne.*

Elle m'a dit : Je viendrai par hasard.

BLÉNORD.

Je cours au-devant d'elle.

MAURIN.

O pétulance extréme!
Attendez un moment, elle vient d'elle-même.

SCÈNE VI.

BLÉNORD, MAURIN, NICETTE, SUZANNE.

MAURIN, *allant au-devant de Suzanne.*

Venez, Mademoiselle.

SUZANNE.

Un Monsieur! je m'en vas.

BLÉNORD.

Non, vous pouvez sans crainte ici porter vos pas.

NICETTE, *bas à Suzanne.*

C'est le bel étranger.

MAURIN, *la retenant.*

Vous resterez, j'espère.
Venez, et saluez l'ami de votre père.

SUZANNE, *les yeux baissés.*

Monsieur..., je vous salue.

BLÉNORD, *bas.*

Oh! c'est un vrai trésor.

NICETTE, *qui a fait des révérences qu'on n'a pas aperçues.*

Faut-il, monsieur Maurin, le saluer encor?

MAURIN.

Non, plus de révérence, il est de la famille.

BLÉNORD.

De mon meilleur ami que j'aime à voir la fille!

SUZANNE.

Vous serez mon beau-frère.

BLÉNORD.

Un nom beaucoup plus doux
Doit peut-être, avant peu, me rapprocher de vous.

SUZANNE, *rougissant.*

Plus doux?

MAURIN, *bas à Suzanne.*

Vous rougissez.

BLÉNORD.

Celle qui m'est promise
Est un enfant charmant, d'une aimable franchise.

MAURIN.

C'est vous, Mademoiselle,

BLÉNORD.

Un grand fond de bonté
Ajoute un nouveau prix à sa naïveté.
Aimable sans apprêts, belle sans artifice,
Son caractère est doux, elle agit sans caprice;
Son teint semble animé du plus pur incarnat,
Une rougeur modeste en relève l'éclat;
Ses yeux disent beaucoup, et, sans art, sans parure,
C'est une fleur qui sort des mains de la nature.

MAURIN.

Monsieur peint à merveille et s'exprime avec feu.
Votre portrait est bien.

SUZANNE.

Il me ressemble peu.

MAURIN, *bas à Suzanne.*

C'est vous.

SUZANNE.

Ce n'est pas moi : c'est le portrait d'un ange.

MAURIN.

Moi, qui parle des gens avec moins de louange,
Il regarde Suzanne.
Je dirai des défauts que d'ici j'aperçois.

SUZANNE, *vivement.*

Quoi! des défauts?

MAURIN, *la regardant toujours.*

Elle est distraite quelquefois.

SUZANNE, *vivement.*

Distraite! non, Monsieur.

MAURIN.

Timide, embarrassée;
Ses yeux au fond du cœur cherchent notre pensée;

Elle feint d'ignorer ce qu'elle comprend bien.
Bref, il lui manque encor...

BLÉNORD, *l'interrompant vivement.*

Il ne lui manque rien.

MAURIN.

Monsieur...

BLÉNORD.

Tu vas jeter, dans ta lourde manière,
Sur un tableau d'Albane un vernis de Tenière.
De ce joli portrait si je fus enchanté,
Je vois en ce moment qu'il n'était point flatté;
Et c'est vous que j'épouse.

SUZANNE, *émue.*

Ah!... moi?

NICETTE.

Vous voulez rire?

SUZANNE.

Mon père en un couvent veut me faire conduire.

NICETTE.

Sans doute; il ne veut pas lui donner un époux.

BLÉNORD, *à Suzanne.*

Mais, s'il y consentait, y consentiriez-vous?

Suzanne reste interdite, et n'ose répondre.

MAURIN.

En faveur de Monsieur, allons, parle, Nicette;
Et je me sens de force à t'immoler Rosette:
Je t'épouse.

NICETTE.

Vraiment, vous vous moquez, je crois.

MAURIN.

Je n'avais pas encor pris garde à ton minois;
Je le trouve piquant.

NICETTE, *vivement à Suzanne.*

Ne restez pas muette,
Répondez.

SUZANNE.

J'y consens, pour obliger Nicette.

MAURIN.

Nous l'emportons enfin, vous serez son époux.

NICETTE, *à Blénord.*

De votre foi, Monsieur, quel gage donnez-vous?

SUZANNE, *bas à Nicette.*

Paix donc.

BLÉNORD.

De cet anneau sa main sera parée.

Il passe une bague à la main de Suzanne.

MAURIN.

Et la robe de noce est déjà préparée,
La corbeille, les fleurs, les bijoux.

NICETTE, *sautant de joie.*

C'est charmant!

BLÉNORD.

Apporte mes cadeaux dans cet appartement.

MAURIN, *prêt à sortir.*

N'oubliez pas Nicette, elle est ma fiancée.

BLÉNORD.

Une dot pour Nicette est déjà disposée.

NICETTE, *frappant rudement sur l'épaule de Maurin.*

Une dot! quel plaisir!

MAURIN.

Peste! quelle vigueur!

BLÉNORD.

Maurin, tu ne sens pas quel sera ton bonheur.

MAURIN.

Si fait, Monsieur, si fait; dans votre sens j'abonde,
Ce petit pied vaut mieux que tout l'esprit du monde.
Ma fiancée, allons, suivez monsieur Maurin.

NICETTE, *en s'en allant, bas à Suzanne.*

Rosette et votre sœur en mourront de chagrin.

Elle sort avec Maurin.

SUZANNE, *interdite.*

Je doute si je veille, et j'ai peine à comprendre...

BLÉNORD, *montrant à Suzanne une lettre de son père.*

Lisez : « Venez Blénord, et vous serez mon gendre. »

SUZANNE.

Mais à ma sœur aînée on promit votre main;
Pour vous en prévenir on vous manda Maurin.
Oh! je sais tout, Monsieur : oui, ma sœur Emilie
Est plus riche que moi, surtout bien plus jolie.
Pour vous intéresser, je n'ai que mon malheur,
Je ne possède rien.

BLÉNORD.

Vous possédez mon cœur,
Et je préférerais aux trésors de la terre
La grâce et la douceur de votre caractère!
Avec énergie.
Quel tableau s'offre à moi! Jésuite apprenti,
Un petit écolier de Saint-Acheul sorti,
Apporte le désordre au sein d'une famille,
Sépare au nom du ciel et le père et la fille;
Et trompant un vieillard qu'il aura fait trembler,
N'ayant pu vous séduire, il veut vous immoler.
De ce projet cruel j'arrêterai les suites;
Il faut apprendre à vivre à nos bons jésuites.
Avec ses ennemis c'est trop de raisonner,
Il faut briser leur masque et surtout les berner;
Ils ne deviendraient forts que par notre faiblesse.
Votre sort, mon enfant, vivement m'intéresse;
Dans ce siècle, dit-on, en vertus indigent,
On se trouble, on agit, on fait tout pour l'argent.
Malgré l'avidité du beau tems où nous sommes,
Tout honneur n'est pas mort, on trouve encor des hom-
Qui savent préférer, sans chercher de témoins, [mes

Quelque vertu de plus à quelque écu de moins.
Honte à qui voit l'hymen comme un riche héritage ;
L'or ne fait pas toujours le bonheur d'un ménage.
Vous apprendrez d'ailleurs, et sans étonnement,
Que déjà votre sœur m'oublie en ce moment.
Si votre père est faible, il aime la justice :
Pourrait-il d'Emilie excuser le caprice?
Il sera satisfait, en voyant que sa sœur
Va réparer sa faute en faisant mon bonheur.
Quant au vôtre, il sera le seul but de ma vie ;
Je veux que votre sœur le voie avec envie,
Et qu'enfin le tableau de ma félicité
La fasse repentir de sa légèreté.
Fiez-vous donc à moi.

SUZANNE, *bas.*

Quel cœur et noble et tendre!

BLÉNORD.

Si le cousin Laurent vient ici nous surprendre,
Ne croyez pas un mot de ce que je dirai ;
C'est un petit Tartufe, et je le confondrai.

SCÈNE VII.

BLÉNORD, SUZANNE, MAURIN, NICETTE.

Des domestiques portant une riche corbeille de mariage.

MAURIN.

Nous allons essayer ce riche cachemire.

Il le pose sur l'épaule de Suzanne.

NICETTE, *sautant de joie.*

Un cachemire... allons, venez, qu'on vous admire.

Maurin donne à Nicette une riche ceinture, des bracelets, des diamans, et un chapeau garni de plumes. Nicette en pare sa maîtresse.

BLÉNORD, *à Suzanne.*

Vous n'aviez pas besoin d'un éclat emprunté.

MAURIN.

Mais un peu de parure ajoute à la beauté.
Par de riches atours n'est-on pas embellie?
Regardez donc, Monsieur, on n'est pas plus jolie.

BLÉNORD.

Sans apprêts, sans parure, elle est toujours fort bien.

MAURIN.

Les diamans, Monsieur, ne gâtent jamais rien.
C'est un ange!

SCÈNE VIII.

BLÉNORD, SUZANNE, MAURIN, NICETTE, LAURENT.

LAURENT.

Que vois-je! ah! c'est plutôt le diable!
Prête à former des vœux! ô piége abominable!
Donnez-vous à Satan votre âme et votre corps!

BLÉNORD.

Eh bien! qu'avez-vous donc! Quels singuliers trans-
[ports!

LAURENT.

Cette robe *à la vierge* est par trop immodeste.
Ah! couvrez-vous plutôt d'une guimpe céleste,
Et dérobez la chair à la clarté du jour.
Après avoir regardé, bas avec convoitise.
C'est du fruit défendu; le grâcieux contour!

BLÉNORD.

Calmez-vous.

LAURENT.

Non, Monsieur; une telle parure
Est affreuse.
A Suzanne, d'un ton doucereux.
Prenez une robe de bure,
Renfermez sous le froc ces appas imposteurs

Bas.

Qui vous damnent vous-même en damnant les pé-
Que des cordons de lin forment votre ceinture; [cheurs;
Soyez belle des dons que vous fit la nature;
Et pour charmer la terre et pour aller aux cieux
Vous n'aurez pas besoin de ce luxe odieux.

Il s'anime et élève la voix.

Oserez-vous porter dans un saint monastère
Le tissu surnommé cachemire adultère?
Repoussez à jamais le présent redouté
Par Ternaux ou plutôt par le diable inventé;
Déchirez et brûlez ces gazes diaphanes;

Il lui touche les bras.

Ces manches à gigot, ces ornemens profanes;
Changez ces marabouts en simples bavolets,
Brisez ces diamans... prenez ces chapelets.

BLÉNORD.

Arrêtez.

LAURENT, *du ton du reproche.*

Oublier le saint nœud qui vous lie!

Bas.

Fi! que vous êtes laide! Elle est vraiment jolie.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, BERVAL.

LAURENT.

Mon cher oncle, accourez, dissipez mon souci;
De grâce, expliquez-moi ce qui se passe ici.
Voyez ce luxe affreux en ce manteau bizarre;
A rentrer au couvent comme elle se prépare.

Il élève les mains au ciel.

Grand Dieu! pardonnez-lui!

BERVAL.

De tout ce que je voi
Je suis, mon cher Laurent, étonné comme toi.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

BLÉNORD.

J'ai connu le refus de votre fille aînée,
Et j'offris à sa sœur mes présens d'hyménée.
Pour terminer enfin ce nouveau différend,
Je lui donne un époux, et c'est monsieur Laurent.

LAURENT, *lorgnant Suzanne.*

Bas.

Moi, je renonce au monde : à moins que la petite
Ne consente à m'aimer.

BLÉNORD.

Le métier d'hypocrite
Est fort bon aujourd'hui. Sans peine je comprend
Qu'un jeune homme d'esprit, comme monsieur Lau-
Se donne le plaisir d'avoir un faux visage ; [rent,
Mais en vain on forma le projet d'être sage,
On sait qu'un trait d'amour jaillit comme un éclair,
Vous n'êtes pas de marbre ?

LAURENT, *bas.*

Oh ! non, je suis de chair.

BLÉNORD.

Allons, monsieur Laurent, point de fausse retraite,
La cousine vous plaît.

LAURENT, *bas, à lui-même.*

Je parle de Nicette.

Haut, avec componction.

Vaincre nos passions, mortifier nos sens,
C'est le but de notre ordre. En vain des mécréans,
Des fils de Loyola poursuivant la doctrine,
Contestent les effets de notre discipline;
Nos flagellations, nos coups et prompts et sûrs,
Sauront nous conserver toujours chastes et purs.

Il regarde Nicette.

Oui, celle dont je parle, étourdie et coquette,
Ne pouvait m'inspirer qu'une peine secrète;

Par son aspect jamais mon cœur ne fut frappé,
Et c'est de son salut que j'étais occupé.

BLÉNORD.

Ce beau zèle affecté qu'à grands frais il étale,
C'est ce que nous nommons *restriction mentale*.

BERVAL.

Qu'est-ce cela?

BLÉNORD.

C'est l'art de ne répondre pas,
De déplacer la cause et changer les débats.
J'interroge Laurent sur la belle Suzanne;
Pour esquiver l'aveu de son amour profane,
Sa secrète pensée embrasse un autre objet,
Et petit Escobard il change de sujet;
Il répond sur un autre, et par cette science
Le mensonge n'est plus un cas de conscience;
Celle d'un jésuite est large à faire peur,
Tout s'y loge. Laurent, ne soyez pas menteur,
Jurez-nous...

LAURENT, *levant la main, avec un peu de trouble.*

Je le jure... une flamme secrète

Bas.

Ne trouble point mes sens; je n'aime pas... Nicette.

BLÉNORD, *vivement, en indiquant à Berval le trouble de Laurent.*

Dans ce regard troublé je vois qu'il a menti :
Il sort de Saint-Acheul, mais il n'est qu'apprenti.

LAURENT.

Vous pouvez me prêter une telle conduite?

BLÉNORD.

Eh! oui, nous connaissons l'esprit d'un jésuite.
C'est pour votre intérêt que je vous parle ainsi :
Ami de votre père et de votre oncle aussi,
Je puis bien avec vous prendre quelque licence.

BERVAL.

De notre ami commun reconnais l'obligeance.

LAURENT, *s'éloignant en jetant un cri.*

Eh quoi! mon oncle aussi devient mon tentateur!...

BERVAL.

Laurent...

LAURENT.

Ayez pitié d'un malheureux pécheur!
Voulez-vous m'inspirer des passions mondaines?...
Il regarde Suzanne avec amour.
L'enfer est sous mes pas... j'entends gronder ses [chaînes.
Bas.
Je suis ivre d'amour...

BLÉNORD.

Laissons ce pénitent.

LAURENT, *le retenant.*

Demeurez.

BERVAL.

Sois sincère et tu seras content.

BLÉNORD.

Allons, Mademoiselle, encouragez, de grâce,
Ce jeune homme troublé.

LAURENT, *bas.*

Ferme les yeux, Ignace.

SUZANNE, *voyant Blénard qui lui fait des signes.*

Obéir à mon père est toujours un devoir.
Elle se retourne du côté de Laurent.
Cousin!...

LAURENT.

Cachez ces yeux que je ne saurais voir;
Par de pareils objets les âmes sont blessées,
Et cela fait venir de coupables pensées.

SUZANNE, *souriant.*

Vous m'avez exposée à l'affront d'un refus.
Adieu, mon cher cousin...

LAURENT, *d'une voix éclatante.*

Je ne résiste plus!
Mes sens sont énivrés... ô suave merveille!
Satan a triomphé. . la nature s'éveille;
Laurent à vos genoux accourt se prosterner.

Il se met à genoux, se relève, et veut embrasser sa cousine.

BLÉNORD, *se plaçant entre Laurent et Suzanne.*

Ah! ah! l'homme de bien, vous m'en voulez donner *!

LAURENT.

Que dites-vous?

BLÉNORD.

Je dis que d'un amour profane
Vous êtes convaincu. Moi, j'épouse Suzanne.

BERVAL.

Sa dot...

BLÉNORD.

Je la préfère à sa brillante sœur,
Et je suis enchanté de sa rare douceur.
Pour vous, monsieur Laurent, changez votre conduite,
Et ne nous faites plus des tours de jésuite.
Dans vos vœux indiscrets mettez moins d'abandon.

LAURENT, *regarde Suzanne avec colère, ensuite il prend un air contrit.*

Monsieur... je vais au ciel en demander pardon.

Bas. *Il sort en se frappant la poitrine.*

Oh! je m'en vengerai!

BLÉNORD.

Sans parler davantage,
Venez, nous réglerons l'instant du mariage;
Et tout va par mes soins s'arranger pour le mieux.

Il donne la main à Suzanne, et sort avec Maurin et Suzanne.

BERVAL, *en s'en allant.*

Mais quel homme en grand deuil approche de ces lieux?
C'est, je crois, le vicomte; a-t-il perdu sa mère!

* Vers du TARTUFE.

SCÈNE X.

BERVAL, LE VICOMTE, ENSUITE ÉMILIE.

LE VICOMTE, *d'un ton dolent, et vêtu de deuil.*

Vous à qui j'ose encor donner le nom de père...

BERVAL.

O ciel! qui pleurez-vous? de qui, dans ce moment,
Portez-vous le grand deuil?

LE VICOMTE.

Mais d'un prince allemand.

BERVAL.

Je ne vous savais pas une telle alliance.

LE VICOMTE, *à part.*

Ce bourgeois du grand monde a peu l'expérience.
Haut.
Consolez-vous, Monsieur, ce n'est qu'un deuil de cour.

BERVAL.

Vos yeux semblent mouillés!

LE VICOMTE.

Ce sont larmes d'amour:
Madame, pour un rien me cherche encor querelle.

BERVAL, *avec un peu d'humeur.*

Expliquez-vous tous deux, je vous laisse avec elle.
Il sort.

ÉMILIE.

Vous êtes, cher vicomte, un homme assez plaisant.

LE VICOMTE.

Moi, madame?... plaisant!

ÉMILIE.

Vous êtes complaisant;
Mais un regard, un mot, trahit vos espérances;
Et mon père, à son tour, reçoit vos doléances.

LE VICOMTE.

Je ne me plaindrai plus.

ÉMILIE.

Et vous ferez fort bien.

LE VICOMTE.

Que dois-je dire, hélas! pour vous distraire?

ÉMILIE.

Rien.

LE VICOMTE.

Je porte loin de vous mes tristes rêveries.

ÉMILIE, *le rappelant.*

Vicomte, je voudrais aller aux Tuileries;
Vous m'accompagnerez.

LE VICOMTE, *vivement.*

C'est pour moi trop d'honneur.
Et je cours de ce pas commander à La Fleur
De faire sur le champ avancer l'équipage.

ÉMILIE.

Je veux aller à pied.

LE VICOMTE.

Ce n'est pas votre usage.

ÉMILIE.

Allez donc.

LE VICOMTE, *en s'en allant.*

Son humeur n'est pas douce aujourd'hui;
Mas je l'aime. *Il sort.*

ÉMILIE, *le regardant sortir.*

Où trouver un amant tel que lui?
Le vicomte est bien bon. Malgré moi, je l'admire.

LE VICOMTE, *portant l'ombrelle et le cachemire.*

J'apporte votre ombrelle et votre cachemire.
Acceptez-vous mon bras?

ÉMILIE.

Elle change d'idée.

Sans doute. Asseyez-vous.
Vous me demandez donc?

LE VICOMTE.

Le doux titre d'époux.

En esclave, à vos pieds, souffrez que je m'engage.

ÉMILIE.

Ah! vous allez encor parler de mariage.

LE VICOMTE.

C'est à ce doux lien que tendent tous mes vœux.

ÉMILIE.

Dans un autre moment, nous en parlerons mieux.
Pour me désennuyer lisez-moi quelque chose.

LE VICOMTE, *allant à la table.*

Vous lirai-je des vers?

ÉMILIE.

Non; lisez de la prose.
Tout discours symétrique est l'œuvre d'un pédant,
Et les vers d'aujourd'hui tombent en saccadant;
Je crains trop de trouver sous des rimes forcées
Des mots retentissans et jamais de pensées.

LE VICOMTE, *lisant.*

Les contes de Bouilli. Lolotte avec Fanfan.

ÉMILIE, *rejetant son livre.*

Vous me prenez, Monsieur, je crois, pour un enfant.

LE VICOMTE, *lisant.*

Psaumes de Marcellus.

ÉMILIE.

C'est un fort honnête homme;
Mais il a moins écrit pour Paris que pour Rome.

LE VICOMTE, *avec emphase.*

Lefranc de Pompignan revit dans Marcellus.

ÉMILIE.

Ces vers sont bons parfois. Passons, je les ai lus.

LE VICOMTE.

Il déclara la guerre à l'esprit incrédule!...

ÉMILIE.

En outrant la morale on devient ridicule;
Prenez garde, vicomte.

LE VICOMTE.

Un soutien de la foi!...

ÉMILIE.

Dites donc de la mode.

LE VICOMTE, *d'un ton contrit.*

Ah! Madame!

ÉMILIE.

Pourquoi
De son culte au public faire la confidence?
Faut-il en priant Dieu se mettre en évidence?
C'est faire dire au peuple, habile à tout juger,
Qu'aux intrigues de cour on n'est pas étranger.
Vicomte, choisissez un livre plus aimable.

LE VICOMTE, *prenant un livre, bas.*

De jour en jour, Madame est plus insupportable.
Il lit.
Racine, chœur d'Esther.

ÉMILIE, *se levant avec transport.*

Ah! quel auteur divin!
Oui, c'est le dieu du goût, le meilleur écrivain,
Le digne successeur du célèbre Corneille.
Lisez, lisez; j'écoute, et je suis toute oreille.

LE VICOMTE, *lisant avec un air de satisfaction.*

J'ai vu l'impie adoré sur la terre.

ÉMILIE, *chantant.*

Et l'on revient toujours
A ses premiers amours.

LE VICOMTE, *se levant.*

Quoi! je vous lis Racine, et vous chantez, Madame!

ÉMILIE.

Quoi! vous blâmez mon goût pour le chant!

LE VICOMTE, *bas.*

Quelle femme!

ÉMILIE, *avec douceur.*

Ne soyez pas fâché. Près de mon piano
J'ai mis, hier au soir, le plus joli duo.
Allez me le chercher; portez une romance.

LE VICOMTE.

D'entendre votre voix je suis charmé d'avance;
Allons, ne grondez plus, je vais tout apporter.

ÉMILIE.

Non, revenez.

LE VICOMTE.

Pourquoi?

ÉMILIE.

Je ne veux plus chanter.

LE VICOMTE, *impatienté.*

C'est trop me tourmenter. Je le dis à ma honte,
Je suis votre jouet.

ÉMILIE.

Ne pleurez pas, vicomte.
Peut-être j'en rirais.

LE VICOMTE.

Tous les jours, je le voi,
Vous riez du pouvoir que vous avez sur moi.
Il faut vous épargner un triomphe facile.
J'en mourrai.

ÉMILIE.

Demeurez, et soyez plus docile.

LE VICOMTE.

Pour ne plus vous revoir, je vous fuis tous les jours,
Je sors désespéré; mais je reviens toujours.
Un charme inexprimable, en m'aveuglant sans cesse,
Me ramène à vos pieds.

ÉMILIE.

Vraiment, il m'intéresse.
Restez. De vos rivaux je repousse les vœux;
Et ma main est à vous.

LE VICOMTE.

O jour cent fois heureux!
Cette douce union, mille fois demandée,
Cette faveur suprême elle m'est accordée.
Il court au-devant de Rosette.
De ta maîtresse, enfin, tu vois l'heureux époux.

SCÈNE XI.

LE VICOMTE, ÉMILIE, ROSETTE.

ROSETTE.

Je ne saurais parler, tant je suis en courroux.

ÉMILIE.

Qu'as-tu donc?

ROSETTE.

Ah! Madame, on vous trompe, on m'abuse.
Du perfide Maurin j'ai reconnu la ruse.
Cet aimable étranger, qui, tout à l'heure encor,
Vous parlait en ces lieux, c'était monsieur Blénord.

ÉMILIE.

Blénord!

ROSETTE.

Avec Nicette il est d'intelligence,
Et Suzanne sur vous obtient la préférence.

ÉMILIE.

Quoi! ma sœur!

LE VICOMTE.

Vengez-vous en fixant mon destin.

ÉMILIE.

J'ai des droits sur Blénord.

ROSETTE, *bas.*

J'ai des droits sur Maurin.

LE VICOMTE.

Madame, oubliez-vous sitôt votre promesse?

ÉMILIE *piquée.*

Oubliez-vous, Monsieur, qu'un pareil choix me blesse?

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

ROSETTE.

Si Maurin, pour Nicette, ose me planter là,
Je l'étrangle.

LE VICOMTE, *avec une exclamation.*

Grand Dieu!

ÉMILIE.

Mais, qui t'a dit cela?

SCÈNE XII.

LES MÊMES, SUZANNE, NICETTE, *parées.*

SUZANNE.

Ma sœur, je me marie.

ROSETTE.

Et vous aussi, Nicette?

NICETTE.

Moi de même.

SUZANNE.

Comment trouvez-vous ma toilette?

LE VICOMTE.

Fort bien!

ÉMILIE.

Fort mal!

NICETTE, *à Rosette.*

La mienne?...

ROSETTE.

Elle est à faire peur.

NICETTE, *d'un petit air triomphant.*

Maurin dit le contraire, et m'a donné son cœur.

ÉMILIE.

J'ai peine à concevoir ce singulier mystère.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MAURIN, BLÉNORD, BERVAL, DORVAL.

MAURIN.

Monsieur Blénord, bientôt vous aurez un notaire.

BLÉNORD, *à Suzanne.*

Tout est prêt. Les témoins en ces lieux vont venir.
Votre père consent, et l'on va nous unir.

ÉMILIE, *apercevant Dorval.*

Dorval!... A quelle épreuve ici suis-je réduite!
Mon père, expliquez-moi cette étrange conduite.

BLÉNORD.

Instruit de vos refus, j'ai dû m'y conformer,
Heureux que votre sœur me permît de l'aimer.
Un autre obstacle aussi nous séparait, Madame.
Il présente Dorval.
De mon meilleur ami vous trahissiez la flamme;
J'ai dû penser qu'un jour peut-être il obtiendra...

ÉMILIE *très-piquée.*
D'une voix émue.

Vous pensiez sagement. Dorval m'épousera.

LE VICOMTE, *avec une exclamation.*

Elle m'immole encor!

DORVAL, *affectant une grande froideur.*

Je ne m'attendais guère
A l'honneur que Madame aujourd'hui veut me faire.

ÉMILIE, *avec un mouvement de fierté.*

Vous hésitez, je crois; c'est me manquer d'égard.
Au vicomte.
Monsieur, voilà ma main.

LE VICOMTE, *soupirant, et avec effort.*

Madame... il est trop tard.
Il sort en soupirant.

ÉMILIE, *déguisant à peine son dépit.*

Pour la première fois il a du caractère.

BERVAL.

Ils ont raison tous deux.

ÉMILIE, *avec amertune.*

Je ris de leur colère.

BERVAL.

Vous les avez aussi par trop contrariés.

ÉMILIE.

Demain avec un mot ils seront à mes pieds.

Elle sort.

BLÉNORD.

Pour dompter son esprit, comptez sur votre gendre.
Vous, Dorval, secondez les soins que je vais prendre.
A Suzanne.
Mon bonheur aujourd'hui dépend de votre main;
Nous nous occuperons de votre sœur demain.

Il donne la main à Suzanne, et sort avec les autres personnages.

SCÈNE XIV.

LAURENT, BERVAL.

LAURENT, *retenant Berval.*

Je viens vous adresser, mon oncle, une prière.

BERVAL.

Qu'est-ce, monsieur Laurent?

LAURENT.

La maison tout entière
Va se remplir bientôt de convives joyeux.
Vous préparez un bal, je dois quitter ces lieux,
Aller prier ailleurs et me mettre en retraite.

BERVAL.

En quels lieux?

LAURENT.

A Mont-Rouge.

BERVAL.

Aimable anachorète,
Si votre piété craint un tel changement,
Allez vous enfermer dans votre appartement. *Il sort.*

LAURENT, *seul.*

Dans mon appartement je vais être au supplice.
Mon oncle ainsi me place au bord du précipice;
Veut-il donc me damner! Des vices effrontés
Vont livrer mille assauts à mes sens révoltés.
De ma faiblesse, hélas! j'ai fait l'expérience.
Çà, faisons l'examen de notre conscience.

Après un moment de silence.

Tout ce que dans un an à Saint-Acheul j'appris,
Je viens de l'oublier en huit jours à Paris.
Les bons pères, m'armant d'une vertu mystique,
M'ont dit de tout souffrir; mais la haine publique,
Dont je vois que leur ordre est devenu l'objet.
M'a montré le péril de leur vaste projet.
J'ai lu ce Montlosier, dont la plume brutale
Ne trouve parmi nous qu'une horde fatale;
Et je ne vois pas trop, pour baisser son caquet,
Ce que lui répondra le père Loriquet.
De plus, les magistrats nous ont traités sans crainte.
La race des Séguier n'est pas encore éteinte;
Et notre ordre n'oppose à l'esprit novateur
Que la vieille Gazette ou le grand Moniteur.
Je sais bien que les fils des grands fonctionnaires,
Formés à Saint-Acheul, deviendront dignitaires,
Et que les plébéiens élevés avec eux
Seront préfets au moins chez nos derniers neveux.
L'avenir nous promet de hautes destinées;
Mais il faut tristement passer bien des années,
Engloutir son printems auprès des papelards,
Mortifier son corps, vivre avec des caffards.

Il réfléchit.

La chair a sur mes sens un empire suprême,
Je suis gourmand, vorace, et très-amoureux même.
Vainement exercé dans notre rituel,

J'appelle à mon secours mon vœu spirituel.
Son ton devient plus animé.
A l'aspect d'une femme une rougeur subite
Couvre tout mon visage et mon cœur bat plus vîte ;
On dirait que Satan dans leurs yeux s'est caché ;
Il se désespère et se frappe.
Et tout à l'heure encor, par l'odeur alléché,
J'ai traversé gaîment notre vaste cuisine.
... Tout à coup un parfum d'odeur périgourdine,
Et qui faisait sur moi plus d'effet que l'encens,
A retenu mes pas et subjugué mes sens.
A l'exemple bientôt du bon monsieur Tartufe,
Dans mes tremblantes mains j'ai trouvé cette truffe ;
Il montre une grosse truffe et la porte à son nez.
La voilà. Je respire encore son odeur !...
Indigne jésuite ! ô malheureux pécheur !...
La voix de Dieu t'appelle et tu te rends infâme :
Pour une truffe enfin tu vas perdre ton âme.
Il sanglotte.
Dieu, venez à mon aide en ce séjour fatal,
Faites-moi doucement dormir pendant le bal.
Changez des cris impurs en de saintes antiennes,
Et ne me livrez point à ces Parisiennes
Qui vont venir ici par des ébats joyeux
Réveiller mes désirs et fasciner mes yeux.
Dieu ! mon intention fut toujours sainte et bonne,
Je voulais m'éloigner de cette Babilone ;
Et si mon corps succombe à l'esprit tentateur,
Frappez !... frappez mon oncle : il en sera l'auteur.
N'est-ce pas par son ordre et par sa barbarie
Qu'il enferma le loup dans une bergerie.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAURIN, NICETTE.

MAURIN.

Qu'une noce à Paris offre un piquant tableau!
Les rangs sont confondus : près d'un grand jouvenceau
Arrivé tout exprès du fond de sa campagne,
Viennent les grands parens qu'un valet accompagne;
Leurs habits nous font voir deux siècles tout entiers;
Et puis, de l'industrie habiles chevaliers,
Viennent d'un air soumis Messieurs les parasites.

NICETTE.

Et puis les protecteurs.

MAURIN.

Et puis les hypocrites,
Qui parlent d'abstinence, et qui, dévots gourmets,
Boivent les meilleurs vins.

NICETTE.

Mangent les meilleurs mets.

MAURIN.

As-tu bien remarqué la figure inquiète
Et le regard jaloux de la pauvre Rosette?
Nous dansions : son chagrin reprenait de l'essor.
Pour la faire enrager recommençons encor.

On entend la musique du bal. Laurent paraît à la fenêtre de sa chambre.

Tout le bal vient, je crois, jusque dans cette salle.

NICETTE.

Monsieur Blénord conduit la walse générale.

Blénord et Suzanne paraissent à la tête des walseurs. Les grimaces de Laurent expriment son agitation; il regarde Suzanne avec colère et les autres danseuses avec convoitise. Il ferme les yeux, fait le signe de la croix. Il veut se retirer, mais il revient encore. Après la walse il descend.

SCÈNE II.

LAURENT *arrive en désordre; son œil est hagard.*

Satan m'a poursuivi jusque dans mon sommeil;
Mon rêve affreux se trace encore à mon réveil!
Après un silence.
J'ai vu de Loyola le sacré cimeterre:
Il semblait d'un seul coup frapper toute la terre;
Et sous les feux brûlans de mille autodafés.
Messieurs les novateurs demeuraient étouffés.
Les pères Letellier et les pères Lachaise
Pouvaient au Louvre encor confesser à leur aise;
Monsieur Villèle, enfin du pouvoir écarté (16),
Assez peu regrettable était fort regretté.
Paris ne comptait plus qu'une manufacture;
Mais des nombreux couvens la riche architecture
Montrait des monumens vrais triomphes de l'art;
Chartreux, bénédictins, paraissaient gras à lard.
Le vermillon pourpré qui colorait les moines
Pâlissait à côté du teint frais des chanoines;
Et l'on voyait partout d'innombrables essaims
De carmes déchaussés, de pères capucins (17),
Qui dans tous les quartiers mendiaient à leur guise:
La Bourse était un cloître, et la Banque une église;
La Chambre où péroraient et Manuel et Foy,
Offraient un doux asile aux pères de la foi.
J'ai voulu partager ce triomphe admirable!...
Le général Fortis (18), d'une voix formidable,

(Comme s'il eût parlé des vainqueurs d'Austerlitz)
M'a dit : « Fuyez, Laurent ; vous n'êtes plus mon fils ;
» Par votre maladresse et par votre conduite,
» Vous avez compromis le nom de jésuite.
» Je vous pardonnerais un péché véniel,
» Mais vous fûtes trompé par un industriel.

Il l'imite d'une façon burlesque.

* » *Allez, vil idolâtre et né pour toujours l'être ;*
» *Indigne renégat, cherchez un autre maître.* »
A ces terribles mots je me suis réveillé.
Pour appeler la grâce en mon esprit souillé ;
J'ai commencé soudain de ferventes prières.

En changeant de ton.

A travers les vîtraux, soudain mille lumières,
Pour mieux me réveiller, éclatent sous mes yeux ;
Je n'entends que le bruit des instrumens joyeux.
Un certain Rossini, musicien barbare,
Que le diable à Paris envoya de Pezare,
Et qui sait avec art noter le crescendo,
M'a fait presque danser en disant mon credo.
J'aurais dû sans bouger demeurer à ma place,
Exorciser le diable et conserver la grâce ;
Mais, hélas ! l'esprit saint m'avait abandonné ;
A voir le bal enfin je me suis condamné,
Et là j'ai vu Suzanne et son ivresse impure ;
Vingt beautés s'élançaient dans la même posture ;
On aurait dit le lierre embrassant un ormeau,
C'était abominable !... et pourtant c'était beau !

Il se retourne vers le fond du théâtre.

Sur les plaisirs impurs anathème ! anathème !

On entend la musique du bal ; Laurent en suit les

* Ces deux vers sont empruntés au MAHOMET de Voltaire.

mouvemens malgré lui. Il danse peu à peu, puis il jette un grand cri.

Le diable me séduit, je walse avec moi-même.

Il fait le tour du théâtre en walsant au bruit de la musique.

Mais que vois-je? Une femme encor s'offre à mes yeux!
L'esprit malin vient-il me poursuivre en ces lieux!

Il se cache derrière la bibliothèque.

SCÈNE III.

LAURENT, *caché*, ROSETTE.

ROSETTE, *très-agitée.*

Je n'y saurais tenir. Me voilà bien chanceuse,

Elle sanglotte.

Maurin est marié. Que je suis malheureuse!
Je vais donc rester fille!

LAURENT.

Oh! c'est un grand malheur.

ROSETTE.

Que ma maîtresse souffre aux noces de sa sœur!
Tantôt dans le grand bal elle dansait en folle;
Tantot, triste, rêveuse, et perdant la parole,
Elle pleurait. Son père en a perdu l'esprit;
Je la crois maintenant dévote par dépit.

LAURENT, *avec joie.*

Qu'entends-je!

ROSETTE.

Sa douleur nous a paru profonde;
Elle veut renoncer aux vanités du monde.

LAURENT.

A merveille.

ROSETTE.

Son cœur est dans un grand émoi.
Ah! quel malheur pour elle!

LAURENT.

Et quel bonheur pour moi!

ROSETTE.

Elle évite son père et sa sœur la chagrine.

LAURENT.

Fort bien, nous en ferons une visitandine.

ROSETTE.

Qui fixera jamais cet esprit inégal!
Elle parle à la fois de couvent, de Dorval;
Pourquoi lui garde-t-elle un souvenir si tendre?
L'amour dans ce cœur-là veut-il se faire entendre?

LAURENT.

Nous l'exorciserons.

ROSETTE.

Mais pourquoi m'occuper
De ma maîtresse encor! Habile à le tromper,
Elle mérite bien que Dorval l'abandonne.
Ma pitié fut bien sotte.

LAURENT.

Elle est vraiment trop bonne.

ROSETTE.

Lorsque monsieur Maurin me manque ainsi de foi,
Puis-je me chagriner pour une autre que moi.
J'eus des torts.

LAURENT.

Écoutons l'aimable pécheresse.

ROSETTE.

J'apprends qu'on ne doit pas imiter sa maîtresse;
Qu'il faut dans l'antichambre avoir plus de raison
Que nos maîtres parfois n'en montrent au salon.
Elle se lève vivement.
Que n'ai-je sous ma main une vengeance prête!

LAURENT.

Voilà bien le moment de parler à Rosette.

ROSETTE, *avec énergie.*

Oh! qui pourra m'aider, Maurin, à te punir!

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

LAURENT.

Oh! que je voudrais bien lui faire un tel plaisir!

ROSETTE.

Il danse, et me voilà!

Elle reste un moment accablée, et parcourt ensuite le théâtre avec agitation.

Nuit cruelle et terrible!

Elle voit l'ombre de Laurent qui s'agite et se réfléchit sur la muraille.

Dieu! ce spectre dansant toujours est inflexible,
Son ombre jusqu'ici me poursuit avec art.

Laurent s'agite davantage et son ombre en fait autant.

Avec un cri.

Ah! chaque saut qu'il fait me frappe d'un poignard!
Qui me consolera?

LAURENT, *venant à pas de loup.*

C'est moi, belle Rosette.

ROSETTE.

Que faites-vous ici?

LAURENT.

Je vous vois inquiète,
Et pour calmer vos sens je propose un moyen.

ROSETTE, *bas.*

Ce petit jésuite a l'air d'un franc vaurien.

Haut.

Quels moyens avez-vous pour dissiper ma peine?

LAURENT.

Le corps porte ici-bas une éternelle chaîne,
Quand les désirs mondains frappent de toutes parts,
Vers le ciel aussitôt élevez vos regards;
Opposez à l'amour une plus sainte flamme,
Mortifiez les sens pour purifier l'âme;
Les tendres sentimens qu'elle ne peut dompter,
Vers quelque bienheureux vous pouvez les porter.

Offrez à saint Laurent un amour ascétique.

ROSETTE.

Je comprends peu de chose au langage mystique :
Pouvez-vous à mes maux porter soulagement?

LAURENT.

Sans doute.

ROSETTE.

Eh bien, Monsieur, parlez plus clairement.

LAURENT.

Comme vous, mon enfant, le désir nous obsède :
Mais Dieu pour le chasser indique le remède;
Par des jeûnes fréquens, des flagellations,
Il apaise du corps les lâches passions;
Contre l'esprit malin, qui par trop nous domine,
Nous avons la prière avec la discipline (19).

ROSETTE.

Bas. *Haut.*

Voyons venir le fourbe. Enseignez-moi cela?
Dites comme en vos sens vous mettez le holà,
Par quel moyen secret et par quelle puissance
Au démon de la chair vous imposez silence,
Et je promets de suivre une sainte leçon.

LAURENT.

Le pécheur doit d'abord se mettre en oraison.
Il élève la voix avec onction.
Grand Dieu! dit-il, mon corps est flétri de souillures,
Ce n'est plus qu'un amas de crimes et d'ordures.
Le démon de la chair me poursuit tout entier,
Et j'accours à vos pieds pour me mortifier.
Oui, chargé du cilice et tout couvert de cendre,
Dans le sein de mon Dieu je suis prêt à descendre.
Il marmote des mots latins.
Ah! que l'esprit malin cède à mon doux transport.
Il se donne des coups de discipline.

ROSETTE.

Fort bien, continuez, frappez encor plus fort.

LAURENT, *à genoux, chante sur l'air de* Robin des Bois :

Chrétien diligent*,
Devance l'aurore,
A Jésus encore
Adresse tes chants.
La mission t'appelle
Aux pieds du saint autel;
Viens prier avec zèle,
Car ton corps est mortel.
Du grand saint Grégoire
Entonne la gloire,
Dieu te bénira,
Jésus t'entendra.
Ave, Maria,
Gratiâ plena,
Tra la, tra la, tra la la la.

Il se donne des coups de discipline en mesure.

Venez donc à ma voix joindre votre prière.
Venez chercher la grâce et vaincre la matière.
Une source bénigne, en flots rafraîchissans,
Porte la quiétude et le calme en nos sens;
Approchez-vous de moi, ne soyez pas craintive,
C'est ainsi qu'on parvient à la vie *unitive.*

ROSETTE.

Qu'est-ce cela?

LAURENT.

C'est l'art d'être sans passion,
De posséder le fruit d'*infrigidation.*

ROSETTE.

Si j'entends ce mot là je veux bien qu'on me pende.

LAURENT.

Par ce mot on épure une mondaine offrande;

* Ce cantique a été imprimé dans plusieurs journaux.

Il nous fait échapper à tout profane amour,
Et vous rendra pour moi de glace à votre tour.

ROSETTE.

Oui, je sens que sur moi déjà la grâce opère.

LAURENT.

Rosette, obéissez aux volontés du père;
Nous nous mortifîrons, mon enfant, tous les deux.
Il élève la voix et la regarde d'un air irrité.
Eh quoi! vous hésitez! Satan est dans vos yeux;
Je vais l'exorciser à coups de discipline.
Il la poursuit.

ROSETTE.

N'approchez pas, morbleu.

LAURENT, *la menaçant toujours.*

Que le ciel t'illumine.

ROSETTE.

Laissez-moi.

LAURENT, *lui montrant la discipline.*

Refuser un bienfait aussi grand!

ROSETTE.

N'approchez pas.

LAURENT, *levant la discipline.*

Je veux....

ROSETTE.

Point de gestes, Laurent.

LAURENT.

Ne me repoussez pas d'une façon si rude;
Je veux votre salut, votre béatitude.

ROSETTE.

Et moi, monsieur Laurent, je ne veux rien de vous.
Gardez contre vos feux le secours de vos coups.

LAURENT.

Vous voulez donc mourir et vivre en hérétique!

ROSETTE.

Non; je n'ai pas besoin d'un semblable topique.

LAURENT

Vous voulez succomber à votre passion?

ROSETTE.

Je ne suis pas si tendre à la tentation.
Mais que vois-je? Maurin! il fait encor l'aimable,
Et danse avec Nicette! Ah! c'est pour moi le diable.

Elle se sauve, Laurent se cache.

SCÈNE IV.

LAURENT, *caché*, MAURIN, NICETTE.

NICETTE.

Pourquoi venir ici?

MAURIN.

C'est, madame Maurin,
Que vous êtes à moi.

NICETTE.

Vraiment?

LAURENT, *bas*

L'heureux coquin!

MAURIN.

Et qu'ici loin du monde, à l'abri du mystère,
Je suis d'un vrai trésor l'heureux propriétaire;
Et pour m'en emparer je n'irai pas bien loin.

Il embrasse Nicette.

LAURENT, *regardant à la dérobée.*

De quel spectacle ici vais-je être le témoin!

MAURIN.

J'ai des provisions; viens çà, mettons la table.

LAURENT.

Vont-ils donc dans mon corps faire rentrer le diable!

MAURIN.

Je suis prudent, Rosette, et des mieux avisés.

LAURENT.

Mon oncle, voyez donc à quoi vous m'exposez.

MAURIN.

Nous avons trop de monde, et je prévois, ma chère,
Que de notre souper l'on ne s'occupe guère.
J'ai donc fait, en cachette, un honnête butin.

LAURENT.

Ils vont manger, et moi je meurs ici de faim!

MAURIN, *sortant un chapon de sa poche.*

Sur ce chapon truffé j'ai fait d'abord main-basse.

LAURENT.

Un chapon!

MAURIN, *mettant une bouteille et un tire-bouchon sur la table.*

Puis j'ai pris ce vin frappé de glace,
Tisane... de Champagne, et qui doit rafraîchir.
Rentrons au bal; bientôt nous allons revenir.

Il sort avec Nicette.

LAURENT, *va vivement à la table, et regarde le chapon.*

C'est la tentation de ce bon saint Antoine!

Il joint les mains, et regarde le ciel.

Dieu! m'accorderez-vous la vertu du saint moine?

Il approche et recule.

Ah! que par le remords je me sens étouffé!...

Il approche, et sent le chapon.

Le drôle, disait bien, c'est un chapon truffé.

Il regarde le bouchon et la bouteille.

C'est du vin de Champagne!... Ah! le diable me presse!

Il recule avec horreur, et jette un cri.

Grand Dieu! que vais-je faire, et quelle est ma faiblesse?

Après un silence, il paraît réfléchir.

Mais je puis me sauver par la restriction;
Car je suis à Mont-Rouge, au moins d'intention.
Vous deviez, mon cher oncle, être ma sauve-garde.
A Mont-Rouge, la nuit, il n'est point de poularde;

On dort paisiblement; point de piége en ces lieux.
Oh! vous en répondrez aussi devant les cieux.
Mon péché va tomber sur votre conscience.
Il débouche la bouteille.
Que le bouchon captif avec éclat s'élance.
Il boit deux coups, en faisant mousser.
Que pour me rafraîchir ce vin coule à propos.
Je me sens maintenant plus frais et plus dispos.
Une douce chaleur réchauffe ma poitrine.
Il regarde le chapon.
Ce bien m'est envoyé par la grâce divine;
Elle veut que mes sens soient un peu réparés.
L'apôtre dit: Mangez ce que vous trouverez.
Il se met à table et soupe.
Ils reviennent tous deux, regagnons ma cachette.
Il prend le chapon et la bouteille.

SCÈNE V.

LAURENT, MAURIN, NICETTE.

MAURIN.

A table auprès de moi prends ta place, Nicette.
Que vois-je! notre oiseau déjà s'est envolé!
En aussi peu de tems!

LAURENT.

Mangeons.

MAURIN.

On a parlé.

NICETTE.

J'ai peur, et je me sauve.
Elle sort en courant.

MAURIN.

En ce lieu le coupable
Sans doute s'est caché. Ciel! sois inexorable,
Condamne mon voleur à son dernier repas;
Qu'il étouffe en mangeant.

LAURENT, *mangeant en glouton, s'arrête et boit vivement.*

Ciel! ne l'exauce pas.
Anges, pour dissiper sa noire prophétie,
Versez de ce flacon la dernière partie.

Il boit le reste de la bouteille. Maurin parcourt l'appartement et découvre Laurent.

MAURIN.

Eh bien, monsieur Laurent, que faites-vous donc là?

LAURENT, *sortant ses Heures.*

Je lisais un beau trait d'Ignace Loyola (20).
Je priais.

MAURIN.

Vous priez avec la bouche pleine?

LAURENT, *élevant la voix.*

C'est pour votre salut que le Ciel vous amène.

MAURIN.

Mais mon chapon par vous vient d'être escamoté?

LAURENT.

Bas.

Moi, je n'y touchai pas. Je parle d'un pâté.

MAURIN.

Mais vous venez, je crois, d'avaler ma bouteille?

LAURENT.

Bas.

Oh! moi, je n'ai pas bu... de sirop de groseille.
Haut.
Vous avez dérobé, Maurin, le bien d'autrui,
Et vos pareils, l'enfer doit les loger chez lui.
Allez dire à mon oncle : Un zèle charitable
Peut-être cette nuit m'a rendu trop coupable.
Je savais que Laurent, de son jeûne occupé,
Le jour de mon hymen se couchait sans soupé,
Et j'ai pris un chapon, qu'avant son premier somme

J'ai porté lestement près du lit du jeune homme;
Il m'a refusé net. Mais j'ai tant insisté,
Qu'il a montré bientôt plus de docilité:
Je l'ai forcé de même à boire du Champagne.
Allez, vous dira-t-il, que la paix l'accompagne,
Je pardonne en faveur de votre intention.

MAURIN.

Vous nommez ce mensonge une restriction?
Je n'ai pas fait cela.

LAURENT.

Vous auriez dû le faire.
Allez, je vous bénis; ne péchez plus, mon frère.

Il lui donne sa bénédiction.

MAURIN.

Ne péchez plus. C'est bien. Mais vous ne direz pas
Qu'il faille un jour de noce oublier son repas?

LAURENT.

Un premier jour de noce on permet le Champagne.

MAURIN.

Allons, je vais en boire auprès de ma compagne.

LAURENT.

Demeure encor.

MAURIN.

Pourquoi m'empêcher de sortir.
Je veux aller souper.

LAURENT.

Je veux te convertir.

MAURIN.

Mais j'ai faim.

LAURENT, *avec le ton du reproche.*

Le démon de la chair te tourmente!

MAURIN.

Vous venez d'assouvir votre faim dévorante;
Une bouteille vide, un chapon désossé,

Du démon de la chair vous ont débarrassé.
Avec l'estomac plein vous prêchez l'abstinence;
Voilà le jésuite.

LAURENT.

Ah! quelle irrévérence!

Il le tient au collet et le secoue rudement.

Oses-tu répéter les indignes discours
Que sur les moines saints on redit tous les jours.

MAURIN.

Lâchez-moi.

LAURENT.

Juge mieux les pieux solitaires
Qui de nos saintes lois révèlent les mystères,
Qui défendent ensemble et l'autel et la foi.

MAURIN.

Eh bien, soit, j'avais tort. Vous défendez le roi?

LAURENT, *élevant la voix.*

A sa triple couronne aucun mortel n'échappe.

MAURIN.

Votre seul souverain, c'est le roi?

LAURENT, *bas, avec force.*

C'est le pape.

Haut.

Mon cher fils!

MAURIN.

Lâchez-moi.

LAURENT.

Je veux te convertir.
Le corps... c'est la matière.

MAURIN.

Il faut donc la nourrir.

LAURENT.

Le plus grand des péchés, après la couardise,
C'est l'appétit glouton, l'ignoble gourmandise.
Mon fils, de ton salut tu devrais t'occuper.
La mort...

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

MAURIN, *s'esquivant.*

Vous me direz le reste après souper.

LAURENT, *seul.* *Il sort.*

La musique a cessé. Mais quel est ce tapage?
Il regarde au fond du théâtre.
Ma cousine est en pleurs; elle accourt tout en nage.
Si ce cœur pénitent dans mes mains était mis,
Mes péchés de ce jour me seraient tous remis.
Les bons pères m'ont dit: Pour conquérir des âmes,
Parlez aux gens en place, adressez-vous aux femmes
Les premiers par amour de leur autorité,
Les femmes par caprice, ou bien par vanité,
Pourront dans le troupeau rentrer sans violence.
Avec une joie marquée. Elle regarde encore.
Elle est désespérée. Écoutons en silence.

SCÈNE VI.

LAURENT, *dans le fond*, ÉMILIE.

ÉMILIE.

J'étouffe de dépit!... Affreuse, affreuse nuit!

LAURENT.

Le Ciel pour la sauver près de moi la conduit.

ÉMILIE.

Je pleure malgré moi; je suis désespérée.

LAURENT.

Ramenons au bercail la brebis égarée.

ÉMILIE

Dorval m'oublie, hélas! ô souvenir amer!

LAURENT.

Il faut la délivrer du démon de la chair.

ÉMILIE.

Que du monde à présent je me sens dégoûtée!
Que les hommes sont faux!

LAURENT, *sautant de joie.*

Comme elle est irritée.

ÉMILIE, *marchant avec agitation.*

Préférer ma cadette, oser la marier
Avant moi!

LAURENT.

C'est affreux.

ÉMILIE.

A qui donc se fier!

Elle pleure.

Mon père, il est donc vrai, je ne vous suis plus chère.

LAURENT.

Elle commence bien, elle blâme son père.

ÉMILIE.

Je vous imiterai, je n'aimerai plus rien.
Amis, père, parens, j'oublîrai tout.

LAURENT.

Fort bien.

ÉMILIE.

D'aucun attachement je ne suis plus capable.
Je me dévoue au Ciel.

LAURENT.

Oh Dieu! qu'elle est aimable.

Haut.

Approchons. Ma cousine...

ÉMILIE.

Ah! que me voulez-vous?

LAURENT.

Moi, j'accours partager votre juste courroux;
Dans votre sein déjà la grâce est descendue.

ÉMILIE, *avec énergie.*

Je déteste le monde.

LAURENT, *élevant la voix.*

Elle nous est rendue.
Béni soit le Seigneur! chantons un *laudate;*
Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété.

Méritez du Très-Haut les grâces infinies,
Et moi, je vais pour vous dire des litanies.

Il se jette à genoux et marmote des prières.

ÉMILIE.

Dorval! Dorval!

LAURENT.

Prions, chassons l'esprit malin.

ÉMILIE.

Dorval!

LAURENT.

Aux passions notre corps est enclin.

Il se lève.

Dieu, remplis son esprit de ta grâce divine;
Ignace, à ce cœur faible enseigne ta doctrine.
Ah! si notre profès habitait dans Paris (21),
Comme il saurait du monde enseigner le mépris,
Purifier votre âme!

ÉMILIE, *dans le plus grand trouble.*

Eh bien! Laurent, qu'il vienne;
Je suis prête à l'entendre.

LAURENT.

O vœu d'une chrétienne,
Tu seras exaucé! De Saint-Acheul demain
Vous verrez arriver le père Saturnin;
Pour les pauvres pécheurs un zèle saint l'enflamme.
Oh! qu'il sera jaloux de conquérir votre âme,
De dessiller vos yeux d'un charme décevant,
Et de vous faire entrer dans notre beau couvent!
Et s'il retrouve en vous une riche héritière,
Disposant à son gré de sa fortune entière,
Vous verrez redoubler son zèle et son ardeur:
De l'âme, dira-t-il, l'or est le tentateur:
Affranchissons nos sens de ces pesantes chaînes!...
Vous l'entendrez prêcher sur les erreurs mondaines;

Faire notre salut, voilà l'unique bien;

Bas.

L'or n'est rien ici-bas. Cela ne gâte rien.

ÉMILIE.

Oui, je fuirai Dorval, le monde et ses caprices.

LAURENT.

Un cloître, ma cousine, est un lieu de délices.
Que le monde s'écroule, heureuse par la foi,

Bas.

Rien ne nous trouble plus, on vit pour Dieu.... pour soi.

Haut.

Le parjure...

ÉMILIE.

On le fuit.

LAURENT.

Et l'ingrat...

ÉMILIE, *vivement.*

On l'oublie.

LAURENT.

Le moyen de rester bien long-tems plus jolie,
C'est de vivre au couvent. Les folles passions
Stygmatisent nos traits par leurs impressions;
Et la jeune victime, à l'autel entraînée,
Perd l'éclat de son teint dans un an d'hyménée.
A leur cinquième lustre, aux yeux de leurs maris,
Les femmes ont vu fuir la moitié de leur prix.
Les recluses, ma sœur, sont plus heureuses qu'elles;
Après trente ans passés elles sont encor belles.

Bas.

Saturnin me l'a dit.

ÉMILIE.

Doit-on s'enorgueillir?

LAURENT.

Se conserver jolie est toujours un plaisir;

Et bien qu'on vive encore au fond d'une retraite,
Ce n'est point un péché de soigner sa toilette.
Le père Saturnin approuve en un saint lieu
Tous les désirs d'un cœur qui s'élève vers Dieu.
Je vous l'ai déjà dit, croyez ma sainte ivresse :
Dame du sacré cœur, vous deviendrez abbesse.

ÉMILIE.

Tu le crois ?

LAURENT.

Oui, sans doute; et sans flatter l'orgueil
De ma chère cousine, il ne faut qu'un coup d'œil
Pour voir son avenir. Avec vos avantages,
On vous verrait du pape obtenir les suffrages.
Ne possédez-vous pas fortune, esprit, beauté?
Vous parlez avec grâce, avec facilité;
Vous deviendrez, cousine, une sœur éloquente.
Bas.
Son orgueil m'a compris, et le diable la tente.

ÉMILIE.

Oui, je suis décidée.

LAURENT.

Ah! quel bonheur pour vous!
Vivre dans un couvent! est-il rien de plus doux?
Le bonheur n'est-il pas pour l'être solitaire
Qui meurt sans repentir, et qui vit sans rien faire?
Là, tous les cœurs soumis préviendront vos besoins;
Une reine en sa cour a moins de petits soins.
Les plus fins courtisans valent-ils ces nonettes,
Ces filles du Seigneur tendrement inquiètes,
Qui toujours à vous plaire attachent leur bonheur?
Un geste, un mot de vous fera bondir leur cœur,
Et le troupeau chéri de cent filles aimables
Remplira tous vos jours de douceurs ineffables.
Comparez à ce prix le monde et ses tracas;

Voyez que de soucis s'attachent à vos pas!
Toujours l'inquiétude et les soins du ménage;
Un plaisir qui ruine, un bonheur qui ravage;
Jouer, passer les nuits, bâiller à l'Opéra,
Redouter les propos que de vous on dira, [dire,
Fêter quelques gourmands, qui, mangeant sans rien
En sortant de chez vous tout bas s'en vont médire.
Malgré des flots d'argent follement dépensés,
Toujours d'heureux coquins vous auront éclipsés.
Pour un Châteaubriand, ou bien pour un Villèle,
L'écho de nos salons sottement se querelle;
Tout Paris en un jour prend l'esprit financier,
On raille un La Mennais, on vante un Montlosier;
Il fait un geste de menace.
Et plus d'un beau parleur, sans en prévoir les suites,
Ose enfin s'attaquer à de saints jésuites.
S'éloigner du bonheur sans trouver le repos,
S'occuper de procès, et payer des impôts,
Voir un enfant qui crie, un mari qui vous gronde,
Voilà les beaux plaisirs que vous promet le monde.

ÉMILIE.

Eh bien! quittons ce monde où l'on n'a qu'à souffrir.

LAURENT.

Cousine, offrez à Dieu votre saint repentir.
Pour rendre saint Ignace à vos désirs propice,
De tous vos vains atours faites un sacrifice;
Déchirez ces bandeaux, ces voiles imposteurs *,
Qui ne charment les yeux que pour flétrir les cœurs.
Foulons, foulons aux pieds les parures du diable.
Laurent foule aux pieds la parure de bal et les plumes d'Émilie.

ÉMILIE, *bas.*

Ah! Dorval!

* Laurent a vu représenter la VESTALE.

LAURENT.

C'est assez, pénitente coupable;
Que la grâce en votre âme entre de toutes parts.
Portez sur le passé de douloureux regards;
N'irritez pas vos maux par trop de résistance;
Venez, au tribunal de notre pénitence,
Avouer vos péchés. Vous adoriez le bal?

ÉMILIE.

Il est vrai.

LAURENT.

Vous lisiez plus d'un affreux journal?

ÉMILIE.

Quelquefois.

LAURENT.

Le théâtre a vu votre délire:
Talma vous fit pleurer, et Potier vous fit rire?

ÉMILIE.

Je l'avoue.

LAURENT.

Ah! grand Dieu, quelles impiétés!
D'un orgueil tout mondain vos sens étaient flattés;
Vous vouliez par les arts vous trouver embellie?

ÉMILIE.

Oui, j'avais du plaisir à paraître jolie.

LAURENT.

Vous avez écouté bien des propos hardis?

ÉMILIE.

Hélas!

LAURENT

Vous faisiez gras, même les vendredis?

ÉMILIE.

J'échappai quelquefois à cette loi sévère.

LAURENT.

Le père Saturnin rangera cette affaire.

ÉMILIE.

Pourra-t-il croire, hélas! mes nouveaux sentimens?

LAURENT.

Il est avec le ciel des accommodemens.

Il paraît dans une grande agitation et fait des grimaces.

Dieu!... l'esprit saint m'inspire ; il m'échauffe, il m'a-
Nuit de rédemption , tu veux une victime ! [nime ;
Le doigt de Dieu l'indique, et je la vois d'ici.

Il regarde la bibliothèque.

Quel trouble est dans mes sens! tout mon corps est
Écoutez... écoutez... De vos fautes passées [transi.
Punissons les auteurs. Les coupables pensées
Prennent leur source impure en ces mauvais écrits
Dont la philosophie est prodigue à Paris.
Je sais que, pour braver de brillans paradoxes,
Vous lisez quelquefois les auteurs orthodoxes.

Il montre la bibliothèque.

Mais là tout se confond. Près d'un saint Augustin
J'aperçois un Rousseau ; le saint Thomas d'Aquin
Dort près d'un beau Voltaire.

Il fait une grimace horrible.

ÉMILIE, *bas.*

Ah! Dieu! comme il m'effraie!

LAURENT.

Allons, du froment pur séparons cette ivraie.
Pour montrer à notre ordre un nouveau dévoûment,
Vos pleurs feront bien moins qu'un peu d'embrâsement
L'abbé Guyon m'inspire une ardeur salutaire (22).

Avec énergie et exaltation.

Cousine, il faut brûler les œuvres de Voltaire.

ÉMILIE, *troublée.*

Le chantre de Henri, le vengeur de Sirven!

LAURENT.

Brûlons, brûlons, vous dis-je, et sans nul examen.
Répondez à la voix du Dieu qui vous appelle :

Livrons Voltaire impie à la flamme éternelle.

Il va à la cheminée et porte un réchaut embrâsé.

Ah! cousine, pour nous quel triomphe éclatant!

Il grimpe à la bibliothèque, il en jette les volumes par terre, ensuite il les saisit un à un et les met au feu. Émilie, absorbée, s'assied sans regarder Laurent. *Bas.*

La *Pucelle* d'abord. C'était gentil pourtant.

Haut.

Jetons encore au feu toute sa poésie :

Les livres brûlent. *Bas.*

C'étaient de vrais poisons. C'était de l'embroisie.

Il tient un livre à la main et lit le titre.—Haut.

Siècle de Louis quatorze. Il y flatte les rois.

Bas.

Puis il les raille, il ment. Il dit vrai quelquefois.

Il le jette au feu.—Haut.

Je frissonne, et je tiens un livre abominable.

Il lit.

La Guerre de Genève! Allons, qu'elle aille au diable!

Que mon enfer vengeur la brûle sans pitié!

Bas.

Voltaire en cet écrit souvent s'est oublié.

Il jette la Guerre de Genève *au feu. Il lit.—Haut.*

Dictionnaire.... Au feu les livres politiques!

Il les jette. Après avoir parcouru d'autres livres.

Ne ménageons pas moins les œuvres satyriques.

Il les jette au feu. *Il s'incline avec respect.*

O ciel! la *Henriade!...* A nos derniers neveux

Bas.

Léguons ce beau poëme. Il est fort ennuyeux.

Il met de côté la Henriade *et lit. — Haut.*

Voici ses entretiens avec le roi de Prusse ;

D'un protestant vainqueur il célébrait l'astuce,

Et c'est fort à propos qu'il a reçu, dit-on,
De la part du grand roi, quelques coups de bâton.
Voilà ce que l'on gagne avec les infidèles.

Il jette le livre au feu.

Vers à la Pompadour, ô pages criminelles !

Il met le volume dans le réchaut. — Il lit.

Ah! le *Temple du Goût!* Dieu! quel mauvais esprit!

Bas.

C'est un livre charmant; j'en ferai mon profit.

Il fait semblant de le jeter au feu et le cache sous sa soutane. Après avoir lu.

Dieu! comme il fustigeait et Fréron et Nonotte!
Brûlons tous ces pamphlets... Non, je les escamote.

Il fait semblant de les jeter au feu et les met sous sa soutane.—Haut.

C'est le tour des romans. Ah! *Zadig*, je te tiens:
Ministre philosophe, idole des vauriens,
Tu railles trop long-tems la puissance des mages;

Bas.

Je te livre au bûcher. J'ai ri de quelques pages.

Haut.

Rejoignons à *Zadig*, *Candide*, *le Huron*,
L'Homme aux quarante écus, *le roi de Charenton*,
Charles douze, héros d'un bizarre mérite,
Qui de ses cuisiniers fit des soldats d'élite;
Passez à votre tour, *Micromégas* aussi.

Les livres brûlent et la flamme s'élève.

Que j'aime à respirer cette odeur de roussi?

Il prend d'autres volumes.

Jetons encore au feu son style épistolaire,
Tout son théâtre.

ÉMILIE, *voulant sauver un volume.*

Alzire?

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

LAURENT *prend le volume et le jette au feu.*

A présent elle éclaire.
Le sacrifice est fait, rendons grâces à Dieu.
Prions, ma sœur, prions.

Il se met à genoux au pied du réchaut.

SCÈNE VII.

ÉMILIE, LAURENT, MAURIN.

MAURIN, *dans le fond.*

Que vois-je? au feu! au feu!

Il sort en criant.

LAURENT.

Ne vous troublez en rien, montrez du caractère.

SCÈNE VIII.

ÉMILIE, LAURENT, BERVAL, BLÉNORD, SUZANNE, ROSETTE, NICETTE, MAURIN, LES INVITÉS DU BAL.

BERVAL.

O ciel! qu'avez-vous fait?

LAURENT, *avec audace.*

Nous brûlons un Voltaire.

BERVAL.

Ma fille!

ÉMILIE.

Adieu, mon père.

LAURENT, *bas.*

O triomphe éclatant!

BERVAL, *la retenant.*

Ma fille, au nom du ciel!...

ÉMILIE.

Dieu m'appelle et m'attend.

Elle sort.

BLÉNORD, *montrant Laurent.*

De son séjour ici reconnaissez les suites.

UN INVITÉ.

Ne laissons pas chez nous entrer les jésuites.

Il sort avec les invités au bal.

BERVAL.

Quoi, tu viens de jeter mon beau Voltaire au feu?
Ah! traitre!

Blénord le retient.

LAURENT.

Respectez un serviteur de Dieu.
Gardez-vous de blâmer le zèle qui m'enflamme :
Je viens au Tout-Puissant de conquérir une âme.

BLÉNORD.

A quel titre, Laurent?

LAURENT, *d'un ton menaçant.*

Le père Saturnin
Vous l'apprendra bientôt; vous le verrez demain.

BERVAL.

Qui t'a donné le droit de nous parler en maître?

LAURENT.

C'est ma religion.

BLÉNORD.

Voilà bien l'esprit prêtre.

BERVAL.

De ta religion tu méconnais la voix :
Dieu veut que des parens on respecte les droits;
Et je vais....

Blénord l'arrête.

LAURENT.

Frappez donc! je n'aurai rien à dire.
Chrétien, j'attends ici la palme du martyre.

Bas et gaîment.

Je vais dormir en paix. *Il sort.*

BLÉNORD, *arrêtant Berval.*

Calmez ce grand courroux :
Nous pouvons le dompter par des moyens plus doux.
J'attends ce Saturnin.

SUZANNE.

Consolez-vous, mon père.

BERVAL, *attendri.*

Ma fille m'a quitté !... Je tremble...

BLÉNORD.

Et moi, j'espère.
Plus sa conduite ici paraît hors de saison,
Plus nous pourrons bientôt la rendre à la raison.

BERVAL.

Des moines protégés je redoute l'audace.

BLÉNORD.

Nous raillerons demain les descendans d'Ignace.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente un salon richement décoré.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAURENT, *une lettre à la main.*

Il arrive, et dans peu le père Saturnin
Va nous embrasser tous de son esprit divin.
Pour la première fois, ô trop heureuse enceinte?
Ton écho va se rendre à la parole sainte.
Déjà chez le portier de nombreux visiteurs
Viennent d'un moine obscur révéler les grandeurs.

Des gens de robe courte et des congréganistes
Je vois de jour en jour s'accroître encor les listes.
Dans tous les rangs notre ordre a ses affiliés,
Ignace est triomphant et voit tout à ses pieds.

Il aperçoit le vicomte vêtu de l'habit que les prêtres portent à la ville.

Quel est cet indiscret qui brave ma consigne?
Et qui donc êtes-vous?

SCÈNE II.

LAURENT, LE VICOMTE, *faisant le dévot.*

LE VICOMTE.

Congréganiste indigne;
Pénitent et vicomte, ami de la maison.

LAURENT.

Votre nom, s'il vous plaît?

LE VICOMTE.

Benoît de Saint-Amon.
Votre oncle m'a souvent reçu dans sa demeure.

LAURENT.

Comment vous reconnaître? on vous voit à toute heure
Sous un nouvel habit.

LE VICOMTE.

J'en change tour à tour,
Et veux me conformer aux usages de cour.

LAURENT, *avec impatience.*

Mais comment le portier?...

LE VICOMTE.

Il voulut m'être utile.
En confidence.
C'est un des nôtres, lui.

LAURENT, *bas.*

C'est un vieil imbécile.

LE VICOMTE, *faisant des révérences.*

Daignez, monsieur Laurent, vous montrer plus bénin,
Et me recommander au père Saturnin.

LAURENT.

Nous sommes dégoûtés de ces coureurs de places,
Qui pour de bons emplois font de belles grimaces.

LE VICOMTE.

Je ne mérite pas ce reproche insultant,
Moi, noble...

LAURENT, *l'interrompant.*

Eh! tout le monde est noble maintenant.

LE VICOMTE, *bas.*

Ce novice est bien fier.

LAURENT.

Jalouse de l'Église,
La noblesse voudrait tout mener à sa guise,
Et seule en imposer à l'esprit roturier.
Nous savons ses projets. Voyez ce Montlosier;
C'est un homme d'esprit, mais d'un esprit coupable.

LE VICOMTE.

Oui, c'est je vous l'avoue, un homme abominable,
Qui prête aux mécréans un criminel appui.

LAURENT, *se moquant du vicomte.*

Vous vous garderiez bien d'écrire comme lui.

LE VICOMTE.

Faire le philosophe, oh! l'horrible pensée!
Il fait le dévot.
Ma foi toujours fut pure.

LAURENT.

Et désintéressée.
On ne vous vit jamais parler en orateur.

LE VICOMTE, *sans s'apercevoir que Laurent se moque de lui.*

Jamais.

LAURENT.

C'est le moyen d'avoir un protecteur.

LE VICOMTE.

La congrégation est mon juge suprême.
Je suis vrai jésuite.

LAURENT, *bas.*

Ils disent tous de même.

Haut.

Vous n'avez pas gâté la cause des bannis
En prenant un emploi dans les droits réunis?

LE VICOMTE.

Jamais.

LAURENT.

N'avez-vous pas, malgré votre naissance,
Dans le Louvre usurpé, fait quelque révérence?

LE VICOMTE, *embarrassé.*

Bas.

Jamais... sous cet habit.

LAURENT.

Pour l'homme du destin
N'avez-vous pas produit quelque petit quatrain?

LE VICOMTE, *hésitant.*

Bas.

Jamais... dans les journaux.

LAURENT.

Dans plus d'une campagne,
N'auriez-vous pas brûlé quelque saint en Espagne?

LE VICOMTE.

Oh! Dieu! dans un château j'ai caché mon ennui.

LAURENT.

Bas.

Je vous crois. L'empereur n'a pas voulu de lui.

LE VICOMTE, *en faisant la courbette.*

Une charge à la cour, charge très-pacifique,
Est vacante.

LAURENT.

J'entends.

LE VICOMTE.

Au bas de ma supplique.
Je voudrais voir le nom du père Saturnin.

LAURENT, *se donnant des airs.*

Vous voulez à la cour faire votre chemin?
Et quel est cet emploi qui pour vous a des charmes?

LE VICOMTE.

C'est celui d'un héraut.

LAURENT, *l'interrompant avec ironie.*

D'un héros!

LE VICOMTE.

Héraut d'armes!

LAURENT.

Je comprends. Il suffit; laissez-moi vos papiers.

LE VICOMTE, *faisant la révérence.*

Songez au plus ardent de vos affiliés. *Il sort.*

LAURENT.

Si nos affiliés ressemblaient au vicomte,
Bientôt les novateurs feraient notre décompte.
Mais quel bruit. C'est, je crois, le père Saturnin.
Ah! courons adorer l'homme vraiment divin.
Oh!..... le frère Pétau marche près du bon père;
Oui, je le reconnais... Voilà son front sévère,
Son air farouche et dur; frère coadjuteur,
Il est toujours armé du fouet correcteur.

SCÈNE III.

LAURENT, LE PÈRE SATURNIN, LE FRÈRE PÉTAU, JÉSUITES.

LE PÈRE SATURNIN.

Arrivés au séjour des profanes lumières,
Allez, mes chers enfans, commencer vos prières.

Les jeunes jésuites s'inclinent et se retirent.

LAURENT, *s'inclinant jusqu'à terre.*

Mon père!

LE PÈRE SATURNIN, *le relevant et lui donnant deux petits soufflets.*

Mon cher fils!

LAURENT, *à Pétau.*

Salut, frère.

LE FRÈRE PÉTAU, *brusquement.*

Bonjour.

LAURENT.

Que je suis satisfait de votre heureux retour!

LE PÈRE SATURNIN.

Plus d'un pécheur en nous a mis sa confiance,
Allez les engager à prendre patience.
De mes devoirs pieux rien ne peut m'affranchir;
Je dois prier avant de les entretenir
Et d'appeler sur eux une sainte lumière.

LE FRÈRE PÉTAU, *avec humeur.*

On ne peut réciter en poste son bréviaire.

LE PÈRE SATURNIN.

Parmi les visiteurs dont le nom m'a surpris,
Il est un avocat célèbre dans Paris.
J'ai reçu sa missive avec reconnaissance;
Son style a de l'éclat, j'en aime l'éloquence.
Des auteurs trop connus loin de faire un amas.
Il cite avec esprit Chrysostôme et Thomas.
Son esprit m'a séduit et n'est pas ordinaire,
On voit qu'il a sucé le lait du séminaire,
Et que dans sa jeunesse, avec beaucoup d'ardeur,
Il a su travailler la vigne du Seigneur.
On le nomme Dorval.

LAURENT, *jetant un cri.*

Oh! la mauvaise tête!

LE PÈRE SATURNIN.

C'est pour cela qu'il faut en faire la conquête.
Que l'avocat tout seul près de moi soit conduit.
Bas, à Pétau.
Ce n'est pas le premier que nous aurons séduit.
Haut, à Laurent.
Les pères de Mont-Rouge ici doivent se rendre;
Vous savez le respect qu'ils sont en droit d'attendre.
Faites exécuter toutes mes volontés.

LE FRÈRE PÉTAU, *montrant le fouet qu'il porte à sa ceinture.*

Et si vous y manquez, je suis ici.

LE PÈRE SATURNIN, *à Laurent qui s'incline.*

Sortez.

Laurent sort en s'éloignant du frère Pétau.

Domptez, frère Pétau, ce fougueux caractère;
Nous sommes à Paris. La ruse, le mystère,
Un esprit tolérant, certain air de bonté,
Rendront notre pouvoir beaucoup plus respecté.
Changeons suivant le tems de poids et de balance.
Si notre ordre jadis obtint tant d'influence,
C'est qu'habile à saisir la faiblesse des rois.
Il flattait leurs penchans pour augmenter ses droits,
Lachaise et Letellier, toujours prompts à se taire,
A la cour du grand roi protégeaient l'adultère;
L'impure Montespan, en brillant à la cour,
Ne déshonorait point un auguste séjour;
Les bâtards à nos voix devenaient légitimes,
Et nous pouvions changer quelques vertus en crimes.
Ce beau règne est passé. Le peuple plus instruit,
Avec plus d'équité prétend être conduit;
A ces goûts prononcés mettons fort peu d'obstacles,
Favorisons ces jeux, respectons ces spectacles,
Ne précipitons point des projets importans

Qu'il faut laisser mûrir avec l'aide du tems.
Laissons au turbulent la liberté d'écrire,
Et que pour ne rien faire il puisse enfin tout dire;
Du bruit de la parole il semble satisfait,
Qu'importe donc le bruit demeuré sans effet.
De la Charte, en un mot, la liberté brutale
Si nous l'attaquions mal, nous deviendrait fatale :
En invoquant son nom, que miné sourdement
Ce colosse incliné tombe tout doucement.
N'oublions pas surtout que si le peuple en France
N'a plus de fanatisme et d'aveugle ignorance,
Que si sur toute chose il jette son regard,
Il faut pour le mener plus d'adresse et plus d'art.

LE FRÈRE PÉTAU.

Ma raison se confond devant votre génie.
Ma haine cependant...

LE PÈRE SATURNIN.

Qu'elle soit assoupie
Jusqu'au jour où le ciel en nos mains aura mis
Les moyens d'accabler nos puissans ennemis.
Jusque-là, cachons bien la foi qui nous irrite;
Mais accueillons surtout le savoir, le mérite.
Les hommes de talens ont droit à nos tribus,
Qu'ils s'approchent de nous.

LE FRÈRE PÉTAU, *bas.*

Ou bien qu'ils soient pendus.

LE PÈRE SATURNIN.

Mont-Rouge verra-t-il les notes détaillées
De nos éditions saintement travaillées?

LE FRÈRE PÉTAU, *sortant un portefeuille qu'il tenait sous son froc.*

Oui, voilà le tableau de nos expurgata.
Il déroule une énorme pancarte.
Fénélon, Bossuet, Virgile, et cætera.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

LE PÈRE SATURNIN.

Nous mettons à l'index Tacite et Tite-Live.

LE FRÈRE PÉTAU.

Ovide; il écrivit d'une façon trop vive.

LE PÈRE SATURNIN.

Et Juvénal aussi, dans ses emportemens,
Des chefs de nations peint trop les erremens.

LE FRÈRE PÉTAU.

D'Horace quelquefois la morale est mondaine.

LE PÈRE SATURNIN.

Salluste vante trop la liberté romaine.

LE FRÈRE PÉTAU.

Cicéron de patrie a parlé trop souvent.
Il marmote avec humeur.
« *Patria, cummunis omnium nostrûm parens.* »
(CATILINAIRE.)
Formons des cœurs dévots.

LE PÈRE SATURNIN.

Surtout, plus de Savant.
Quant aux auteurs français, notre ordre s'en défie;
Le plus pur a toujours quelque philosophie.
De tous les écrivains, commencés par Pascal,
Le plus saint peut un jour nous devenir fatal.

LE FRÈRE PÉTAU, *avec emportement.*

Nous les purgerons tous.

LE PÈRE SATURNIN, *avec passion.*

Quant au fourbe Voltaire,
Dont l'esprit infernal tourmente encor la terre,
Rien contre nos fureurs ne peut le protéger.

LE FRÈRE PÉTAU.

Ce n'est qu'en le brûlant qu'on pourra le purger.
Avec une ironie amère.
Et pour monsieur Rousseau, je veux qu'on le ménage,
Et nous le réduirons... au *Devin du Village.*

LE PÈRE SATURNIN, *souriant.*

Ce bon frère Pétau parfois est singulier.

LE FRÈRE PÉTAU, *avec un geste menaçant.*

Je suis du philosophe ami particulier.

Il se met en colère.

Châteaubriand lui-même et sa *Cimodocée*
De nos derniers neveux corrompraient la pensée;
Je veux mettre au pilon jusqu'à son père Aubri;
Brisons les souvenirs de ce siècle flétri.

LE PÈRE SATURNIN.

Nous réimprimerons d'abord les jésuites,
Des pages de Rollin, quelques vieux casuistes,
Nonotte et de Bonald, Madrol et don Calmet,
Un Lamenais peut-être avec un Patouillet.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LAURENT.

LAURENT.

Dans l'antichambre abonde une foule très-digne,
Qui, pour vous voir plus tôt, veut forcer la consigne;
On distingue, au milieu de tous nos visiteurs,
Des maires, des préfets, des administrateurs,
Quelques gros marguilliers qui parlent de maîtrise,
Une grande baronne, une vieille marquise;
Leurs laquais chamarrés portent du chocolat,
Une lourde bourriche, un panier de muscat,
Des perdrix en pâtés joliment arrangées,
Des pruneaux, des bonbons, et beaucoup de dragées:
C'est vraiment un tableau qui fait plaisir à voir.

LE PÈRE SATURNIN.

Je ne saurais pourtant ici les recevoir.

LAURENT, *d'un air contrit.*

Je vais les renvoyer, mon père.

LE FRÈRE PÉTAU, *brusquement.*

Qu'il est bête !

LAURENT.

J'obéis au profès...

LE FRÈRE PÉTAU.

Mais, maladroit, arrête :
On refuse les gens et non pas leurs cadeaux.

LAURENT.

En ce cas, acceptez la boîte de pruneaux
Qu'on me donna pour moi.

LE FRÈRE PÉTAU.

J'aime la complaisance.

LAURENT.

On va tout apporter. *Il sort.*

LE FRÈRE PÉTAU, *l'accompagnant.*

Oui, faites diligence.

LE PÈRE SATURNIN.

De la douceur, mon frère, et traitez mieux Laurent;
Il a conquis une âme.

LE FRÈRE PÉTAU, *mangeant des pruneaux.*

Oui, mais il est gourmand.

SCÈNE V.

LE PÈRE SATURNIN, LE FRÈRE PÉTAU, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

Je me jette à vos pieds, ô pieux solitaire.

LE PÈRE SATURNIN.

Que voulez-vous, Monsieur ?

LE VICOMTE.

Je suis célibataire.
J'ai brisé, pour mon Dieu, les liens de l'amour;
J'ai fort peu de parens, et j'espère qu'un jour

Je léguerai mes biens aux fils de saint Ignace.
Homme de robe courte...

LE PÈRE SATURNIN.

Allons au fait, de grâce.

LE VICOMTE.

J'ai remis ma supplique au novice Laurent.

LE PÈRE SATURNIN.

Il ne m'en a rien dit.

LE FRÈRE PÉTAU.

L'étourdi! l'ignorant!
C'est toujours de sa part nouvelles incartades.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LAURENT.

LAURENT, *aux domestiques à livrée qui sont chargés.*

Ces secours sont offerts à de pauvres malades.

Les domestiques sortent après avoir déposé leur paquet.

LE PÈRE SATURNIN.

Un placet, dans vos mains, par Monsieur fut remis?

LAURENT.

Je l'avais oublié.

LE PÈRE SATURNIN.

Vous vous êtes permis?...

LE FRÈRE PÉTAU.

Le fouet va bientôt rafraîchir sa mémoire.

LAURENT

C'est un solliciteur; et de son long grimoire
Je n'ai pu lire un mot.

LE PÈRE SATURNIN.

C'en est assez: donnez.

Il prend le placet et lit.

LE VICOMTE, *faisant des révérences.*

Des faveurs du Très-Haut heureux prédestinés!

LE PÈRE SATURNIN.

Il suffit.

LE VICOMTE.

Oh! grand Dieu! que notre ministère
Fit bien de tolérer votre saint monastère!

LE FRÈRE PÉTAU, *brusquement.*

Il ferait beaucoup mieux de nous autoriser
D'obéir au Saint-Siége.

LE VICOMTE.

Ah! s'il voulait oser...

LE FRÈRE PÉTAU.

Qu'il remette en nos mains les colléges de France.

LE VICOMTE.

Tous nos enfans, enfin.

LE FRÈRE PÉTAU.

C'est là notre espérance.

LE VICOMTE.

Puisque en France on voudrait tuer la liberté,
On doit nous délivrer de l'Université.
Cette institution vraiment est trop mondaine.

LE PÈRE SATURNIN.

C'est assez.

LE FRÈRE PÉTAU.

Elle veut agir en souveraine.

LE VICOMTE, *en s'inclinant.*

Vous seuls nous sauverez des griffes de Satan.

LE PÈRE SATURNIN, *remettant la supplique au vicomte.*

J'ai signé.

LE VICOMTE.

Dans les cieux la palme vous attend.
Combattez avec nous le progrès des lumières,
Et ne m'oubliez pas dans vos saintes prières.

Il sort.

LE PÈRE SATURNIN, *d'un ton sévère.*

Laurent s'approche en baissant les yeux.

Laurent, approchez-vous. Vous avez mérité
Que l'on punisse ici votre témérité.
Nous ne permettons point à l'imprudent novice
D'étendre en notre nom une main protectrice.

LAURENT.

Mon père, j'ai péché.

LE PÈRE SATURNIN.

Notre ordre a des secrets.
Que ne peuvent juger de jeunes indiscrets;
N'allez pas, janséniste envers Rome indocile,
Chercher à séparer et le faux et l'utile.
Sous notre joug toujours laissez-vous gouverner.
Vous devez obéir et non pas raisonner.
Lorsque nous pardonnons aux vices de la terre,
Quand nous transigeons même, un but plus salutaire
Que celui de fronder quelques communs travers
Nous engage à servir le Dieu de l'univers;
Et le mensonge même, un tel but le rehausse.

LE FRÈRE PÉTAU, *d'une voix rude et le fouet à la main.*

Allons, monsieur Laurent, à bas le haut de chausse;
Et réparez au moins par votre humilité
Un mouvement d'orgueil que l'enfer a dicté.

LE PÈRE SATURNIN, *retenant Laurent qui fait la grimace, et se dispose à obéir.*

Donnez-lui seulement trois ou quatre férules.

LAURENT *fait la grimace à chaque coup.*

Bas.

Bien obligé, mon père. Ils sont très-ridicules.

LE PÈRE SATURNIN.

Faites entrer, Laurent, les nombreux visiteurs.

LAURENT.

Dans leur nombre, mon père, il est de grands pécheurs,
Plus d'un vieux jacobin.

LE PÈRE SATURNIN.

Sans doute il en existe.
De l'homme à robe courte et du congréganiste,
Saint-Ignace, mon fils, accueille les remords.

Laurent sort.

LE FRÈRE PÉTAU.

Mais ces gens-là toujours auront le diable au corps.

SCÈNE VII.

LE PÈRE SATURNIN, LE FRÈRE PÉTAU, LAURENT, UN PRÉFET, UN DÉPUTÉ, UN ÉCRIVAIN, UN VIEUX MARCHAND, UN BARON, UN VIEUX LIBRAIRE, UNE MARQUISE, UNE BARONNE; CONGRÉGANISTES, JÉSUITES DE ROBE COURTE, JEUNES JÉSUITES.

LE PÈRE SATURNIN.

A votre empressement combien je suis sensible,
Mes frères et mes sœurs. Me sera-t-il possible
D'exprimer le bonheur que j'éprouve à vous voir.
De notre ordre proscrit vous relevez l'espoir.
Paris, Paris n'est plus la ville sacrilége
Où triomphait le vice et son affreux cortége.
Où, sous le joug affreux d'un pouvoir usurpé,
Le chrétien languissait par le sabre frappé.
Sion a reparu plus brillante et plus belle,
Le Lévite a chanté cette gloire nouvelle,
Et du Nord au Midi cet encens s'exhala
Pour fêter le retour des fils de Loyola.
A nos persécuteurs vous opposez l'estime
Des chrétiens que la grâce en secret illumine.
Puisqu'il ose défendre et le trône et l'autel,
Aux yeux des mécréans notre ordre est criminel.
Mais ces hommes sans foi, ces fourbes politiques,
Nous redouteraient-ils s'ils étaient catholiques?
Leurs discours contre nous auraient-ils tant de fiel,

Si nous ne défendions les intérêts du ciel?
Et nous blâmeraient-ils d'obéir au Saint-Siége,
S'ils ne portaient un cœur impie et sacrilége!
Tant de haine pour nous démontre assez, je crois,
Notre amour pour l'Église et la cause des rois.

TOUS, *en s'agitant.*

Vivent les fils d'Ignace!

LE PÈRE SATURNIN.

On vous a dit peut-être :
Leur orgueil est caché sous le masque du prêtre.
Si par leur fondateur il leur fut interdit
D'accepter des emplois, d'exalter leur crédit,
S'ils doivent renoncer aux pompes de l'Église,
Dans leurs vastes desseins ce vœu les favorise.
A leur ordre en secret plus d'un grand attaché
Assure, mais tout bas, leur triomphe caché.
Ils parlent d'autant plus qu'ils ont l'air de se taire;
Ils tiennent dans leurs mains les fils du ministère,
Et monsieur de Corbière et monsieur Peyronnet,
A leurs signes, soudain opinent du bonnet.
Chrétiens, ne croyez point à cette calomnie,
Toujours renouvelée et toujours impunie.
Notre ordre est au-dessus des grandeurs d'ici-bas.
Élever vos enfans, guider vos premiers pas,
Rendre au pouvoir du Ciel leur volonté soumise,
Apprendre à respecter le chef de notre Église,
Et d'un troupeau choisi devenu le pasteur,
Travailler avec lui la vigne du Seigneur :
Voilà l'ambition que prescrit saint Ignace.
A ces humbles travaux se borne notre audace.
S'il arrive parfois que, pour connaître un fait,
Monseigneur l'archevêque ou monsieur le préfet,
Le ministère même à notre ordre s'adresse,
Nous taire dans ce cas serait une faiblesse.

Ainsi nous démasquons des intrus protégés,
Et présentons parfois de pieux agrégés.
Il élève la voix avec énergie.
Devons-nous être ingrats pour nos saintes ouailles?
Philosophe mondain, tu souris, tu nous railles;
Mais pour briser ton masque et montrer l'imposteur,
Un Dieu dans le silence arme son serviteur.
La parole divine ose venger ton culte;
Et voilà ce qu'on nomme une puissance occulte,
Comme si nous avions des yeux pour ne rien voir,
Et si venger le Ciel n'était pas un devoir.

TOUS.

Nous sommes dévoués aux descendans d'Ignace.

LE PÈRE SATURNIN.

Chacun à votre tour expliquez-vous, de grâce.

LA BARONNE, *vivement, et ainsi tout le rôle.*

Je ne dirai qu'un mot.

LA MARQUISE, *de même.*

Mon père, écoutez-moi.

LA BARONNE.

Vous êtes jésuite.

LA MARQUISE.

Et père de la foi.

LA BARONNE.

Faites donc renvoyer ce monsieur de Corbière.

LA MARQUISE.

Il a peu de naissance

LA BARONNE.

Et fort peu de lumière.

LA MARQUISE.

Il protége en secret messieurs les libéraux.

LA BARONNE.

Loin de vous seconder dans tous vos saints travaux,
Pour mieux flatter les goûts d'un public idolâtre,
Il vient de faire encor construire un beau théâtre.

LA MARQUISE, *en colère.*

Un théâtre de plus!

LA BARONNE, *de même.*

C'est vraiment une horreur!

LA MARQUISE.

C'est un crime d'État!

LE PÈRE SATURNIN.

Pardonnez-lui, ma sœur.

LA BARONNE.

Au lieu de rétablir quelque saint monastère!

LE PÈRE SATURNIN.

Il ne fait pas toujours tout ce qu'il voudrait faire.

LA MARQUISE.

Que ne nous donne-t-il quelque sainte maison,
Où nous puissions aller nous mettre en oraison?

LA BARONNE.

Comme au tems où Louis cassa l'édit de Nantes,
Et bannit à jamais les castes protestantes.

LE PÈRE SATURNIN, *avec hypocrisie.*

Cela viendra.

LA MARQUISE.

Pour nous il a fort peu d'égards.

LE PÈRE SATURNIN.

On m'avait dit pourtant qu'il n'aimait point les arts.

LA MARQUISE.

D'accord.

LE PÈRE SATURNIN.

Qu'il n'était point jaloux de leurs conquêtes.

LA BARONNE.

Oui, oui.

LE PÈRE SATURNIN.

Qu'il accueillait assez mal les poètes.

LA MARQUISE.

Oui, ce n'est pas pour eux qu'il garde ses douceurs.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

LE PÈRE SATURNIN.

Ne s'est-il pas pourvu de terribles censeurs :
Quatremère, Royou, Chazet et Lacretelle.*

LA MARQUISE.

Parfois il a du bon.

LA BARONNE.

C'est une bagatelle.

LE PÈRE SATURNIN.

Ce monument profane au commerce livré,
La Bourse, dont Paris semble encor empiré,
A-t-il reçu l'appui de sa main protectrice?

LA MARQUISE.

Ce n'est pas de son fait, nous lui rendons justice.

LA BARONNE.

Moi, de ce parvenu j'attendais beaucoup mieux.

LA MARQUISE.

Il faut en revenir au tems de nos aïeux.

LA BARONNE.

Ne faire triompher que les vieilles doctrines.

LA MARQUISE ET LA BARONNE, *parlant ensemble.*

Rétablir le couvent des dames ursulines;
Et pour faire enrager messieurs les libéraux,
Redemander la dîme et les droits féodaux.

LE PÈRE SATURNIN.

Mes sœurs, cette pensée et très-édifiante.
Bas.
Qu'une vieille dévote est parfois assommante.
Haut.
Parmi mes visiteurs, je vois un député. *Il va à lui.*

* M. Lacretelle, pour avoir proposé à l'Académie de faire une supplique respectueuse au roi, sur la loi d'AMOUR et de JUSTICE, a été COMPLAISAMMENT jugé, par M. de Corbière, incapable de remplir les fonctions de censeur, emploi qu'il occupait depuis nombre d'années. N. DE L'ED.

Un honneur aussi grand est-il bien mérité?
Est-ce bien vous, marquis, illustre mandataire?
Votre visite ici me confond.

LE DÉPUTÉ, *faisant le dévot.*

Ah! mon père,
De tout mon dévoûment ne soyez pas surpris.

LE PÈRE SATURNIN.

La France l'apprécie et Rome en sent le prix.
Vous ne recherchez plus une mondaine gloire.

LE DÉPUTÉ.

Je parle peu, d'accord; mais j'ai ma boule noire.

LE PÈRE SATURNIN.

Pour prêter à notre ordre un utile secours,
Cette arme vaut autant que les plus longs discours.

LE DÉPUTÉ.

Nous vous rétablirons par une marche adroite.

LE PÈRE SATURNIN.

Le Seigneur vous entend, et vous place à sa droite.
Il va au-devant du préfet.
Sage administrateur, daignez vous approcher.
Votre zèle pour nous déjà sut nous toucher;
En de prudentes mains notre cause fut mise.
Vous sacrifiez tout à l'éclat de l'Église.

LE PRÉFET.

Déjà j'ai fait voter dans mon département,
De votre ordre sacré le rétablissement;
J'ai des jeux de la scène arrêté la licence;
Défendu le Tartufe, et bravé l'insolence
De ces industriels, de ces esprits étroits
Qui prétendent encor nous parler de leurs droits;
J'ai vexé l'acquéreur de couvent, d'abbaye;
Dans tous mes arrêtés la Charte est envahie;
Et j'espère bientôt, par de secrets chemins,
Voir les actes civils remis entre vos mains.

Sur vos instructions j'ai réglé ma conduite.

LE PÈRE SATURNIN.

Oui, vous êtes, Monsieur, un parfait jésuite.

LE PRÉFET.

Au pouvoir absolu ne peut-on revenir?

Il lui remet des papiers.

Voici quelques projets. Vous pourrez à loisir
En mieux examiner l'importance nouvelle,
Et les recommander à monsieur de Villèle.
Parmi tous ces projets, l'un des plus importans
Traite de tous les droits des anciens intendans.
Des préfets divisés le pouvoir est trop mince.
Il faudrait rétablir les États de province.
Bien loin que ma pensée ait un but personnel,
J'y perdrai mon emploi; mais mon amour est tel,
Que je ne vois ici qu'une réforme utile.

LE PÈRE SATURNIN.

Et nous nous priverions d'un magistrat habile!
Ah! monsieur le préfet!

LE PRÉFET, *baissant les yeux et joignant les mains.*

J'ai peu d'ambition,
Et servir Dieu, voilà ma seule passion.

LE PÈRE SATURNIN, *d'un ton d'autorité.*

Mais vous êtes à nous. La parole céleste
D'un serviteur de Dieu vaincra le vœu modeste.

Avec onction.

A nos soins empressés ne céderez-vous pas!

LE PRÉFET, *s'inclinant.*

Mon père!

LE PÈRE SATURNIN, *à part.*

Le préfet est orgueilleux et bas.

LE PRÉFET, *avec humilité.*

Pour un si grand emploi mon esprit est bien mince.

Bas avec joie et fierté.

Je serai quelque jour intendant de province....

LE DÉPUTÉ, *bas, au père Saturnin.*

Ce préfet vous abuse avec son air bénin.
Il est comte aujourd'hui; mais il fut jacobin.

LE PÈRE SATURNIN, *bas.*

Je le sais.

LE PRÉFET, *bas au frère Saturnin.*

En dévôt ce député soupire;
Ne vous y fiez pas : il a servi l'empire.

LE PÈRE SATURNIN, *bas.*

Je le sais.

LE DÉPUTÉ.

C'est le chef des dévots charlatans.
Il perd ses Heures; mais il ne perd pas son tems.

LE PRÉFET.

Sa fortune provient de riches entreprises,
Et pendant les Cent jours il a fait cent sottises.

LE PÈRE SATURNIN, *bas.*

Je ne l'ignore pas.

LE PRÉFET.

Il croit faire des lois,
Mais il n'est occupé qu'à souffler des emplois.

LE PÈRE SATURNIN.

Chacun de vous, Messieurs, de notre ordre est l'apôtre;
Et nous vous connaissons à la fois l'un et l'autre.
Mes frères, approchez; et sans être inquiets,
Parlez; faites-moi part de tous vos vieux secrets.

UN BARON, *à la tête des congréganistes.*

Nous, barons, châtelains, tous d'une antique race,
Nous attendons de vous les anciens droits de chasse.
Que tous les braconniers, par nos lois confondus,
Comme au tems d'Henri Quatre enfin soient tous pendus.

UN MARCHAND, *à la tête des congréganistes de l'ancienne industrie.*

Nous ciriers et drapiers, fournisseurs des églises,
Nous attendons de vous jurandes et maîtrises.

Sans cela, dans nos rangs tout semble confondu,
Et le commerce en France est à jamais perdu.

UN JÉSUITE DE ROBE COURTE.

Nous voulons désormais qu'on empêche d'écrire.

LE PRÉFET.

Que sur les gens en place on ne puisse rien dire.

LA BARONNE, *regardant le père Saturnin.*

Que les dons du Seigneur soient pour les vrais élus.

LA MARQUISE.

Qu'on ferme le théâtre et qu'on ne danse plus.

UN CONGRÉGANISTE.

Que les biens du clergé soient donnés aux saints moines.

LA BARONNE.

Que lon rende la dîme à nos pieux chanoines.

UN ÉCRIVAIN.

Des ministres du ciel adorons la rigueur,
Et le la sainte Espagne imitons la ferveur.

UN VIEUX LIBRAIRE.

Qie l'on applique encore aux libraires de France
L. chambre syndicale et la vieille ordonnance.

LE PÈRE SATURNIN.

Les vœux des imprimeurs seront tous exaucés.

LAURENT, *bas.*

I me semble pourtant qu'on les tourmente assez.

N CONGRÉGANISTE, *d'une voix forte et d'un air sombre.*

rmés d'un saint flambeau, purifions la terre,
lt jurons de brûler les œuvres de Voltaire.

LE DÉPUTÉ.

lendons aux fils aînés tout leur ancien éclat.

LA BARONNE.

Que Messieurs les cadets soient dans l'apostolat.

UN JOURNALISTE, *d'un ton patelin.*

Pour éclairer enfin nos trop malheureux frères,
Que l'on essaie un peu des rigueurs salutaires.

LE PÈRE SATURNIN.

Les épis tomberont quand le champ sera mûr.

TOUS LES CONGRÉGANISTES ET LES JÉSUITES, *en jetant de grands cris et parlant tous ensemble.*

Nous demandons enfin l'ancien régime pur.

LE PÈRE SATURNIN.

Dieu, qui les entendez, exaucez leur demande;
S'il faut mon sang, prenez, et qu'il soit leur offrande!

LE PRÉFET, *avec exaltation.*

Déposons à leurs pieds ces insigues d'erreur,
Nos cordons et nos croix.

Les congréganistes se dépouillent de leurs insignes et les donnent au père Saturnin.

LE PÈRE SATURNIN, *regardant les cordons et les croix avec convoitise.*

O misère! ô grandeur!..
Je reçois ces hochets d'un orgueil éphémère,
Mais c'est pour les cacher à jamais sous ma haire.

Il se couvre des cordons et des croix qu'il cache sous le froc.

Mes frères, dans nos soins confiez-vous toujours.
Dans le monde pourtant ménagez vos discours;
Paris raille en secret tous les congréganistes;
En ne songeant qu'à Dieu, faites les royalistes,
Et, sans heurter de front un peuple industriel,
Attendez tout du tems, et ne songez qu'au ciel.

Après avoir salué le père Saturnin, tous les congréganistes se retirent.

LE PÈRE SATURNIN, *avec exaltation.*

Salut, ombre d'Ignace, après tant de traverses,
D'événemens cruels, de fortunes diverses,
D'exils et de malheurs, tu vois du haut des cieux
Recommencer enfin ton règne glorieux.
Laurent, faites venir le jeune néophyte.

LAURENT.

Je ne sais quel remords le tourmente et l'agite,
Mais son œil est hagard ; ses soupirs répétés
Révèlent le transport de ses sens agités.
Il fait de tems en tems une horrible grimace ;
Il a des visions..

LE PÈRE SATURNIN.

C'est l'effet de la grâce.
Sous ses mille péchés le chrétien gémissant
Arrête quelquefois le bras du Tout-Puissant;
Mais, frappé de périls où l'entraîna le vice,
La divine espérance est encore un supplice.
Il voit dans son sommeil les portes de l'enfer,
Les griffes de Satan, l'esprit de Lucifer,
Et l'avare démon ne lâche point sa proie.
Tout, jusqu'à ses remords, empoisonne sa joie ;
Il doute d'un bonheur, hélas! peu mérité.
Mais pour nous, mon enfant, tout sera volupté.
Ceux qui de Loyola répètent les louanges,
Sont transportés parfois dans le séjour des anges,
Et dans un saint extâse, un bonheur solennel,
Verront le trône d'or où brille l'Eternel.
Oui, mille fois, mon fils, Dieu fertile en miracle,
A ravi mes regards par ce divin spectacle;
J'ai vu le fondateur de notre ordre sacré ;
J'entends, j'entends encor la voix de l'inspiré :
Mon cher fils, m'a-t-il dit, que la terre te nomme
Le plus vaillant soldat du vicaire de Rome;
Des pères de Jésus étends partout les droits ;
Fais la guerre à l'impie, et régente les rois.
Pour dompter à la fois l'un et l'autre hémisphère,
Je t'absous des péchés que pour moi tu vas faire.
Marche toujours au but, frappe mes ennemis,
Fais régner l'encensoir, tout te sera permis.

Civilise les lieux qu'habite le sauvage,
Pénètre dans les cours, prends un double visage;
Montre-toi tour à tour farouche ou caressant,
Humble, terrible, fier, soumis ou menaçant.
Malgré de longs exils mon pouvoir va s'accroître,
Et l'univers un jour dépendra de ton cloître.
Mais c'est assez, Laurent; près d'un pauvre pécheur
Allons, au nom du ciel, consoler sa douleur.

LAURENT.

Ne redoutez-vous rien d'un apostat terrible?

LE PÈRE SATURNIN.

Non : tout dit qu'à la grâce il est enfin sensible.
Qu 'il vienne.

LAURENT.

Le voici.

Il sort effrayé par les convulsions de Dorval.

SCÈNE VIII.

LE PÈRE SATURNIN, DORVAL, *en habit de novice jésuite.*

DORVAL, *jouant l'exaltation.*

Grand Dieu! l'ai-je bien vu?
C'est lui, c'est mon bon ange. O bonheur imprévu!
O douce et sainte extâse! Oui, je me sens renaître
Près de mon doux sauveur.

Il tombe dans un fauteuil. Le père Saturnin l'observe. Dorval paraît revenir à la raison; il regarde fixement le père, et comme s'il chassait un pénible souvenir, sa figure devient plus calme.

Vous avez lu ma lettre?

LE PÈRE SATURNIN.

Mon fils, elle est touchante, et vos remords brûlans
Sont caractérisés en traits étincelans.

DORVAL, *d'une voix étouffée par les sanglots.*

Ah! j'ai perdu mon âme et marche à ma ruine.

LE PÈRE SATURNIN.

Ne désespérez pas de la bonté divine.

DORVAL.

L'amour m'a fait trahir le doux saint que j'aimais.

LE PÈRE SATURNIN.

Il vous pardonnera, mon fils.

DORVAL, *criant.*

Jamais! jamais!

LE PÈRE SATURNIN.

Jusqu'au jour de la mort conservez l'espérance.

DORVAL.

J'ai par trop de péchés fatigué sa clémence.

LE PÈRE SATURNIN.

Calmez-vous.

DORVAL, *déclamant à la manière de Talma.*

Laissez-moi me cacher dans vos bras,
Seul asile où les dieux ne me poursuivent pas *.

LE PÈRE SATURNIN.

J'ai votre confiance.

DORVAL.

Oui, si la molle argile
Prend la forme d'un corps, grâce au sculpteur habile,
Que mon âme de même, en tombant dans vos mains,
Se conserve et s'épure, et que la voix des saints,
Dont je retrouve en vous l'écho tendre et fidèle,
D'un Gonsague nouveau m'inspire le doux zèle;

Bas.

Purifiez mon cœur...Sais-je ce que je dis?

LE PÈRE SATURNIN.

Parlez de notre culte en termes moins hardis,
Et ne confondez plus, en exprimant vos craintes,
Une chose profane avec des choses saintes.

* Ces vers sont empruntés à la tragédie d'ORESTE, de M. Soumet.

DORVAL, *jouant le délire.*

Mon père... pardonnez...mon imagination...
Ce délire effronté vient d'une vision.

LE PÈRE SATURNIN.

Auriez-vous bien un cœur que saint Ignace embrâse?

DORVAL.

Il vient de m'enivrer de la plus sainte extâse.
Vous savez qu'Emilie a changé mes destins;
J'étais né pour l'Eglise; et les pères latins,
Dont je fis au collége une étude propice,
Firent briller mon nom au cours de Saint-Sulpice.

LE PÈRE SATURNIN.

Votre lettre déjà m'a révélé ce fait.
Dites vos visions.

DORVAL, *bas.*

Oui, faisons de l'effet.

LE PÈRE SATURNIN.

Parlez.

DORVAL.

L'esprit du siècle apparaît dans mes songes.
Je l'ai vu cette nuit paré de ces mensonges;
Il traînait à sa suite un cortége nombreux
D'infâmes voluptés et de vices affreux;
Et j'ai bien reconnu, dans sa marche inégale,
La soif de l'or, l'orgueil, la peur, la foi vénale.
Voltaire le conduit, et guidant les railleurs,
Tous allaient à Mont-Rouge avec des cris moqueurs.
Sous les drapeaux légers de cette foule impie,
On lisait ces deux mots : *Raison*, *Philosophie.*

Il fait un signe d'horreur et s'arrête.

Plus loin, d'un air distrait, quelques hommes adroits
Glissaient rapidement dans des sentiers étroits.
C'étaient les écrivains de notre ministère.
Ils sortaient du trésor en comptant leur salaire,

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

t de l'esprit du siècle imitant les ébats,
ontre Mont-Rouge encore ils dirigeaient leurs pas.
'un pas beaucoup plus grave et sous des traits austères,
e vois marcher après l'ennemi des bons pères;
'est le clergé de France, il n'est plus incertain,
t veut vaincre, dit-il, l'esprit ultramontain;
t tous ils s'écriaient dans leur zèle profane :
espectez dans ses droits l'Eglise gallicane.
ar les fouets vengeurs dont ils étaient armés,
e jugeai des complots contre l'ordre formés.
s marchaient... Tout à coup, dans mon pénible rêve,
veux sauver Mont-Rouge, armer mon bras d'un
ne terrible voix s'oppose à mes efforts; [glaive;
tan paraît. Sa griffe a saisi tout mon corps.
vois à mes côtés les chaudières bouillantes
l'on ensevelit les âmes mal vivantes;
enfer est sous mes pas; comme les réprouvés,
pleurais, je criais, mes bras étaient levés!.....
ais tout change soudain. Je vois une prairie,
s ombrages touffus, une rive fleurie :
tout est calme et pur. Sans le secours des arts,
st le jardin d'Éden qui s'offre à mes regards,
j'aperçois de loin un vieillard vénérable,
me dit : O mon fils! un songe affreux t'accable;
es chagrins cuisans ne donne point d'essor,
us sommes à Paris et nous régnons encor.
elques arrêts, en vain partis des cours royales,
s anciens parlemens répètent les scandales.
Villèle tremblant ne nous sert qu'à demi,
'est dans le pouvoir que par nous affermi.
viens récompenser ton zèle et ton mérite :
ns dans mes bras, Dorval, et sois mon néophyte.
tanche la soif dont j'étais accablé,
èche la sueur dont mon corps est brûlé.

O céleste transport ! ô douceur ineffable !
Cet ange de bonté, ce vieillard vénérable,
Dont l'aspect pour mon cœur fut si tendre et si doux,
Cet apôtre divin, mon père,... c'était vous...
Il avait votre port, vos yeux, votre visage,
Et je viens au réveil adorer son image.

Il se jette à genoux.

LE PÈRE SATURNIN, *le relevant.*

Devant Dieu seul, mon fils, abaisse ton regard.

DORVAL, *se relevant, et jouant le furieux.*

Où sont vos ennemis ?... Un poignard ! un poignard !..
Gloire, gloire au Très-Haut, et mort à l'hérétique.
Bas.
Je n'ai pas mal joué, je crois, le fanatique.

LE PÈRE SATURNIN, *d'un ton grave.*

Calmez-vous, et parlez sans trop vous émouvoir

DORVAL.

Mon père, au nom du Ciel, daignez me recevoir
Dans votre ordre sacré.

LE PÈRE SATURNIN.

Mais savez-vous, mon frère,
Tout ce qu'attend de vous notre règle sévère;
Qu'il n'est point d'action, de projet inoui,
Qu'il ne faille accomplir d'après nos ordres ?

DORVAL.

Oui.

LE PÈRE SATURNIN.

Nous exerçons sur vous une entière puissance.

DORVAL.

J'ai lu ce qu'écrivit sur notre obéissance
Notre saint fondateur.

LE PÈRE SATURNIN,

Un droit plus absolu
Peut augmenter encor ce que vous avez lu.

DORVAL.

Je le sais.

LE PÈRE SATURNIN.

Savez-vous que le grand Bourdaloue,
Cet apôtre éloquent que notre Église loue,
Après un beau sermon se sentit entraîné
Par un orgueil mondain. Il lui fut ordonné
De dire trois paters à la vierge Marie,
Et d'aller à genoux souper dans l'écurie.

DORVAL, *bas.*

Haut.

Quels butors! Ah! comptez sur mon humilité.

LE PÈRE SATURNIN.

Les moindres mouvemens d'un cœur trop agité,
Qu'ils tiennent à leur gloire ou qu'ils leur fassent [honte,
Les novices soumis doivent en rendre compte.

DORVAL.

Eh! qui doit mieux que vous savoir tous nos secrets?

LE PÈRE SATURNIN.

Faites-moi donc l'aveu de vos sentimens vrais.
Repoussez loin de vous les ruses du langage.
Dieu m'inspire parfois, je lis sur un visage.
Quel est le vrai motif qui vous mène en ce lieu?

DORVAL.

C'est le mépris du monde, un vrai retour à Dieu.

LE PÈRE SATURNIN.

Je veux connaître à fond toute votre conduite.
Pourquoi préférez-vous l'habit de jésuite?

DORVAL

Je préfère votre ordre à tous ces vieux couvens,
Qui n'ont formé jamais que des béats savans.
Depuis le templier, disposé pour la guerre,
Jusqu'au gras bernardin, vrai fardeau de la terre,
Du capucin crasseux au carme déchaussé,

Les ordres, tour à tour, sur ce globe ont passé;
Vous seuls, soldats brûlans du joug théocratique,
Avez marché debout vers un but politique.
Dans le monde chrétien, quand vous portez vos pas,
Tous sont sujets du prince, et vous ne l'êtes pas.

LE PÈRE SATURNIN.

Il dit vrai.

DORVAL.

Au barreau, dans les rudes épreuves,
D'argumens captieux j'ai fourni quelques preuves.
La parole est un glaive, et, pour venger nos droits,
Je pourrai m'en servir même aux dépens des rois;
Je deviendrai pour vous ardent missionnaire,
J'enflammerai les cœurs.

LE PÈRE SATURNIN, *avec exaltation.*

Embrassez-moi, mon frère!

Il l'embrasse et reprend un ton doux et familier.

Parlez. A quel penchant vous sentez-vous enclin?

DORVAL.

J'aimai toujours la gloire, et quand l'esprit malin
Déroulait à mes yeux une célèbre vie,
J'avais peine à dompter le démon de l'envie.

LE PÈRE SATURNIN.

L'envie est un travers... on doit la mitiger.

DORVAL.

J'ai de l'ambition.

LE PÈRE SATURNIN.

On peut la diriger.

DORVAL.

Parfois je fus gourmet.

LE PÈRE SATURNIN.

C'est une bagatelle.

DORVAL.

J'aime la vérité.

LE PÈRE SATURNIN.

La passion est belle;
Mais on doit la cacher pourtant dans certain cas.
Dès qu'elle peut nous nuire on se la dit tout bas.

DORVAL.

Je ne crois point, mon père, avoir de méchans vices.
De l'étude toujours si j'ai fait mes délices,
Du malheureux, souvent, j'adoucis le malheur;
Et je puis, sans remords, descendre dans mon cœur.
Il sanglotte et s'humilie, il baisse les yeux.
Je serais presque un saint si je n'aimais les femmes.

LE PÈRE SATURNIN.

Ce défaut est parfois l'erreur des fortes âmes.

DORVAL.

J'ai peine à triompher de mes sens furieux.

LE PÈRE SATURNIN.

Évitez le scandale, et nous fermons les yeux.
Avec le ton du commandement.
Vous allez, cependant, si la chair vous domine,
Vous donner, devant moi, vingt coups de discipline.

DORVAL, *à part.*

J'étais loin de prévoir un si terrible cas.

LE PÈRE SATURNIN, *sonnant.*

Laurent!

DORVAL, *à part.*

Ce jésuite en veut aux avocats.

LE PÈRE SATURNIN.

Laurent, venez ici.

DORVAL, *bas.*

Grand Dieu! que va-t-il faire?

SCÈNE IX.

LE PÈRE SATURNIN, DORVAL, LAURENT.

LE PÈRE SATURNIN.

Approchez, mon cher fils; embrassez votre frère.

Remettez dans ses mains le fouet correcteur
Qui chasse loin du corps l'esprit du tentateur,
Et dompte à coups pressés sa nature grossière.

Laurent remet sa discipline à Dorval; celui-ci la prend et fait la grimace.

Auprès du pénitent mettez-vous en prière.

Il prend ses Heures, et va s'asseoir près de la table. Laurent se met à genoux près de Dorval, qui, au lieu de se donner des coups de discipline, les applique durement sur le corps de Laurent.

LE PÈRE SATURNIN, *entendant le bruit des coups.*

Cela va bien.

LAURENT, *bas et n'osant crier.*

Aie ! aie !

LE PÈRE SATURNIN.

Eh ! d'où viennent ces cris?

DORVAL, *frappant toujours Laurent.*

Pour les douleurs du corps je n'ai que du mépris.

LE PÈRE SATURNIN.

Frappez plus fort.

DORVAL.

Plus fort.

LE PÈRE SATURNIN.

Purifiez votre âme.

DORVAL.

Oui, mortifions-nous.

Il frappe encore Laurent.

LAURENT, *se levant en sanglottant.*

Quel zèle saint l'enflamme !

LE PÈRE SATURNIN *se lève.*

A Dorval.

C'est assez, mes enfans. Je suis content de vous.

LAURENT, *bas.*

C'est sur mon dos toujours qu'il fit tomber les coups.

DORVAL, *regarde Laurent et se moque de lui à part.*

Dieu, dans tes châtimens j'adore ta justice.

LAURENT, *bas.*

Il en parle à son aise.

LE PÈRE SATURNIN, *à Dorval.*

Il vous sera propice.
Continuez, mon fils.

LAURENT, *bas.*

Il ne risquera rien.

LE PÈRE SATURNIN.

Allez vous affranchir d'un terrestre lien,
Jeûnez, priez, frappez, mortifiez vos âmes.

DORVAL, *remettant la discipline à Laurent.*

Frère, délivrons-nous du vain culte des femmes;
Vous me verrez demain prêt à recommencer.

Il sort.

LAURENT, *bas.*

Ce maudit avocat se plaît à me rosser.

LE PÈRE SATURNIN, *d'un ton sévère.*

Qu'avez-vous donc, Laurent? Du jeune néophyte
Osez-vous soupçonner encore le mérite?

LAURENT, *tremblant.*

Mon père...

LE PÈRE SATURNIN.

Vous devez en être édifié:
Par votre discipline il s'est sanctifié.
Comme il obéissait à l'ordre du doux maître!

LAURENT, *bas.*

Je n'ose lui rien dire, il me battrait peut-être.

LE PÈRE SATURNIN.

Ce jeune homme est frappé par une vive foi;
Les coups qu'il se portait sont venus jusqu'à moi.

LAURENT.

J'ai joui mieux que vous d'un pareil avantage.

LE PÈRE SATURNIN.

Il possède à la fois l'esprit et le courage.

LAURENT.

Vous croyez?

LE PÈRE SATURNIN.

Eh! sans doute; il a des visions,
Des extâses d'amour, des inspirations.
Les songes de la nuit ne lui font point de trève.

LAURENT, *à lui-même.*

En me frappant peut-être il achevait son rêve.
Haut.
Ma cousine...

LE PÈRE SATURNIN.

Il suffit; je reviens à l'instant,
Et je cours à Mont-Ronge, où le profès m'attend.
Ce bon père dans l'ombre est toujours à l'ouvrage.
Là, je retrouverai plus d'un grand personnage:
Un vieux guerrier, honteux des lauriers d'autrefois,
Et qui, le cierge en main, rougit de ses exploits;
Un célèbre docteur qui, dans ses saintes flammes,
S'il ne guérit les corps au moins sauve les âmes;
Un écrivain fameux, par tous ses chefs honni,
Et qui nous montre un front que le pape a béni;
Un marquis, un vieux duc qui, dans la confrérie,
Nous a presque élevés jusques à la pairie;
Enfin les mécontens des différens partis,
Ambitieux trompés et pécheurs convertis,
Qui tous, au nom du ciel, au nom de notre Église,
Suivront dans ses détours notre sainte entreprise
Et les vastes projets par notre ordre conçus.

LAURENT, *se lamentant et se frottant les épaules.*

Moi, je vais me guérir des coups que j'ai reçus.

SCÈNE X.

LAURENT, LE PÈRE SATURNIN, LE PORTIER.

LE PÈRE SATURNIN, *tenant le portier au collet.*

Arrive, vieux pécheur. Parle, et sauve ton âme.

LE PORTIER, *tremblant.*

Bon père!

LE PÈRE SATURNIN.

De ma part ne redoute aucun blâme.
Pour mieux te convertir, je ne suis en ce lieu
Qu'un apôtre indulgent, un serviteur de Dieu :
Je suis doux et très-doux.

LAURENT, *bas.*

Il le glace de crainte.

LE PÈRE SATURNIN.

Confesse tes péchés, et parle-nous sans feinte.

LE PORTIER.

J'avais mis mes garçons dans cet enseignement
Qu'on nomme *mutuel.*

LE PÈRE SATURNIN, *en colère.*

Tu les damnais.

LE PORTIER.

Vraiment,
Je n'ai pas cru commettre une si grande faute.

LAURENT.

Dieu prit pitié de lui quand il l'a fait notre hôte.

LE PORTIER.

Oui, je vivais tranquille, et ne me doutais pas
Du gouffre où chaque jour j'accourais à grands pas;
Il montre Laurent.
Mais ce prédicateur m'a rendu la lumière;
Il m'a dit qu'au couvent je vivrais sans rien faire,
Et que Dieu m'appelait à de meilleurs destins.

LE PÈRE SATURNIN, *l'interrompant avec colère.*

Tes enfans, où sont-ils?

LE PORTIER, *s'inclinant avec une dévotion jouée.*

Chez les ignorantins.

LE PÈRE SATURNIN.

A la bonne heure.

LAURENT.

Il a, dans sa longue carrière,
Commis bien des péchés : d'abord, vers la frontière
Il partit des premiers ; il fut soldat jadis.

LE PORTIER, *s'excusant.*

Ils disaient tous : Chacun doit servir son pays.

LE PÈRE SATURNIN.

Et sous ce beau prétexte on détruisait les carmes.

LAURENT.

Et dans de saints couvens on fabriquait des armes.

LE PÈRE SATURNIN, *avec force.*

Et lui songeait à vaincre, et jamais à prier.

LE PORTIER, *sanglottant.*

Les régimens alors n'avaient pas d'aumônier.

LAURENT.

Ce pénitent, de plus, s'est marié sans prêtre.

LE PORTIER, *en pleurant plus fort.*

Ils étaient tous absens.

LE PÈRE SATURNIN.

Ta femme?

LE PORTIER.

A cessé d'être.

LE PÈRE SATURNIN.

Elle sera damnée.

LE PORTIER, *pleurant plus fort.*

O pauvre Madelon!

LE PÈRE SATURNIN.

Si nous prions pour elle, elle aura son pardon.

LAURENT.

Allons, confesse tout, que ta bouche soit franche :
Tu t'es grisé parfois?

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

LE PORTIER.

Seulement le dimanche.

LE PÈRE SATURNIN.

Tu choisissais le jour du saint repos, pourquoi?

LE PORTIER.

C'était pour échapper à l'impôt de l'octroi.

LAURENT.

Est-ce pour échapper encore à l'ordonnance
Que ta loge est toujours un sac de médisance?
Tu te plais à parler des gens de ton quartier,
N'en épargnant aucun.

LE PORTIER.

Monsieur, je suis portier.

LAURENT.

Selon toi, dans ta rue il n'est point de dévote,
Les femmes vont au bal.

LE PÈRE SATURNIN, *bas à Laurent.*

Il faut en prendre note.

LAURENT.

Et les hommes aussi, jusqu'aux salariés,
Dans leur paroisse encor ne mettent pas les pieds.

LE PÈRE SATURNIN, *en colère.*

Il faut savoir le nom de ces fonctionnaires;
Nous les ferons chasser.

LAURENT, *bas.*

Qu'ils sont bons... les bons pères!

LE PÈRE SATURNIN.

Va faire tes paquets, nous partons à minuit.

LE PORTIER.

Bas.

Fort bien. Je vais enfin manger du pain béni. *Il sort.*

LE PÈRE SATURNIN.

Laurent, unis ton zèle à nos pieuses flammes;
Travaillons de concert la conquête des âmes.

LAURENT.

J'ai séduit ma cousine, et n'en reste pas là.

LE PÈRE SATURNIN.

Marchons, faisons régner l'ordre de Loyola!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉMILIE, *vêtue en prude*, ROSETTE.

ÉMILIE, *très-agitée et marchant vivement avant de parler.*

Le père Saturnin vient d'éclairer mon âme.

Elle se jette dans un fauteuil.

ROSETTE.

Un exil éternel; pensez-y bien, madame!

ÉMILIE, *se levant.*

Mon père, je t'attends pour le dernier adieu;
A minuit... à minuit... je me dévoue à Dieu.

ROSETTE.

Vous quittez le monde?

ÉMILIE.

Oui; j'en suis désabusée.
A de plus saints devoirs j'élève ma pensée.

Elle change de ton.

Au bal de cette nuit a-t-on parlé de moi?

ROSETTE.

Beaucoup.

ÉMILIE.

Que disait-on?

ROSETTE.

Vous devinez, je crois.

ÉMILIE.

Mais achevez.

ROSETTE.

Du bal on vous nommait la reine.

ÉMILIE.

Ah! ne me parlez plus de vanité mondaine.

ROSETTE.

Les jeunes gens tout bas se disaient : Les beaux yeux!

ÉMILIE.

Finissez.

ROSETTE.

Quelle taille et quel air grâcieux!

ÉMILIE.

Paix.

ROSETTE.

Même ils vous trouvaient tous les jours embellie.

ÉMILIE.

Paix donc.

ROSETTE.

Se fâche-t-on de paraître jolie?

ÉMILIE.

Si Rosette voulait s'exiler avec moi?

ROSETTE.

Entrer dans un couvent! qui? moi, Madame?

ÉMILIE.

Oui, toi.

Tu verrais désormais ton avenir sans crainte.

ROSETTE.

Moi, je n'aspire point à l'honneur d'être sainte.

ÉMILIE.

Que ne viens-tu d'entendre un orateur divin!

ROSETTE.

On voit que vous quittez le père Saturnin;
Et vous voulez déjà faire des prosélytes.

ÉMILIE.

Que crains-tu, près de moi?

ROSETTE.

Je crains les hypocrites.

ÉMILIE.

Eh quoi! l'esprit du siècle a donc gâté ton cœur;
Et tu te rends rebelle à la voix du Seigneur.
Ces organes divins, peux-tu les méconnaître?

ROSETTE.

Moi, Madame, j'honore un véritable prêtre;
Par un zèle indulgent il m'apprend mon devoir,
Et descend jusqu'à moi pour mieux me faire voir
Qu'il faut, pour être heureuse, ici-bas être honnête;
Par de grands mots jamais il ne trouble ma tête;
Il me prêche d'exemple, et, l'Évangile en main,
Je le vois, tour à tour, doux, tolérant, humain.
Je fus, vous le savez, élevée au village;
Eh bien! nous avions là plus d'un grand personnage,
Des comtes, des marquis; mais le plus révéré
De tous nos citoyens, c'était le vieux curé.

ÉMILIE.

Vraiment?

ROSETTE.

Nos habitans l'aimaient tous comme un père.
Il mourut; et bientôt ardent missionnaire,
Un jeune curé vint : nous fûmes envahis.
Plus de danse; et la paix s'éloigna du pays.
Aussi depuis ce tems je hais les momeries,
Et ne puis supporter toutes les singeries
De ces ambitieux, de ces dévôts d'un jour
Qui vont priant bien haut pour être bien en cour.

Pour quelques pensions ils font les royalistes;
Pour avoir des emplois ils sont congréganistes.
Dominer, s'enrichir, voilà toute leur foi.
Le public les connaît.

ÉMILIE.

C'est assez. Laissez-moi.

Rosette sort.

ÉMILIE, *seule.*

C'en est fait, pour jamais je vais quitter le monde,
Et cacher dans un cloître une douleur profonde.
En voyant près de moi des cœurs reconnaissans,
Là, j'oublîrai bientôt tous mes amis absens.
Le bon père l'a dit; et mon âme attendrie
Rappelle ses discours. Oui, je serai chérie.
J'ai quelque esprit, je parle avec facilité,
Et de mes jeunes sœurs j'instruirai la bonté.
J'enrichirai bientôt une sainte demeure,
Et j'obtiendrai le nom de sœur supérieure.
Quel dépit pour Dorval! et qu'il me sera doux
Du bruit de mon bonheur de le rendre jaloux;
De rappeler, enfin, à son âme surprise,
La tendre La Vallière ou la belle Héloïse!
Le ciel doit le punir de son lâche abandon.

SCÈNE II.

ÉMILIE, BERVAL.

ÉMILIE, *allant au-devant de son père et se jetant à ses genoux.*

Mon père, à vos genoux, j'implore mon pardon.

BERVAL, *la relevant.*

Pourquoi te pardonner? m'as-tu fait une offense?

ÉMILIE.

Avec humilité j'implore l'indulgence;

De mon nouvel état j'adore la rigueur;
Je suis, pour tout souffrir, la fille du Seigneur.

BERVAL.

N'as-tu plus de parens? ne suis-je plus ton père?

ÉMILIE.

Le père le meilleur; mais la grâce m'éclaire.

BERVAL.

Brise-t-elle les lois des saintes amitiés!
Un moine te l'a dit.

ÉMILIE.

Ah! si vous l'entendiez!...

BERVAL.

Moi, je l'accuserais de prêcher l'imposture.
La foi ne rompt jamais les lois de la nature.
Du jour qu'il te donna méconnais-tu l'auteur?
Avec tendresse.
Voudrais-tu me quitter et faire mon malheur?

ÉMILIE.

Le bonheur est au ciel; n'en connaissons point d'autre.

BERVAL.

Qu'oses-tu dire encor?

ÉMILIE.

Ce que m'a dit l'apôtre.

BERVAL.

L'apôtre du mensonge et l'ennemi fatal
Des nœuds les plus sacrés!... Aimerais-tu Dorval?

ÉMILIE.

Moi, j'aimerais l'ingrat qui m'aurait refusée!
Ah! si j'en concevais la coupable pensée,
La mort...

BERVAL.

Reviens, ma fille, à des pensers plus doux.
Tu pleures?...

ÉMILIE.

Non pour moi; mais je pleure sur vous.

Votre âme est en péril, croyez-en mon saint zèle.
La congrégation, mon père, vous appelle;
Mon digne confesseur vous fera recevoir.

BERVAL.

Ai-je d'un honnête homme oublié le devoir?

ÉMILIE.

Cela ne suffit pas.

BERVAL.

Aux regards de ma fille
Ne suis-je plus chrétien, bon père de famille?
Dans ma religion ai-je égaré tes pas?
Ne suis-je pas pieux?

ÉMILIE.

Cela ne suffit pas.

Laurent paraît dans le fond.

BERVAL.

Ai-je trahi jamais l'honneur ou la justice?

ÉMILIE.

Dieu vous demande encore un autre sacrifice.
Sauvez, sauvez votre âme, il en est encor tems?

SCÈNE III.

ÉMILIE, BERVAL, LAURENT.

LAURENT.

Faites-vous recevoir parmi les pénitens.

BERVAL.

Moi, je m'éloignerais de ma manufacture
Pour chanter au lutrin!

LAURENT.

Le dieu de la nature
Veut voir tous ses enfans dans le même bercail.

BERVAL.

Ne l'honore-t-on pas aussi par le travail?
N'est-il d'autre devoir, enfin, que la prière?

LAURENT.

Le chrétien doit au ciel son existence entière,

On doit tout oublier pour remplir ce devoir :
Père, mère, parens.

BERVAL, *le menaçant.*

Fanatique !

LAURENT, *s'éloignant.*

Bonsoir.

BERVAL.

Tartufe !...

LAURENT.

Au nom du Ciel ! calmez votre colère :
C'est un péché. Bientôt vous verrez le bon père;
Il va vous faire entendre une sainte oraison.

BERVAL.

Je resterai, je crois, le maître en ma maison.

LAURENT, *s'éloignant.*

Il vous convertira sans nulle violence.
C'est par ses doux sermons, par sa vive éloquence,
Que le pécheur revient aux plus douces clartés,
Et les desseins de Dieu seront exécutés.

BERVAL.

Et quels sont ces desseins ?

LAURENT, *s'éloignant.*

D'emmener votre fille ;
D'augmenter le troupeau de la sainte famille.
Il paraîtra suivi d'une très-noble sœur,
De la marquise Allard, dame du sacré cœur.
Émilie a promis, pour mieux sauver son âme,
De remettre son sort aux mains de cette dame ;

Berval regarde vivement sa fille, qui annonce par un geste qu'elle a donné ce consentement.

Et le frère Pétau, pour tout sanctifier,
Demain à Saint-Acheul conduit votre portier.
Il l'a fait repentir de ses anciens scandales.
Bas. *Haut.*
C'est un vieux jacobin. Les ames sont égales
Devant le doux Sauveur ; sans être compromis,

Pourrez-vous résister à tous nos saints amis. *Il sort.*

BERVAL, *accablé.*

J'ai peine à concevoir ce terrible mystère.
L'un quitte ses enfans, l'autre quitte son père,
Mais qui vous a donné ces beaux sentimens-là.

ÉMILIE.

Le père Saturnin, le livre que voilà.

Elle sort un livre caché dans son sein.

BERVAL, *lisant le titre.*

Oh! parbleu, je le crois; c'est un livre ascétique.

ÉMILIE.

Il est religieux.

BERVAL.

Non, il est fanatique.
Aux esprits exaltés un tel livre est fatal,
Il eut pour ennemis Fénélon et Pascal.
Ce livre convient-il aux jeunes demoiselles?
Veut-on de l'autre siècle établir les querelles?
Laissez ce jésuite et lisez Fénélon.

SCÈNE IV.

ÉMILIE, BERVAL, SUZANNE.

SUZANNE.

Déjà beaucoup de monde attend dans le salon,
Et chacun de ma sœur demande des nouvelles.

BERVAL.

Je ne puis en donner, hélas! que de cruelles;
Elle veut au couvent s'enfermer loin de nous.

SUZANNE.

Ah! ma sœur, je connais un état bien plus doux.

ÉMILIE, *la repoussant en baissant les yeux.*

Il suffit. Pardonnez, mon père, à votre fille.
En brisant par devoir des liens de famille,
Votre place toujours reste au fond de mon cœur.
Oui... je pleure mon père.

BERVAL.

Ah! grand Dieu! quel malheur!

ÉMILIE.

Ne vous affligez pas.

BERVAL, *plus ému.*

Ma fille me délaisse!

ÉMILIE.

C'est par devoir, mon père, et non pas par faiblesse.
Pour vous et pour ma sœur j'invoquerai toujours
De la religion les précieux secours.
Avec exaltation.
Mon cœur se sent frappé d'une vive lumière,
Et je vais pour tous deux commencer ma prière.
Elle sort.

BERVAL.

Hélas!

SUZANNE.

Prier pour nous; mais Dieu n'a point, je crois,
Du pied de ses autels repoussé notre voix.

SCÈNE V.

BERVAL, SUZANNE, BLÉNORD.

SUZANNE, *allant au-devant de son mari.*

Eh! venez, mon ami.

BERVAL.

Je suis inconsolable.

BLÉNORD.

Modérez le chagrin, Berval, qui vous accable.

BERVAL.

J'en mourrai.

BLÉNORD.

Votre sort dans nos mains est remis,
A Suzanne.
Ne craignez rien. Toi, cours auprès de nos amis;

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

Qu'en un jour aussi beau, malgré les fanatiques,
On n'aperçoive point nos chagrins domestiques.
A Berval.
Dérobez au public ce visage attendri ;
Je venais vous parler.
Il embrasse sa femme.

SUZANNE, *bas, en s'en allant.*

Le bon petit mari!
Elle sort.

BLÉNORD.

Ce qui se passe ici, pardonnez ma franchise,
Ne devrait pas, Monsieur, causer votre surprise.
Émilie à son gré se livre à son humeur;
Ne vous en plaignez pas, vous en êtes l'auteur.

BERVAL.

Qui? moi, je causerais cette humeur exaltée?
Le croyez-vous, Blénord?

BLÉNORD.

Oui; vous l'avez gâtée.
De ce qu'on a semé l'on recueille le fruit.
L'amour le plus aveugle égara votre esprit.
Lorsqu'un père, avec soin maîtrisant sa faiblesse,
De l'enfant qu'il chérit dirige la jeunesse ;
Lorsqu'il sait prudemment lire dans l'avenir,
Voir des défauts naissans qu'il s'applique à punir,
Plus tard il jouira du fruit de sa prudence.
Mais lorsque nos bontés égarent leur enfance,
Qu'au lieu de surveiller les penchans malheureux,
Près du berceau s'élève un flatteur dangereux,
Et qu'un père lui-même applaudit l'injustice,
Sourit au vain orgueil, excite le caprice;
Bien vainement un jour il verra le danger
De ces défauts grandis qu'il sut encourager.
Par exemple, Emilie a toujours vu son père

Complaisant assidu de son humeur légère.
N'a-t-elle pas en tout suivi sa volonté?
A ses moindres désirs avez-vous résisté?
Non; vous n'avez jamais dirigé ses lectures.
Elle a lu des romans à grandes aventures.
Il est des écrivains qui, par leurs qualités,
Deviennent dangereux aux esprits exaltés;
Et plus d'un livre encor, de religion même,
Au cœur novice et tendre offre un péril extrême.
Le mépris qu'on y porte aux choses d'ici-bas
Dans plus d'un faux chemin peut égarer leurs pas.
Ces extâses des saints, pénibles à comprendre,
Les éloignent souvent du parent le plus tendre;
Confondent à leurs yeux leurs titres et leurs droits,
Et même au nom du Ciel les égarent parfois.
Votre fille a subi cette triste influence:
Tout se brouille en sa tête. Enfin vôtre indulgence
A causé le travers si prompt à l'égarer.
Le mal est fait au reste, il faut le réparer.

BERVAL.

Oui, vous avez raison, je l'ai par trop gâtée.
Sa tête en ce moment est si fort exaltée,
Qu'elle veut, m'éclairant sur un pieux devoir,
Parmi les pénitens me faire recevoir.
La chose à mon salut est-elle nécessaire?

BLÉNORD.

Votre zèle est pieux, et vous êtes sincère;
Tous les dévots masqués n'en offrent pas autant,
Et l'on peut plaire à Dieu sans être un pénitent.
L'hypocrisie, hélas! maintenant court les rues.
D'Ignace rétabli les nombreuses recrues
N'attireraient sur eux que mille cris moqueurs,
S'ils n'étaient quelquefois méchans et délateurs.
Mais tous les faux semblans de grimaces outrées,

Tous les soupirs dévots, toutes les simagrées,
Loin de prendre leur source en un amour divin,
N'ont qu'un intérêt bas et pour but et pour fin.
Sitôt que d'une place on nous fait la promesse,
On dit que son rival ne va pas à la messe.
Dans un siècle où chacun n'aspire qu'à monter,
On d. nce tous ceux qu'on voudrait supplanter:
Et comme un hypocrite est quelquefois le juge
De ces complots, l'honneur n'a plus aucun refuge,
Et tôt ou tard au fourbe il est sacrifié.
Le modeste chrétien cache sa piété.
A son culte attaché par une foi sincère.
Mêlerait-il le Ciel au succès d'une affaire?
Il ne fait point valoir, pour soutenir ses droits,
Un Dieu qui vécut pauvre et mourut sur la croix.
De sa religion peut-on faire parade?
Mais l'orgueilleux dévot, toujours en embuscade,
Prend le masque à la mode, et, pour flatter la cour,
Se montrerait demain philosophe à son tour.
Ainsi n'en doutez pas, messieurs les jésuites
A leurs complots jamais n'auraient donné de suites,
S'ils n'avaient su mêler à la religion
L'appât de la fortune et de l'ambition.
C'est par ce motif seul que l'orgueil les accueille.
Depuis monsieur le duc, jaloux d'un portefeuille,
Jusqu'au dernier commis qui peut, au nom du roi,
Se mettre à la barrière et percevoir l'octroi,
Chacun cherche à Mont-Rouge un appui nécessaire;
Et se montre du froc le flatteur mercenaire.
Mais que dans leurs couvens ces moines soient reclus,
Que dans le ministère on ne les craigne plus,
Bientôt disparaîtront et faux zèle et grimace;
La franche piété va reprendre sa place.
Que l'on n'unisse plus le profane au sacré,

Et nous verrons bientôt le vrai culte épuré,
Et cesser pour jamais tous ces affreux scandales,
Qui passent des salons jusqu'aux pilliers des halles,
Et qui d'un peuple fier de ses anciens travaux
Ne feraient qu'un amas de moines, de dévots.
Pardonnez, mon ami; mon âme est trop saisie;
Mais peut-on de sang froid peindre l'hypocrisie;
Et voir de jour en jour, dans notre beau pays,
Nos droits les plus sacrés par le froc envahis.

BERVAL.

Parlez-moi de Dorval; le croyez-vous sincère?
Il veut se faire moine...

BLÉNORD, *l'interrompant vivement.*

Ami, laissez-moi faire,
Je dois achever seul notre plan concerté.

BERVAL.

Je vous remets mes droits et mon autorité.

BLÉNORD.

Ce sont des gens bien fins que nos bons jésuites:
Mais de leurs vains projets j'arrêterai les suites.
Si votre fille enfin n'entendait la raison,
Moi je saurai parler en maître de maison;
Et vous pouvez compter sur mes soins et mon zèle.
Votre fille paraît.

BERVAL.

Je vous laisse avec elle.

SCÈNE VI.

BLÉNORD, ÉMILIE.

ÉMILIE.

Vous connaissez, Monsieur, ma résolution?

BLÉNORD, *froidement.*

Oui, belle-sœur.

ÉMILIE.

Je cède à ma vocation.

BLÉNORD, *de même.*

De cet effort toujours je vous trouvai capable.

ÉMILIE.

Enfin je trouve donc un esprit raisonnable.

BLÉNORD.

Oui, vous faites fort bien, ma sœur, en vérité,
D'adresser vos adieux à la société.

ÉMILIE.

Dieu m'appelle.

BLÉNORD.

Il n'est point d'assez profond asile
Pour cacher à jamais une humeur indocile;
Et l'on doit du couvent subir la triste loi,
Quand on rend malheureux et les autres et soi.

ÉMILIE.

Vous pouviez m'épargner un arrêt si sévère.

BLÉNORD.

Vous n'avez plus d'amis, plus de sœur, plus de père.

ÉMILIE, *bas.*

Hélas!

BLÉNORD.

C'est le repos qu'ici-bas vous cherchez;
Et de nos intérêts quand vous vous détachez,
Nous vous devons au moins la vérité, je pense.

ÉMILIE.

Des filles du Seigneur telle est la récompense!
D'un pieux sacrifice est-ce là le retour?

BLÉNORD.

Le sacrifice est beau; mais il prouve en ce jour
Que votre indifférence est pour nous très-profonde,
Et qu'enfin votre cœur n'aime plus rien au monde.
Au reste, brisons là. Pourrais-je vous parler

Émilie se trouble. *Bas.*

De mon ami Dorval? Ce nom vient la troubler.

Haut.

Dorval vous adorait. Son refus, à vrai dire,
Ne fut qu'un mouvement d'orgueil et de délire.

ÉMILIE, *vivement.*

Quoi! Dorval m'aime encor?

BLÉNORD, *froidement et avec intention.*

Je ne dis pas cela.

ÉMILIE.

Bas. *Haut.*

Le parjure! Il m'oublie, et vous l'a dit déjà?

BLÉNORD, *en confidence.*

Du parti qu'il a pris vous serez bien surprise.

ÉMILIE.

Qu'a-t-il fait?

BLÉNORD.

Comme vous il se voue à l'Église.

ÉMILIE.

O ciel!

BLÉNORD.

Si, profitant du talent d'orateur,
Il donnait à la chaire un éloquent pasteur,
Dans ces talens un jour nous pourrions voir renaître
Bossuet, Massillon. Il nous rendrait peut-être
Ces prêtres courageux dont l'éloquente voix
De l'Église française appuyait tous les droits.
Mais pour mieux imiter la femme qu'il adore,
Le choix qu'il vient de faire est plus blâmable encore:
Il s'est fait jésuite.

ÉMILIE.

O malheur! jour fatal!

BLÉNORD.

C'est un dépit d'amour qui trouble ce Dorval.
L'entêtement alors paraît du caractère.

ÉMILIE.

On n'est qu'extravagant quand on croit être austère.

BLÉNORD.

Et dans le vain transport d'un esprit exalté,
On n'a plus ni bon sens, ni sensibilité.

ÉMILIE.

D'un parent qui nous aime on brave l'éloquence.

BLÉNORD, *avec force et intention.*

On voit pleurer son père avec indifférence.

ÉMILIE.

Et l'on se montre ingrat.

BLÉNORD.

Égoïste.

ÉMILIE.

Cruel.

BLÉNORD.

En croyant le servir on offense le Ciel.
Et je viens vous prier, au nom de son vieux père,
D'empêcher un projet qui tous nous désespère.
Un mot, un mot de vous pourra l'en détourner.

ÉMILIE.

Qu'entends-je?

BLÉNORD.

Pourrez-vous aussi l'abandonner?
Dirai-je à sa famille : Émilie inflexible
Au malheur qu'elle cause est encore insensible.

ÉMILIE, *dans le plus grand trouble.*

Oui, je lui parlerai... pour moi c'est un devoir,
On entend sonner minuit.
L'heure fatale sonne!

BLÉNORD.

Eh bien!

ÉMILIE.

O désespoir!

Dans tous mes sens s'allume une adultère flamme!

Elle remet un papier à Blénord.

Affreux serment! Lisez. J'ai juré sur mon âme
Que les pleurs de mon père, et nul pouvoir humain,
Ne pourraient m'arracher au père Saturnin.
A mon vœu si jamais je me montre rebelle,
J'ai dévoué mon corps à la flamme éternelle,
Et j'appelle sur moi l'abandon paternel,
Le mépris de la terre, et le courroux du ciel.
Dans le dépit amer dont j'étais occupée,
La voix du confesseur m'a tellement frappée,
Et de mes fers sacrés il était si jaloux,
Que le divin Sauveur est déjà mon époux.

BLÉNORD, *avec indignation.*

Méler la voix du ciel aux passions humaines!
Ah! ne succombez pas sous de pareilles chaînes!

ÉMILIE.

Restez auprès de moi... Je me sens défaillir.

Elle tombe dans les bras de Blénord.

Oui, je verrai Dorval avant que de mourir.

On entend un grand bruit.

Mais quel sinistre bruit! O divine clémence!
Le père Saturnin avec les siens s'avance.

SCÈNE VII.

ÉMILIE, BLÉNORD, LE PÈRE SATURNIN, BERVAL, LE FRÈRE PÉTAU, *tenant le portier;* LAURENT, DORVAL, *en habit de jésuite, et caché parmi la suite du père Saturnin.*

LE PÈRE SATURNIN.

Remplissez d'un chrétien le pénible devoir,
Et cachez vos chagrins; c'est au ciel d'y pourvoir.
Mon fils, il est cruel de quitter sa famille;

Des bras d'un tendre père arracher une fille,
C'est encore un devoir dont mon cœur est troublé ;
Mais qui peut hésiter quand le ciel a parlé?
A la voix du Seigneur un vrai chrétien s'emflamme !

LE FRÈRE PÉTAU, *d'une voix tonnante, et menaçant le vieux portier qui tremble et s'incline.*

C'est en nous écoutant que l'on sauve son âme.
Vieux pécheur!

LE PÈRE SATURNIN, *à Émilie.*

Sainte fille, allons, prosternez-vous
Auprès de votre père; implorez à genoux
Sa bénédiction; et que sa voix propice
Consacre de ce jour le pieux sacrifice.

ÉMILIE, *à genoux.*

Mon père!

BERVAL, *relevant Émilie.*

Dans mes bras viens te précipiter.

ÉMILIE, *embrassant Berval.*

Mon père!

Le père Saturnin prend la main d'Émilie, et fait un pas pour sortir.

BERVAL.

Je frémis! Elle va me quitter.

BLÉNORD, *montrant Émilie.*

Je demande, en son nom, un délai nécessaire.

LE PÈRE SATURNIN, *avec indignation.*

Un délai?...

BLÉNORD.

D'un quart-d'heure. Il s'agit d'une affaire,
D'un débat d'intérêt avec ma belle-sœur.

Il fait le dévot.

Je respecte ses vœux. A la voix du Seigneur
Je suis loin d'opposer la moindre résistance.
J'ai fait dans le salon préparer par avance
Quelques provisions.

LE PÈRE SATURNIN.

Nous allons revenir.

BERVAL.

Ils s'en vont : quel bonheur!

LAURENT.

Un souper!.. quel plaisir!

Tous les jésuites sortent, excepté Dorval.

ÉMILIE.

Faites que Dorval vienne en toute diligence.

BLÉNORD, *en s'en allant.*

Il ne tardera pas. Attendez en silence.

SCÈNE VIII.

ÉMILIE, DORVAL, *déguisé en jésuite.*

ÉMILIE.

Quel est ce néophyte en ce lieu demeuré?
Par un chagrin profond il paraît dévoré....
Il s'éloigne, il se tait. Quel sentiment l'agite?

DORVAL, *bas.*

Mes yeux sont éblouis, et mon cœur bat plus vîte.

ÉMILIE.

Il déguise sa peine.

DORVAL.

Elle cache ses pleurs.

ÉMILIE.

Elle approche et le reconnaît.

Est-ce lui! quel soupçon! C'est Dorval! je me meurs!

DORVAL.

Ah! reprenez vos sens.

ÉMILIE, *revenant à elle.*

Dorval!...

DORVAL.

Mon Émilie!

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

ÉMILIE, *s'éloignant avec effroi.*

Respectez mon serment, à l'autel il me lie.

DORVAL.

Vous parlez de sermens? avez-vous oublié
Ceux que, dans notre enfance, avait faits l'amitié?

ÉMILIE.

Dorval, ne parlons plus de notre amour profane.

DORVAL.

Rompez du moins un vœu que la raison condamne.

ÉMILIE.

Aux premières amours montrez-vous inconstant;
Mais rentrez dans le monde où l'honneur vous attend.

DORVAL.

C'est à vous d'y rester : vous êtes riche et belle.

ÉMILIE.

Dans la société votre état vous rappelle.

DORVAL.

Si vous quittez le monde on m'en verra sortir.

ÉMILIE.

Et si vous n'y rentrez un père va mourir.

DORVAL.

Je vous parle de même au nom de votre père.
Pourrait-il oublier une fille si chère?

ÉMILIE.

Quand vous pouvez encor défendre l'opprimé,
On vous verrait, Dorval, dans un cloître enfermé?

DORVAL.

Lorsque dans tous vos vœux le destin vous seconde,
Quel motif auriez-vous pour renoncer au monde?
Pourquoi s'en éloigner quand on peut l'embellir?

ÉMILIE.

Pourquoi s'en isoler quand on doit le servir?

DORVAL.

Du parti que j'ai pris Emilie est la cause :
J'ai suivi son exemple.

ÉMILIE.

Oh ! c'est bien autre chose !
Le monde n'attend rien de moi.

DORVAL.

Que dites-vous ?
Ne trahissez-vous pas le devoir le plus doux ?

ÉMILIE.

Non ; la société n'attend rien de mon zèle.

DORVAL.

Une mère de moins est un malheur pour elle.
Hélas ! en vous aimant j'avais conçu l'espoir
De suivre auprès de vous la route du devoir ;
Je disais : Ma compagne, à la fois douce et sage,
Dans des efforts nouveaux soutiendra mon courage,
Et je vais travailler à me rendre meilleur,
Pour être digne d'elle et faire son bonheur.
Mais vous avez détruit le charme de ma vie.

ÉMILIE.

C'est vous dont le refus..

DORVAL.

Ah ! ma chère Émilie,
D'un moment de dépit pardonnez-moi l'erreur.
De vos chagrins jamais je ne veux être auteur :
Je soumets mon orgueil au danger d'un caprice.
A mes vœux désormais rendez-vous plus propice.
Votre main est pour moi le seul et vrai trésor ;
Loin de la refuser, je la demande encor :
Songez à nos parens, leur douleur est amère.
Que vois-je ! vous pleurez ?

ÉMILIE, *cherchant à cacher son trouble*

Je pleure sur mon père.

DORVAL.

Pensez au mien aussi, son sort dépend de vous.

ÉMILIE.

Je lui rendrai son fils?

DORVAL.

Son fils et votre époux.
Vous vous troublez !

ÉMILIE.

Hélas ! mon âme est abattue.

DORVAL.

Quel secret?

ÉMILIE, *lui remettant son serment.*

Apprenez le chagrin qui me tue.

DORVAL, *après avoir lu.*

Les fourbes ! Ce serment, par la ruse arraché,
Si vous l'examinez, fut un piége caché ;
Le redouter jamais serait une faiblesse ;
Il ne prouve à mes yeux que leur perfide adresse.
N'ont-ils pas profité d'un instant de douleur,
Qu'excitait dans votre âme une jalouse erreur?
Ils voulaient dominer votre existence entière,
Attacher à leur ordre une riche héritière.
Dieu ne peut accepter un saint engagement
Qu'autant qu'à ses autels on marche librement ;
Et l'on doit nous laisser, au nom de sa justice,
Le tems d'examiner un si grand sacrifice.
Tous les vœux indiscrets ne sauraient plaire à Dieu.

ÉMILIE.

Mais ils vont à l'instant reparaître en ce lieu.

DORVAL.

Dans leur emportement, affectant un saint zèle,
Ils vont vous menacer de la flamme éternelle.
Mais ne redoutez pas leur arrêt rigoureux :
Le Dieu que nous aimons n'est pas méchant comme eux.

Dans sa miséricorde et sa toute-puissance,
Il excuse l'erreur, il pardonne l'offense;
Et lorsque sur la terre on ne fit que du bien,
Qu'on vécut honnête homme, on meurt en vrai chrétien.

ÉMILIE.

Vous rappelez le calme en mon âme ravie;
Devenez à jamais le guide de ma vie.
Oui... je rougis de moi... je reconnais mes torts.

Berval paraît dans le fond.

Mais comment à mon père avouer mes remords?
Il va me reprocher encor mon imprudence,
Et ce nouvel aveu...

SCÈNE IX.

ÉMILIE, DORVAL, BERVAL, BLÉNORD.

BERVAL, *accourant vivement.*

Ma bonté t'en dispense.
Ma fille, à ton hymen songeons sans différer.

BLÉNORD.

Les bons pères sans doute en ces lieux vont rentrer.
De crainte que ma sœur demain ne se rétracte,
En homme prévoyant j'ai fait préparer l'acte.

DORVAL, *signe.*

Saint-Acheul m'attendra.

ÉMILIE, *signant.*

J'ai signé de bon cœur.

SCÈNE X.

LES MÊMES, SUZANNE, MAURIN, *ensuite* LE VICOMTE.

SUZANNE, *gaîment.*

Tu signes ton contrat; que tu fais bien, ma sœur!

MAURIN.

Monsieur de Saint-Amon; il est en héraut d'armes.

LE VICOMTE, *en héraut d'armes.*

Ah! Messieurs, pardonnez à mes vives alarmes.
Votre fille, dit-on, veut entrer au couvent;
Ah! de grâce, rompez ce charme décevant;
Un dépit amoureux peut-être en est la cause.
J'accours pour réparer le chagrin que je cause.
A Berval.
Formons des nœuds plus doux. Vous la sacrifiez.
J'apporte mon amour et ma charge à ses pieds.

BERVAL.

Vous arrivez trop tard, et sa main est donnée.
Elle épouse Dorval.

LE VICOMTE.

Fatale destinée!
On m'avait dit pourtant qu'à Saint-Acheul demain
Mon rival se livrait au père Saturnin;
Qu'il oubliait le monde et la philosophie.

DORVAL, *se tournant du côté du vicomte.*

Monsieur, voilà l'autel où mon cœur sacrifie.
Il s'incline et baise la main d'Émilie.

SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

ÉMILIE, DORVAL, BLÉNORD, BERVAL, MAURIN, LE VICOMTE, LE PÈRE SATURNIN, LE FRÈRE PÉTAU, LAURENT, JÉSUITES.

LE PÈRE SATURNIN.

Quel tableau se présente à mes yeux affrayés!
A Dorval.
Mon frère, est-ce bien vous?...

DORVAL.

Nous sommes mariés.

LE PÈRE SATURNIN, *d'une voix menaçante.*

Ma sœur!... et vos sermens?... O terrible mystère!
Avez-vous bien formé cet hymen adultère?

DORVAL.

J'avais plus d'un rival. Ce héraut que voici,
Cet homme à robe courte.

LE PÈRE SATURNIN.

Et vous, mon frère, aussi?
Vous faisiez le dévot pour avoir une place?

LE VICOMTE, *s'inclinant.*

Mon père...

LE PÈRE SATURNIN.

Avant huit jours vous serez en disgrâce.

LE FRÈRE PÉTAU, *menaçant Émilie, et faisant signe aux jésuites de l'enlever.*

Enlevons cette fille aux griffes de Satan.

DORVAL, *se jetant au-devant d'Émilie.*

Le premier qui s'avance il est mort à l'instant.

LE PÈRE SATURNIN, *retenant les jésuites.*

Il n'appartient qu'à Dieu de juger leur conduite.

LE FRÈRE PÉTAU, *regardant Dorval.*

O ciel! un avocat tromper un jésuite!

DORVAL.

Ce n'est qu'une revanche.

LE PÈRE SATURNIN.

Allons, quittons ce lieu.
D'une voix menaçante.
Nous vous attendons tous au tribunal de Dieu.

Il sort avec les jésuites. Le vicomte les suit.

BERVAL, *retenant Laurent.*

Laurent demeure ici.

BLÉNORD.

C'est l'ordre de ton père.

BERVAL.

Il arrive, et ton dos me paîra mon Voltaire.
Tu rentres au Lycée. Ah! tu parais surpris?...

LAURENT, *d'un air hypocrite.*

Je vais me corriger en restant à Paris.

Bas.

Je m'y divertirai mieux qu'au sacré collége.

BERVAL, *à Emilie, qui paraît rêveuse.*

Eh bien ! ma chère enfant, quelle crainte t'assiége !
Le devoir d'une femme est d'être mère un jour,
D'embellir sa maison, d'y régner par l'amour;
De rendre autour de soi tout joyeux, tout prospère;
D'élever ses enfans et d'aimer son vieux père.

DORVAL.

Le nôtre est de railler des moines factieux,
Sans cesser d'honorer le Dieu de nos aïeux.

FIN.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

Notes.

NOTES.

(1) Saint-Acheul. C'est la maison professe la plus considérable des jésuites de France; c'est là que tous les fonctionnaires qui veulent faire leur cour à la congrégation s'empressent de placer leurs enfans. Nous avons des écoles d'artillerie, de cavalerie, on a même établi une école de marine dans les plaines d'Angoulême. Nous pouvons compter encore une école de préfets, de receveurs-généraux, de conseillers-d'état, et de tous ces emplois qui rapportent cent mille francs par an, et dont on se fait une douce habitude, ainsi qu'un haut fonctionnaire l'a proclamé dernièrement avec une naïveté respectueuse et touchante.

(2) Restriction mentale. Ce sont des espèces d'a parte de théâtre. Dès l'origine de la comédie, le parterre permit aux auteurs dramatiques de s'en servir pour l'amuser : de nos jours, le fameux dissimulons du mélodrame devint encore une restriction mentale, mais on s'en est tant moqué qu'on ne l'emploie plus aujourd'hui que dans la diplomatie. Par exemple, les mots cordon sanitaire, nos alliés, la liberté de la presse, sont de véritables restrictions mentales; et quand on dit tout haut, en parlant des jésuites : je les tolère, on prononce tout bas : je les protége. L'Étoile disait dernièrement que toutes les fois que les libéraux criaient : vive le Roi ! ils ajoutaient : de Rome. Cette calomnie est d'autant plus maladroite, que cette restriction mentale appartient depuis des siècles aux descendans d'Ignace : celui qui règne à Rome est à leurs yeux le roi de toute la terre.

(3) Congréganistes. C'est une armée obéissant aux ordres de Mont-Rouge; un duc et pair la commande. Son jeune chef d'état-major est, dit-on, dans l'hôtel du ministère des relations extérieures; un grand nombre de fonc-

tionnaires occupent des grades dans cette armée, et commandent les écoles de pelotons; quelques-uns sont chargés du prêt. On ne sait pas où se tient le quartier-maître. Quant au capitaine d'habillement, il n'a guère d'occupation; ce n'est pas à leur costume qu'on peut reconnaître les congréganistes. Dernièrement le chirurgien en chef a beaucoup fait parler de lui; on lui destine un haut emploi dans l'administration des pompes funèbres.

(4) Homme de robe courte. Ce sont des espèces de métis placés entre les congréganistes et les jésuites. Occupés de hauts intérêts, leur vue ressemble à leur robe.

(5) Mont-rouge. L'abbé Marcet est leur historien; à toutes les charges qu'ont faites autrefois les bons pères; ils ajoutent, dit-on, la charge en douze tems.

(6) Marguilliers. Ce sont des gens qui n'ont rien à faire, de vieux pécheurs convertis, des chefs de fabrique qui n'ajoutent rien aux progrès que fait l'industrie. Le parterre des Français leur rit au nez chaque fois qu'il entend ce vers de Regnard:

Que feriez-vous, Monsieur, du nez d'un marguillier?

(7) La lumière du monde et le sel de la terre.

Ce vers est emprunté à l'Étoile, et se trouve tout entier dans la bulle qui consacre un nouvel ordre de jésuites, les frères oblats.

(8) Mars pourrait vous séduire.

Mademoiselle Mars a séduit Laurent au sortir de son lycée; elle en a séduit bien d'autres. Il n'est pas étonnant que le séjour de Saint-Acheul n'ait point effacé le souvenir d'une excellente comédienne et d'une femme toujours jolie.

(9) Et Firmin a son tour.

Cet acteur est un de ceux qui produisent toujours une vive sensation sur l'esprit des jeunes gens; il a de l'âme,

un débit passionné sans cesser d'être naturel. C'est aujourd'hui l'un des meilleurs comédiens du Théâtre-Français.

(10) Et bien loin de souffrir qu'en rien on le vexat.

Le père Jouvenci a composé deux tragédies en latin sur Joseph vendu par ses frères ; on y remarque des vers bien frappés et des scènes filées avec le talent consommé d'un vieil auteur dramatique. Le père Jouvenci n'eût pas permis à ses élèves de déprécier l'art de Corneille et de Molière.

(11) Dans un très-saint collége on jouait Connaxa.

Les jésuites n'ont jamais cessé d'avoir des partisans en France, et cela nous explique pourquoi la comédie de Connaxa fut comparée aux Deux Gendres, de M. Étienne, l'une des meilleures comédies modernes du Théâtre-Français.

(12) Nous tenons sous nos lois Corbière et les censeurs.

Ce n'est pas sans raison que les jésuites et la congrégation se flattent d'exercer une grande influence sur la censure dramatique. Mont-Rouge n'est pas resté étranger à l'ordre qui fut intimé dernièrement à Féréol de supprimer le capuchon qu'il avait osé porter dans le rôle d'Arpaya de l'opéra de Fiorella. Cet incident a failli compromettre la place de M. Jaquelin, inspecteur de la garde-robe du théâtre, et le journal l'Etoile, digne interprète de la mauvaise humeur des meneurs de Mont-Rouge, n'a pas manqué d'adresser les réflexions les plus dures à l'acteur Féréol, qui n'avait d'autre tort cependant que d'avoir bien choisi le costume du personnage qu'il avait à remplir. Mais voici un autre fait qui prouve que les jésuites pourraient bien un jour être chargés de la censure théâtrale. Déjà, dans l'un des royaumes qui nous avoisinent, ces bons pères sont pourvus de l'examen des pièces de théâtre. Philippe, du Vaudeville, arrivait dans la ville de Nice, et devait jouer quelques vaudevilles nouveaux devant le roi de Sardaigne. En voyant descendre dans son hôtel trois ou

quatre moines à la fois, M. Sans-Gêne ne laissa pas d'être intimidé; il ne pouvait deviner le but d'une telle visite, et peut-être il eût voulu se trouver encore dans le bois de l'Esterel, qu'il venait de traverser non sans danger, et cela pour divertir sa majesté sarde. Mais il fut bientôt rassuré par la politesse piémontaise et jésuitique de ces hommes noirs; l'un d'eux lui dit: SIGNOR RECITANTE FRANCESE, DATEMI VOSTRI LIBRETI, È NON PREDENTE TIMORE: monsieur le comédien français, donnez-moi vos petites pièces de théâtre, et n'ayez aucune crainte. Le lendemain les jésuites revinrent; leur figure était rayonnante de gaîté. Les vaudevilles de M. SANS-GÊNE, de VADEBONCOEUR, les avaient amusés, et ils s'écriaient: INNOCENTE! INNOCENTE! NON CHE NIENTE CONTRA LA SANTA RÉLIGIONA ET CONTRA IL SANTISSIMO PADRE IL PAPO: C'est innocent, il n'y a rien contre la sainte religion et contre notre très saint père le pape. Tous les ordres monastiques sont déjà rétablis dans le comté de Nice; on ne peut faire un pas dans cette ville sans rencontrer des chartreux, des récollets, des capucins. Mais ces moines sont moins scrupuleux que ceux que nous avons en France et qu'on nous promet encore; ils assistent au spectacle sans quitter leur costume, et c'est surtout par eux que Philippe a été très-applaudi.

(13) QU'ELLE SUIVIT EN DEUIL LE DÉISTE TALMA.

Les Mémoires historiques et littéraires sur J. F Talma, publiés par M. Moreau, et dont trois éditions ont à peine satisfait la curiosité publique, laissent fort peu de choses à dire sur le grand acteur, considéré comme homme privé, et comme l'un des tragédiens qui ait fait faire le plus de progrès à son art.

Quant aux questions religieuses que la mort de Talma a dû soulever, les journaux les ont traitées avec les développemens qu'elles méritaient. L'avantage n'est pas demeuré aux organes du ministère. Cependant un certain M. Lestrade, écrivain fort inconnu, a cru venir au secours des articles qu'il avait fait insérer dans la GAZETTE DE FRANCE, et qui déjà étaient tout à fait oubliés, en publiant une

nouvelle brochure de quarante-huit pages, à l'occasion des funérailles de Talma. La meilleure réponse à faire à ce nouvel apôtre de l'intolérance, est le succès de la souscription ouverte dans LA PANDORE, pour le double monument qui sera élevé à la mémoire de Talma, soit dans l'intérieur du Théâtre-Français, soit sur la tombe qui renferme sa dépouille mortelle.

(14) QUE D'AUGMENTER ENCOR NOTRE AIMABLE TROUPEAU!

Ce qui rend l'ordre des jésuites si dangereux, ce qui l'a sauvé de tant de naufrages, c'est son esprit de prosélytisme. En s'emparant de l'éducation de la jeunesse et de la conscience des rois, ils avaient trouvé le secret d'une puissance inextricable. Il n'a pas moins fallu que l'assassinat de plusieurs rois, et la publication de leurs livres infâmes pour l'ébranler un moment. Mais les bons pères sont encore prêts à ressaisir leur pouvoir. Le seul obstacle que l'on puisse opposer à leurs manœuvres, c'est la liberté dela presse; auss i voyez comme ils travaillent à l'anéantir.

(15) MONTLOSIER! CE VIEILLARD EST L'HONNEUR DE LA FRANCE.

Ce courageux écrivain a rendu à son pays le service le plus signalé, et rien n'égale la reconnaissance que la France lui doit et l'estime qu'elle lui consacre, si ce n'est la haine que les jésuites lui portent.

(16) MONSIEUR VILLÈLE ENFIN DU POUVOIR ÉCARTÉ.

Depuis la restauration, les changemens du ministère n'ont jamais été favorables aux libertés publiques. Avant de souhaiter la retraite de tel ministre, il faudrait au moins connaître celui qui doit le remplacer; la France ne pourrait peut-être trouver un plus mauvais financier que M. de Villèle; mais quels que soient les successeurs de MM. Corbière et Peyronnet, les auteurs dramatiques, les libraires et les imprimeurs n'ont plus rien à craindre. Et l'on doit toujours se rappeler la sagesse des nations, ce proverbe : NE CHANGE PAS TON CHEVAL BORGNE CONTRE UN CHEVAL AVEUGLE.

(17) De carmes déchaussés, de pères capucins.

Il faut désespérer de la raison publique lorsqu'on voit rétablir en France les couvens de moines. Vingt-cinq pères capucins viennent de paraître publiquement à Marseille à l'occasion du jubilé.

(18) Le général fortis, d'une voix formidable.

Pour se faire une idée de l'opinion des jésuites sur les victoires et les conquêtes des Français, il faut lire ce que le père Loriquet a osé écrire sur la campagne de Russie. Le Mercure en a publié des fragmens. Comment M. de Clermont-Tonnerre, ancien aide-de-camp d'un roi de la famille de Napoléon, et aujourd'hui ministre de la guerre, a-t-il pu confier le soin de l'éducation de ses enfans à un pareil historien? N'est-ce pas avoir acheté trop cher les honneurs de la congrégation et la nue propriété d'un portefeuille.

(19) Nous avons la prière avec la discipline.

La prière, on le conçoit : elle peut ramener l'imagination sur des sujets plus graves et plus purs; mais la discipline est une pratique monacale tout à fait hors de sens, et dont l'effet immédiat est fort douteux. Jamais aucun médecin ne l'a employée dans ses ordonnances.

(20) Je lisais un beau trait d'Ignace Loyola.

La vie aventureuse de ce moine guerroyeur est un tissu de fourberies. Différentes éditions en ont paru, aucunes ne se ressemblent. La main des jésuites modernes a passé par là.

(21) Ah! si notre profès habitait dans Paris!

L'apprenti jésuite ne dit pas tout ce qu'il sait : il n'ignore pas qu'à l'époque des vacances, Saint-Acheul expédie toujours quelques bons pères auprès de Mont-Rouge. La diplomatie jésuitique n'ose pas tout écrire. Aucun ordre monastique ne renferme autant de moines voyageurs. Ce serait

un chapitre bien piquant que celui qui nous donnerait le budjet des agens secrets, des courriers extraordinaires et des estafettes de l'ordre des Escobards. Cela nous expliquerait la présence des congréganistes et des hommes de robe courte à la bourse de Paris. Le rôle le plus plaisant de la dernière comédie de M. Picard, et qui en a déterminé le succès, appartient à cette caste. Quel dommage que l'auteur n'ait pu le peindre que de profil!

(22) L'abbé Guyon m'inspire une ardeur salutaire.

Nouvel Omar en soutane, cet abbé mérite la reconnaissance de tous les libraires. En brûlant quelques exemplaires des œuvres de Voltaire, il n'a fait que donner une nouvelle vogue aux écrits du philosophe de Ferney Lorsque la loi ordonnait de brûler en France les marchandises anglaises, on n'a jamais été bien sûr que tous les cachemires aient été jetés aux flammes. Les jésuites ont aussi leur coquetterie.

L'anecdote suivante prouvera qu'il existe dans cette congrégation quelques membres qui partagent les goûts de M. Corbière pour les belles éditions. Une riche dévote, dans l'intention où elle était de brûler un Voltaire, fit apporter chez un Jésuite de robe courte les œuvres complètes de cet auteur, édition de M. Déterville, reliées avec autant de luxe que de goût par Thouvenin. L'homme à la restriction mentale ne manqua pas de féliciter la béate dévouée de l'espèce de dépouille opime qu'elle apportait aux pieds de l'autel de saint Ignace. Mais il ajouta : Les œuvres de Voltaire sont d'autant plus dangereuses qu'elles se répandent dans les classes populaires, et chez les hommes de la petite propriété. L'esprit des gens du grand monde est depuis trop long-tems corrompu, et la disparution d'un Voltaire destiné à leur usage ne sera d'aucune utilité pour l'objet que nous nous proposons. Envoyez-moi le beau Voltaire que vous possédez, je le ferai glisser dans une vente publique; du prix que nous en retirerons, nous ferons deux parts : la première sera destinée aux besoins du

séminaire, et l'autre à l'achat d'un Voltaire Touquet. Ce dernier fut brûlé en présence de la bigote; mais qu'est devenu l'autre ?... Le jésuite a dit publiquement qu'il avait brûlé le Voltaire appartenant à madame la vicomtesse de***. N'y aurait-il pas là-dessous quelque restriction mentale ?

FIN DES NOTES.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

CONDITIONS PRINCIPALES DE LA SOUSCRIPTION.

A dater du 1er janvier 1837, il paraît et paraîtra régulièrement une pièce de Théâtre tous les six jours, savoir les 1er, 6, 12, 18 et 24 de chaque mois; le prix de chacune est de 12 cents pour MM. les Souscripteurs qui les prendront au Bureau; de 13 cents, portées à domicile à Bruxelles; et de 17 cents envoyées, *franco* par la poste, à MM. les Souscripteurs des autres villes du royaume.

Nous ferons paraître, autant qu'il nous sera possible, des pièces nouvelles de tous les genres; mais si MM. les auteurs dramatiques se reposaient, nous profiterions de ce moment de repos pour glisser quelques anciennes pièces que le public voit toujours avec plaisir, et on ne doit pas nous faire à ma jure de croire que nous oublierions le Tacoma, l'Avare, le Cid, Athalie, le Barbier de Séville, les Fausses Confidences, etc., etc.

Chaque mois, un Costume de Théâtre d'une exécution soignée, ornera une des cinq pièces.

On ne recevra de Souscription que pour une série de quinze Pièces.

ON SOUSCRIT A BRUXELLES,

Au Bureau du Répertoire, chez J. Wodon, rue des Pierres, n° 1187;

Et chez H. Ode, Éditeur.